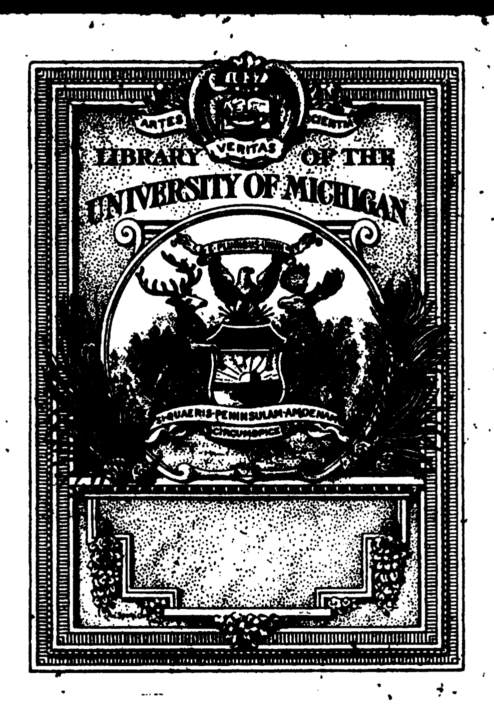

ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'Amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Confessions de la marquise 2
Conscience l'innocent 2
Création et rédemption — Le docteur mystérieux 2
— La Fille du marquis 2
La Dame de Montsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Dianes 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Les Drames galants — La Marquise d'Escoman 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize. 3
Les Drames de la mer 1
La Femme au collier de velours. 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : — César 2
— Henri IV, Richelieu, Louis XIII 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de feu 2
Impressions de voyage :
— Une année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les bords du Rhin 1
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3

Impressions de voyage :
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 1
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 2
— En Russie 2
— En Suisse 4
— Le Speronare 2
— La Villa Palmieri 1
— Le Véloce 2
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad). 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehane la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'un aveugle 2
Mém. d'un médecin. — J. Balsamo 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
Le Prince des Voleurs 2
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
Robin Hood le proscrit 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin .. 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'Enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt ans après 3

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET CIE.

LES

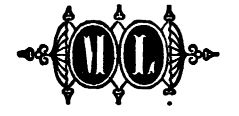
BLANCS ET LES BLEUS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TROISIÈME SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

LES
BLANCS ET LES BLEUS

LE 18 FRUCTIDOR

(Suite)

XIX

LES VOYAGEURS

Comme mademoiselle de Fargas l'avait dit au directeur Barras, une voiture l'attendait à la porte du Luxembourg; elle y monta et dit au postillon :

— Route d'Orléans !

Le postillon enleva ses chevaux. Les sonnettes retentirent, et la voiture prit la route de la barrière de Fontainebleau.

Comme Paris était menacé de prochains troubles, les barrières étaient gardées avec soin et la gendarmerie avait reçu l'ordre d'examiner soigneusement tous ceux qui entraient dans Paris et tous ceux qui en sortaient.

Quiconque n'avait point sur son passe-port, soit la signature du nouveau ministre de la police, Sothin; soit la recommandation d'un des trois directeurs, Barras, Rewbell ou

La Revellière, devait justifier des motifs de sa sortie ou de son entrée à Paris.

Mademoiselle de Fargas fut arrêtée à la barrière comme les autres; on la fit descendre de sa voiture et entrer dans le cabinet du commissaire de police, qui, sans faire attention qu'elle était jeune et jolie, lui demanda son passe-port avec la même rigidité que si elle eût été vieille et laide.

Mademoiselle de Fargas tira de son portefeuille le papier demandé, et le présenta au commissaire.

Celui-ci lut tout haut :

« La citoyenne Marie Rotrou, maîtresse de la poste aux lettres, à Vitré (Ille-et-Vilaine).

» *Signé* BARRAS. »

Le passe-port était en règle; le commissaire le lui rendit avec un salut qui s'adressait plutôt à la signature de Barras qu'à l'humble directrice des postes, laquelle, de son côté, fit une légère inclination de tête et se retira, sans même remarquer qu'un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, qui allait présenter son passe-port lorsqu'elle était entrée, avait, avec une courtoisie qui indiquait un homme de naissance, retiré son bras déjà étendu et laissé la belle voyageuse passer la première.

Mais il était venu immédiatement après elle. Le magistrat avait pris le passe-port avec l'attention toute particulière qu'il donnait à ses graves fonctions, et il avait lu :

» Le citoyen Sébastien Argentan, receveur des contributions, à Dinan (Côtes-du-Nord). »

Le passe-port était signé non-seulement de Barras, mais

de ses deux collègues. Il y avait donc moins à redire qu'à celui de mademoiselle Rotrou, qui était signé de Barras tout seul.

Rentré dans la possession de son passe-port avec un salut gracieux du magistrat, M. Sébastien Argentan, remonta sur un bidet de poste marchant l'amble et le mit au trot, tandis que le postillon, chargé de le précéder et de lui faire préparer son cheval, mettait le sien au galop.

Pendant toute la nuit, le receveur des contributions côtoya une chaise de poste fermée, dans laquelle il était loin de se douter que se trouvait la jolie personne à laquelle il avait cédé son tour chez le commissaire de police.

Le jour vint, une des vitres de la voiture s'ouvrit pour donner passage à l'air du matin; une jolie tête, qui n'était pas encore parvenue à secouer l'empreinte du sommeil, interrogea le temps, et, à son grand étonnement, il put reconnaître la directrice du bureau des lettres de Vitré, voyageant en poste dans une charmante calèche.

Mais il se rappelait que le passe-port de la voyageuse était signé Barras. Cette signature, en fait de luxe, expliquait bien des choses, surtout lorsqu'il s'agissait d'nne femme.

Le receveur des contributions salua poliment la directrice des postes, qui, se rappelant avoir entrevu la veille ce visage, lui rendit, de son côté, gracieusement son salut.

Quoique la jeune femme lui parût charmante, le jeune voyageur était de trop bonne compagnie pour se rapprocher de la calèche ou lui adresser la parole. Il pressa le galop de son cheval, et, comme si ce salut échangé eût suffi à son ambition, il disparut derrière la première montée du chemin.

Mais le voyageur avait prévu que sa compagne de route, dont il connaissait la destination, ayant entendu lire son

passe-port, s'arrêterait pour déjeuner à Étampes. Il s'y arrêta donc lui-même, arrivé qu'il était une demi-heure avant elle.

Il se fit servir, dans la salle commune, le déjeuner ordinaire des auberges, c'est-à-dire deux côtelettes, un demi-poulet froid, quelques tranches de jambon, des fruits et une tasse de café.

Il avait à peine attaqué ses côtelettes, que la voiture de mademoiselle Rotrou s'arrêta devant l'auberge, qui était en même temps le relais de poste.

La voyageuse demanda une chambre, traversa la salle commune, salua en passant son compagnon de route, qui s'était levé en l'apercevant, et monta chez elle.

La question pour M. d'Argentan, qui avait déjà résolu de se rendre la route aussi agréable que possible, fut de savoir si mademoiselle Rotrou mangerait dans sa chambre ou descendrait déjeuner dans la chambre commune.

Au bout d'un instant, il fut fixé. La camériste qui avait accompagné la voyageuse, descendit, posa une serviette blanche sur une table et dressa un couvert.

Des œufs, des fruits et une tasse de chocolat formèrent le repas frugal de la voyageuse, qui descendit au moment où M. d'Argentan achevait son déjeuner.

Le jeune homme vit avec plaisir que, quoique la toilette fût modeste, elle était assez soignée pour indiquer que tout sentiment de coquetterie n'était point éteint dans le cœur de la jolie directrice.

Sans doute jugea-t-il qu'il la rejoindrait toujours en pressant son cheval, car ce fut lui à son tour qui déclara avoir besoin de repos, et demanda une chambre.

Il se jeta sur le lit et dormit deux heures.

Pendant ce temps, mademoiselle Rotrou, qui avait eu toute la nuit pour prendre du repos, remontait en voiture et continuait sa route.

Vers cinq heures, elle aperçut devant elle le clocher d'Orléans et elle entendit derrière elle le galop des chevaux qui, mêlé aux grelots, lui annonçait qu'elle était rejointe par le voyageur.

Les deux jeunes gens étaient maintenant deux connaissances.

Ils se saluèrent gracieusement, et M. d'Argentan se crut le droit de s'approcher de la portière et de s'informer à la belle jeune femme de sa santé.

Il était facile de voir, malgré la pâleur de son teint, qu'elle n'avait pas trop souffert de la fatigue.

Il l'en félicita galamment, et, quant à lui, il avoua que cette manière de voyager, si agréable que fût le cheval, ne lui permettrait probablement pas de faire sa course d'une seule traite.

Il ajouta que, s'il trouvait occasion d'acheter une voiture, il continuerait sa route d'une façon moins fatigante.

C'était une manière détournée de demander à mademoiselle Rotrou s'il lui serait agréable de partager avec lui, et sa chaise et ses frais de poste.

Mademoiselle Rotrou ne répondit point à l'avance qui lui était faite, parla du temps, qui était beau, de l'obligation où elle serait probablement elle-même de s'arrêter un jour à Tours ou à Angers; ce à quoi le voyageur à cheval ne répondit absolument rien, se promettant à lui-même de s'arrêter où elle s'arrêterait.

Après cette ouverture, après ce refus, côtoyer plus longtemps la voiture eût été une indiscrétion. M. d'Argentan mit son

cheval au galop, en annonçant à mademoiselle Rotrou qu'il allait lui commander ses relais à Orléans.

Toute autre que la fière Diana de Fargas, toute autre que ce cœur revêtu d'un triple acier, eût remarqué l'élégance, la courtoisie, la beauté du voyageur. Mais, soit qu'elle fût destinée à rester insensible, soit que son cœur, pour aimer, eût besoin de plus violentes commotions, rien de tout ce qui eût attiré les regards d'une autre femme ne fixa les siens.

Toute entière à sa haine, ne pouvant écarter de sa pensée le but de son voyage alors même qu'elle souriait, elle pressait, comme si un remords était à l'envers de son sourire, elle pressait, disons-nous, le manche de ce poignard de fer qui avait ouvert une route à l'âme de son frère pour la précéder au ciel.

Jetant un regard sur la route pour voir si elle était bien seule, et la voyant solitaire aussi loin que son regard pouvait s'étendre, elle tira de sa poche le dernier billet que son frère lui avait écrit, le lut et le relut, comme on mâche avec impatience, et cependant avec entêtement, une racine amère.

Puis elle tomba dans un demi-sommeil dont elle ne sortit que lorsque sa voiture s'arrêta pour le relais.

Elle regarda autour d'elle; les chevaux étaient prêts, comme le lui avait promis M. d'Argentan; mais, lorsqu'elle s'informa de lui, on lui répondit qu'il avait pris les devants.

On relaya cinq minutes.

On prit la route de Blois.

A la première montée, la voyageuse aperçut son élégant courrier qui marchait au pas comme pour l'attendre; mais cette indiscrétion, si c'en était une, était si excusable, qu'elle fut excusée.

Mademoiselle Rotrou eut bientôt rejoint le cavalier.

Ce fut elle, cette fois, qui lui adressa la première la parole pour le remercier de l'attention qu'il avait eue.

— Je remercie, dit le jeune homme, ma bonne étoile qui, en m'amenant en même temps que vous chez le commissaire de police et en me permettant de vous céder mon tour, a permis aussi que j'apprisse par votre passe-port où vous allez. Et, en effet, le hasard veut que je fasse même route que vous, et que, tandis que vous allez à Vitré, j'aille, moi, à six ou sept lieues de là, c'est-à-dire à Dinan. Si vous ne devez pas rester dans ce pays, j'aurai du moins eu le plaisir de faire la connaissance d'une charmante personne, et d'avoir eu l'honneur de l'accompagner pendant les neuf dixièmes de sa route. Si vous restez, au contraire, comme je ne serai qu'à quelques lieues de vous, et que mes occupations me forceront de voyager dans les trois départements de la Manche, du Nord et d'Ille-et-Vilaine, je vous demanderai la permission, lorsque le hasard me conduira à Vitré, de me rappeler à votre souvenir, si toutefois ce souvenir n'a rien pour vous de désagréable.

— Je ne sais trop moi-même le temps que je resterai à Vitré, répondit la jeune femme, mais plutôt gracieusement que sèchement. En récompense de services rendus par mon père, je suis nommée, comme vous l'avez vu sur mon passe-port, directrice des postes à Vitré. Seulement, je ne crois pas que je tienne moi-même cette direction. Ruinée par la Révolution, je serai obligée de tirer un parti quelconque de cette faveur que me fait le gouvernement. Ce parti, ce sera de vendre ou louer ma direction et d'en tirer une rente, sans être forcée d'exercer moi-même.

D'Argentan s'inclina sur son cheval, comme si cette confi-

dence lui suffisait, et qu'il en fût reconnaissant à une personne qui, au bout du compte, ne la lui devait pas.

C'était une entrée en matière qui permettait à la conversation de s'engager sur tous ces terrains neutres qui touchent aux terres réservées du cœur, mais sans en faire partie.

De quoi pouvaient-ils parler allant, l'une à Vitré et l'autre à Dinan, si ce n'était de la chouannerie qui désolait les trois ou quatre départements qui composent une partie de l'ancienne Bretagne?

Mademoiselle Rotrou exprima une grande crainte de tomber aux mains de ceux qu'on appelait *les brigands*.

Mais, au lieu de partager cette crainte ou de l'accroître, d'Argentan s'écria qu'il serait l'homme le plus heureux du monde si un pareil malheur pouvait arriver à sa compagne de route, attendu qu'ayant fait autrefois ses études à Rennes avec Cadoudal, ce lui serait une occasion de savoir si le fameux chef des chouans était aussi ferme dans ses amitiés qu'on le disait.

Mademoiselle Rotrou devint rêveuse, laissa tomber la conversation; seulement, au bout d'un instant, elle poussa un soupir de lassitude en disant :

— Décidément, je suis plus fatiguée que je ne le croyais et je pense que je m'arrêterai à Angers, ne fût-ce que pour une nuit.

XX

IL N'EST SI BONNE COMPAGNIE QU'IL NE FAILLE QUITTER

M. d'Argentan parut doublement satisfait en apprenant que mademoiselle Rotrou ferait une pause à Angers. Il fallait une grande habitude du cheval et être aussi excellent écuyer que l'était M. d'Argentan, pour faire une suite d'étapes comme celles qu'il venait de faire de Paris à Angers, en supposant même qu'il ne vînt pas de plus loin que Paris sans se reposer. Il résolut donc de s'arrêter à Angers en même temps que sa compagne de voyage, pour deux raisons : la première, pour prendre du repos, et la seconde, pour pousser la connaissance un peu plus loin avec elle.

M. d'Argentan, malgré son passe-port qui indiquait une résidence provinciale, était le type d'une élégance de manières et de langage si complet, qu'il révélait le Parisien, non-seulement de Paris, mais des quartiers aristocratiques de Paris.

Son étonnement, quoiqu'il n'en eût rien laissé paraître, avait donc été grand, lorsque, après les premières paroles échangées avec une jeune et belle personne voyageant seule, comme le faisait mademoiselle Rotrou, sous la protection, circonstance aggravante, d'un passe-port signé Barras, il n'a-

vait pas vu la conversation se lier plus intime, ni la connaissance aller plus loin.

En quittant le cabinet du commissaire de police, en prenant les devants et en sachant qu'il faisait même route que la voyageuse dont il avait entendu lire le passe-port, sans savoir encore de quelle façon elle ferait cette route, il s'était bien promis de la faire avec elle. Mais, lorsqu'au matin, rejoint par une excellente calèche, il s'était aperçu qu'elle servait de nid au charmant oiseau voyageur qu'il avait laissé en arrière, il s'était refait cette promesse avec double désir de la tenir.

Mais, nous l'avons vu, mademoiselle de Fargas, tout en répondant dans une juste mesure aux avances de son compagnon de voyage, n'avait pas été jusqu'à lui permettre de poser le bout de sa botte sur le marchepied de la voiture où il avait eu un instant l'espérance de s'introduire tout entier.

Angers et son repos d'une nuit venaient donc à merveille pour le remettre un peu de sa fatigue et lui permettre, si la chose était possible, de faire, vers la fin du voyage, un pas de plus dans l'intimité de l'inabordable directrice des postes.

On arriva à Angers vers cinq heures du soir.

Une lieue avant la ville, le cavalier s'était approché de la voiture, et, s'inclinant sur ses arçons :

— Serait-il indiscret, demanda-t-il à la voyageuse, de s'informer si vous avez faim?

Diana, qui vit où son compagnon de voyage en voulait venir, fit un mouvement de lèvres qui ressemblait à un sourire.

— Oui, monsieur, ce serait indiscret, répondit-elle.

— Ah ! par exemple ! et pourquoi cela?

— Je vais vous le dire. Parce que à peine vous aurais-je répondu que j'ai faim, vous me demanderiez la permission d'aller commander mon dîner; à peine vous aurais-je donné la permission d'aller commander mon repas, vous me demanderiez celle de le faire servir sur la même table que le vôtre; c'est-à-dire que vous m'inviteriez à dîner avec vous, ce qui, vous le voyez, serait une indiscrétion.

— En vérité, mademoiselle, dit M. d'Argentan, vous êtes d'une logique terrible, et qui, je dois le dire, a peu d'imitatrice à l'époque où nous vivons.

— C'est que, répondit Diana en fronçant le sourcil, c'est que peu de femmes se trouvent dans une situation pareille à la mienne. Vous le voyez, monsieur, je suis toute vêtue de noir.

— Seriez-vous en deuil d'un mari, madame? Votre passeport vous indiquait comme jeune fille et non comme veuve.

— Je suis jeune fille, monsieur, si toutefois l'on reste jeune après cinq ans de solitude et de malheurs. Mon dernier parent, mon seul ami, celui qui était tout pour moi, vient de mourir. Rassurez-vous donc, monsieur, ce n'est pas vous qui, en quittant Paris, avez perdu vos moyens de séduction; c'est moi qui ai le cœur pris d'une telle tristesse, que je ne puis convenablement reconnaître les mérites de ceux qui veulent bien s'adresser à moi et s'apercevoir que je suis jeune malgré ma douleur, et passable malgré mon deuil. Et maintenant, j'ai aussi faim que l'on peut avoir quand on boit ses larmes et quand on vit de souvenirs, au lieu de vivre d'espérances. Je dînerai comme d'habitude, monsieur, sans affectation, dans la même salle que vous, en vous affirmant qu'en

toute autre circonstance, ne fût-ce que pour vous remercier des attentions que vous avez eues à mon égard, tout le long du voyage, et sans importance aucune, j'eusse dîné à la même table que vous.

Le jeune homme s'approcha autant que son cheval pouvait le faire d'une voiture allant au trot.

— Madame, dit-il, après un aveu pareil, il ne me reste qu'une chose à vous dire, c'est que, si, dans votre isolement, vous éprouviez le besoin de vous appuyer à un ami, cet ami est tout trouvé, et, quoique ce soit un ami de grande route, je vous réponds qu'il en vaudra bien un autre.

Et, mettant son cheval au galop, il alla, ainsi qu'il l'avait offert à la belle voyageuse, commander le double dîner.

Seulement, comme l'heure de l'arrivée de mademoiselle Rotrou coïncidait avec l'heure de la table d'hôte, au risque de ne pas revoir sa compagne de voyage, M. d'Argentan eut la délicatesse de dire à l'hôtel qu'elle dînerait dans sa chambre.

Il n'était question, à la table d'hôte, que des six mille hommes envoyés par le Directoire pour mettre à la raison Cadoudal.

Depuis quinze jours, en effet, Cadoudal, avec les cinq ou six cents hommes qu'il avait réunis, avait tenté des coups plus hardis que les généraux les plus aventureux ne l'avaient fait dans la Vendée et dans la Bretagne aux époques les plus acharnées de cette double guerre.

Le receveur de Dinan, M. d'Argentan, s'informa avec beaucoup d'insistance de la route qu'avait prise le petit corps d'armée.

On lui répondit qu'on était sur ce sujet dans la plus complète indécision, attendu que l'homme qui paraissait, sans

être revêtu d'aucun grade militaire, donner des ordres à la colonne, avait dit à l'hôtel même que la route qu'il suivrait dépendrait des renseignements qu'il prendrait au village de Chateaubriant, et que, selon la localité qu'occuperait celui qu'il allait combattre, il s'enfoncerait dans le Morbihan ou longerait les collines du Maine.

Le dîner fini, M. d'Argentan fit demander à mademoiselle Rotrou si elle voudrait bien lui faire l'honneur de le recevoir pour une communication qu'il croyait de quelque importance.

Celle-ci répondit que ce serait avec grand plaisir.

Cinq minutes après, M. d'Argentan entrait dans la chambre de mademoiselle Rotrou, qui le recevait assise près de sa fenêtre ouverte.

Mademoiselle Rotrou lui montra un fauteuil et lui fit signe de prendre place.

M. d'Argentan remercia de la tête et se contenta de s'appuyer sur le fauteuil.

— Comme vous pourriez croire, mademoiselle, dit-il, que le regret de cesser de vous voir bientôt me fait chercher un prétexte de vous revoir plus vite, je vous dirai, sans abuser de vos moments, ce qui m'amène près de vous. Je ne sais si vous avez ou si vous n'avez pas de raison de rencontrer à cent lieues de Paris de ces agents extraordinaires du gouvernement qui deviennent d'autant plus tyranniques, qu'ils s'éloignent du centre du pouvoir. Ce que je sais, c'est que nous allons avoir à traverser toute une colonne de troupes républicaines, conduite par un de ces misérables dont l'état est de chercher des têtes au gouvernement. Il paraît que l'on trouve la fusillade trop noble

pour les chouans et qu'on veut naturaliser la guillotine sur le sol de la Bretagne.

» A Chateaubriant, c'est-à-dire à cinq ou six lieues d'ici, la colonne a dû choisir sa route et marcher droit vers la mer ou s'enfoncer entre les Côtes-du-Nord et le Morbihan. Avez-vous une raison quelconque de craindre? En ce cas-là, quelle que soit la route que vous preniez, et dussiez-vous passer en vue de la colonne républicaine depuis le premier jusqu'au dernier rang, je resterai avec vous. Si, au contraire, vous n'avez rien à craindre, et j'espère que vous ne vous trompez pas au sentiment qui me dicte cette question, et n'ayant qu'une médiocre sympathie — vous voyez que je suis franc — pour les cocardes tricolores, les envoyés extraordinaires et les guillotines, j'éviterai la colonne, et je prendrai, pour me rendre à Dinan, la route qu'elle n'aura pas prise.

— Je commence par vous remercier de tout mon cœur, monsieur, répondit mademoiselle Rotrou, et par vous assurer de ma reconnaissance; mais je ne vais pas à Dinan comme vous, je vais à Vitré. Si la colonne a pris la route de Rennes, qui est celle de Dinan, je n'aurai pas la crainte de la rencontrer; si, au contraire, elle a pris la route de Vitré, cela ne m'empêchera point de prendre cette route qui est la mienne. Je n'ai pas beaucoup plus de sympathie que vous pour les cocardes tricolores, pour les envoyés extraordinaires et pour les guillotines, mais je n'ai aucune raison de les craindre. Je dirai plus : j'étais instruite de la marche de cette troupe et de ce qu'elle conduit avec elle, et, comme elle traverse une partie de la Bretagne qui était occupée par Cadoudal, je suis autorisée, le cas échéant, à me mettre sous sa protection. Tout dépendra donc de ce que décidera le chef de cette colonne à Chateaubriant. S'il con-

tinue sa route sur Vitré, j'aurai le regret de prendre congé de vous à l'embranchement des deux routes; si, au contraire, il a pris la route de Rennes, et que votre répugnance aille jusqu'à ne pas vouloir le rencontrer, je devrai à cette répugnance le plaisir de continuer ma route avec vous jusqu'à ma destination.

La manière dont M. d'Argentan s'était fait annoncer ne lui permettait pas, cette explication donnée, de rester plus longtemps.

Il salua et sortit pendant le mouvement que faisait mademoiselle Rotrou pour se soulever de sa chaise.

Le lendemain, à six heures du matin, tous deux partaient après les compliments d'usage. A la seconde poste, c'est-à-dire à Chateaubriant, les informations convenues furent prises. La colonne était partie, il y avait une heure, et avait pris le chemin de Vitré.

Les deux voyageurs devaient donc se séparer. M. d'Argentan s'approcha une dernière fois de mademoiselle Rotrou, lui renouvelant ses offres de services, et, d'une voix émue, il lui adressa ses adieux.

Mademoiselle Rotrou leva les yeux sur cet élégant jeune homme, et, trop femme du monde elle-même pour ne pas être reconnaissante de la façon respectueuse dont il s'était conduit, elle lui donna sa main à baiser.

M. d'Argentan remonta à cheval, dit à son postillon, qui partit devant : « Route de Rennes ! » tandis que la voiture de mademoiselle Rotrou, obéissant à l'indication donnée d'une voix aussi calme que d'habitude, prenait le chemin de Vitré.

XXI

LE CITOYEN FRANÇOIS GOULIN

Mademoiselle Rotrou, ou plutôt Diana de Fargas, était, en sortant de Chateaubriant, tombée dans une profonde rêverie. Dans l'état où était son cœur, il était ou elle croyait qu'il devait être insensible à tout sentiment tendre et surtout à l'amour. Mais la beauté, l'élégance, la courtoisie auront toujours sur une femme comme il faut une influence suffisante à la faire rêver, sinon à la faire aimer.

Mademoiselle de Fargas rêvait à son compagnon de voyage, et, atteinte pour la première fois d'un faible soupçon, elle se demandait cemment un homme si bien protégé par la triple signature de Barras, de Rewbell et de La Revellière-Lepaux, pouvait éprouver d'aussi invincibles répugnances devant les agents d'un gouvernement qui l'honorait d'une confiance si particulière.

Elle oubliait qu'elle même, dont les sympathies étaient loin d'êtres vives pour le gouvernement révolutionnaire, marchait sous sa protection directe, et, en supposant M. d'Argentan un ci-devant, comme quelques paroles de son dernier entretien lui avaient donné à le croire, il était possible que des circonstances pareilles à la sienne lui eussent valu une protection qu'il avait quelque honte à réclamer.

Puis Diana avait remarqué que M. d'Argentan, en descendant de cheval, emportait toujours avec lui une valise dont le poids était loin d'être proportionné à sa grosseur.

Quoique le jeune homme fût fort et vigoureux, et que, pour écarter tout soupçon, il prît souvent cette valise d'une seule main, il était facile de voir que cette valise avec laquelle il faisait semblant de jouer, comme si elle ne renfermait que quelques habits de voyage, pesait à sa main plus qu'il ne voulait le laisser voir.

Était-ce de l'argent qu'il portait? En ce cas, c'était un singulier receveur que celui qui portait de l'argent de Paris à Vitré, au lieu d'en envoyer de Vitré à Paris.

Puis, quoique dans ces heures de bouleversements il ne fût pas rare de voir des hérésies sociales, mademoiselle de Fargas avait trop étudié les différents échelons de la société pour ne pas reconnaître qu'il n'était pas dans les habitudes d'un petit receveur de chef-lieu de canton perdu à l'extrémité de la France, de monter à cheval comme un gentleman anglais et de s'exprimer, surtout au sortir d'une époque où chacun s'était fait grossier pour se rapprocher de la puissance du jour, de s'exprimer avec une courtoisie qui avait conservé un indélébile parfum de gentilhommerie.

Elle se demandait, sans que cependant son cœur fût pour rien dans cette demande, quel pouvait être cet inconnu, et quel motif pouvait le forcer à voyager avec un passe-port qui, à coup sûr, n'était pas le sien.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que M. d'Argentan, en quittant Diana de Fargas, se faisait à lui les mêmes questions que celle-ci se faisait à elle-même.

Tout à coup, en arrivant sur la hauteur qui précède le relais de La Guerche et du sommet de laquelle on voit la route

se dérouler pendant plusieurs lieues. Diana tressaillit, éblouie par la vue des canons de fusil qui reflétaient la lumière du soleil. La route semblait une immense rivière roulant de l'acier fondu.

C'était la colonne républicaine qui était en marche et dont la tête faisait déjà halte à La Guerche, quand, une demi-lieue en arrière, le reste de cette colonne marchait encore.

Tout était événement dans ces époques de troubles, et, comme Diana payait bien ses guides, le postillon lui demanda s'il devait prendre la queue de la colonne, ou si, faisant marcher la voiture sur le revers de la route, il devait, sans ralentir sa course, piquer jusqu'à La Guerche.

Mademoiselle de Fargas donna l'ordre d'abaisser le dessus de sa calèche pour ne point devenir un objet de curiosité, et invita le postillon à ne pas ralentir sa course.

Le postillon exécuta les ordres de Diana, remonta à cheval et reprit ce joli petit train avec lequel les quadrupèdes de la régie postale parvenaient à faire deux lieues à l'heure.

Il en résulta que mademoiselle de Fargas arriva aux portes de La Guerche, et, quand nous disons aux portes, cela signifie à l'entrée de la rue qui donne sur la route de Chateaubriant.

Il y avait encombrement à cette porte.

Une immense machine, traînée par douze chevaux et placée sur un truc trop large pour passer entre deux bornes, obstruait l'entrée de la rue.

Mademoiselle de Fargas, voyant la voiture arrêtée et ne connaissant pas la cause de ce retard, passa la tête par l'ouverture de la vitre et demanda :

— Qu'y a-t-il donc, postillon?

— Il y a, citoyenne, dit-il, que nos rues ne sont pas assez

larges pour les instruments qu'on veut y faire passer et qu'on est obligé de déraciner une borne pour que la machine de M. Guillotin puisse faire son entrée à La Guerche.

Et, en effet, comme le sieur François Goulin, commissaire extraordinaire du gouvernement, avait décidé de voyager pour l'édification des villes et des villages, il arrivait, comme l'avait dit le postillon, que la rue était trop étroite, non pas pour la machine elle-même, mais pour l'espèce de plate-forme roulante sur laquelle elle était dressée.

Diana jeta les yeux sur la chose hideuse qui obstruait le chemin, et, reconnaissant que ce devait être l'échafaud qu'elle n'avait jamais vu, elle rentra vivement la tête en s'écriant :

— Oh! quelle horreur!

— Quelle horreur! quelle horreur! répéta une voix dans la foule. Je voudrais bien savoir qu'elle est l'aristocrate qui parle avec si peu de respect de l'instrument qui a le plus fait pour la civilisation humaine depuis l'invention de la charrue.

— C'est moi, monsieur, dit mademoiselle de Fargas, et je vous serais obligée, si vous y pouviez quelque chose, de faire entrer à La Guerche ma calèche le plus vite possible; je suis pressée.

— Ah! tu es pressée! dit en pâlissant de colère un petit homme sec, maigre, vêtu de cette ignoble carmagnole que déjà, depuis un an ou deux, on ne portait plus. Ah! tu es pressée! Eh bien, tu vas descendre d'abord de ta calèche, aristocrate, et tu passeras à pied, si nous te laissons passer toutefois.

— Postillon, dit Diana, abattez la couverture de la calèche.

Le postillon obéit. La jeune fille écarta ses voiles et laissa apparaître son merveilleux visage.

— Est-ce que, par hasard, demanda-t-elle d'un ton railleur, j'aurais affaire au citoyen François Goulin?

— Je crois que tu railles, s'écria le petit homme en s'élançant vers la calèche et en arrachant son bonnet rouge, coiffure que, depuis longtemps aussi, on ne portait plus, mais que le citoyen François Goulin s'était promis de remettre à la mode en province. Eh bien, oui, c'est moi; qu'as-tu à lui dire, au citoyen Goulin?

Et il étendit la main vers elle, comme pour lui mettre la main au collet.

Diana, d'un mouvement, se rejeta de l'autre côté de la calèche.

— D'abord, citoyen Goulin, si vous voulez me toucher, ce que je regarde comme parfaitement inutile, mettez des gants; je déteste les mains sales.

Le citoyen Goulin appela quatre hommes, sans doute pour leur donner l'ordre de s'emparer de la belle voyageuse; mais, pendant ce temps, d'une poche secrète de son portefeuille, Diana avait tiré le sauf-conduit particulier de Barras.

— Pardon, citoyen, dit-elle, toujours railleuse; savez-vous lire?

Goulin jeta un cri de colère.

— Oui, reprit-elle. Eh bien, en ce cas-là, lisez; mais prenez garde de ne pas trop froisser le papier, qui pourra m'être utile, si je suis exposée à rencontrer de temps en temps des malotrus tels que vous.

Et elle tendit le papier au citoyen François Goulin.

Il ne contenait que ces trois lignes :

« Au nom du Directoire, il est ordonné aux autorités civiles

et militaires de protéger mademoiselle Rotrou dans sa mission et de lui prêter main-forte, si elle la réclame, sous peine de destitution.

» BARRAS.

» Paris, ce.... »

Le citoyen François Goulin lut et relut le sauf-conduit de mademoiselle Diana de Fargas.

Puis, comme un ours que son maître, le bâton à la main, force de faire une révérence :

— Singulière époque, dit-il, que celle où les femmes, et les femmes en robe de satin et en calèche, sont chargées de donner des ordres aux citoyens portant les signes du républicanisme et de l'égalité. — Puisque nous n'avons fait que changer de roi et que vous avez un laisser-passer du roi Barras, — passez, citoyenne; mais je n'oublierai pas votre nom, soyez tranquille, et, si jamais vous me tombez sous la main...

— Voyez donc, postillon, si la route est libre, dit mademoiselle de Fargas du ton qui lui était habituel; je n'ai plus rien à faire avec monsieur.

La route n'était pas encore dégagée; mais, en prenant un détour, la calèche put cependant passer.

Mademoiselle de Fargas arriva à grand'peine jusqu'à la poste, les rues étaient encombrées de républicains.

Là, force lui fut de s'arrêter. Elle n'avait rien pris depuis Chateaubriant, et, voulant aller coucher à Vitré, il lui fallait absolument prendre un repas à La Guerche.

Elle se fit donner une chambre et servir chez elle.

Elle commençait à peine à déjeuner lorsqu'on lui dit que le colonel qui commandait la colonne, demandait la permission de lui présenter ses devoirs.

Elle répondit qu'elle n'avait pas l'honneur de connaître le colonel, et qu'à moins qu'il n'eût des choses d'une certaine importance à lui dire, elle le priait de l'excuser si elle ne le recevait pas.

Le colonel insista, disant qu'il croyait de son devoir de la prévenir d'une chose que lui seul savait et qui pouvait avoir une certaine importance pour elle.

Mademoiselle de Fargas fit signe qu'elle était prête à recevoir le visiteur, et l'on annonça le colonel Hulot.

XXII

LE COLONEL HULOT

Le colonel Hulot était un homme de trente-huit ou quarante ans. Dix ans soldat sous la royauté, sans avoir pu même passer caporal, il avait, du moment que la République avait été proclamée, conquis ses grades en véritable brave qu'il était, à la pointe de son épée.

Il avait appris l'altercation qui avait eu lieu, à la porte de la ville, entre le citoyen François Goulin et la fausse mademoiselle Rotrou.

— Citoyenne, dit-il en entrant, j'ai appris ce qui s'est passé entre vous et notre commissaire du Directoire ; je n'ai pas besoin de vous dire que, nous autres vieux soldats, nous

ne portons pas dans notre cœur tous ces dresseurs de guillotine qui vont à la suite des armées pour couper les têtes, comme si la poudre et le plomb, le fer et le feu ne fournissaient pas une suffisante pâture à la mort. Sachant que vous étiez arrêtée à l'auberge de la poste, je suis venu dans la seule intention de vous féliciter sur la façon dont vous avez traité le citoyen Goulin. Quand les hommes tremblent devant de pareils coquins, c'est aux femmes à leur faire comprendre qu'ils sont le rebut de la création humaine, et qu'ils ne sont pas dignes de s'entendre appeler *canaille* par une belle bouche comme la vôtre. Maintenant, citoyenne, avez-vous besoin du colonel Hulot? Il est à votre service.

— Merci, colonel, répondit Diana. Si j'avais quelque chose à craindre ou quelque chose à demander, j'accepterais votre ouverture avec la même franchise qu'elle m'est faite. Je me rends à Vitré, qui est ma destination, et, comme il ne me reste plus qu'une poste à faire, je crois qu'il ne m'arrivera pas plus malheur pendant ce dernier relai que pendant les autres.

— Hum! hum! fit le colonel Hulot, il n'y a que cinq lieues, je le sais, d'ici à Vitré; mais ce que je sais aussi, c'est que la route est une gorge étroite, bordée des deux côtés de taillis, de genêts et d'ajoncs, toutes productions qui semblent faites exprès pour servir de couvert à messieurs les chouans. Ma conviction est que, malgré notre nombre plus que respectable, nous n'irons pas jusqu'à Vitré sans être attaqués. Si vous êtes aussi vivement recommandée par le citoyen Barras qu'on me l'a dit, c'est que vous êtes une personne d'importance. Or, une protégée de Barras a tout à craindre en tombant entre les mains de maître Cadoudal, qui n'a pas pour le Directoire toute la déférence qu'il mérite.

» En outre, j'ai été personnellement prévenu par une lettre officielle, et comme chef de la colonne au milieu de laquelle vous vous trouvez en ce moment, qu'une citoyenne, du nom de mademoiselle Rotrou, réclamerait peut-être la faveur de voyager à l'ombre de nos baïonnettes; quand je dis : réclamerait la faveur de voyager à l'ombre de nos baïonnettes, je me sers des termes de la lettre qui m'est adressée, car il est bien entendu que, dans ce cas-là, toute la faveur serait pour moi.

— Je suis, en effet, mademoiselle Rotrou, monsieur; et je suis reconnaissante à M. Barras de ce bon souvenir; mais, je vous le répète, mes précautions sont prises, et quelques recommandations que je pourrais invoquer près du chef même des chouans me font croire que je ne cours aucun danger. Maintenant, colonel, ma reconnaissance n'en est pas moins vive vis-à-vis de vous, et je suis heureuse surtout que vous partagiez l'antipathie que m'inspire le misérable que l'on vous a donné pour compagnon de voyage.

— Oh! quant à nous, dit le colonel Hulot, nous sommes bien tranquilles à son égard. La République n'en est plus au temps des Saint-Just et des Lebon, ce que je regrette, je l'avoue de tout mon cœur. Ces hommes-là étaient des braves qui s'exposaient aux mêmes dangers que nous, qui combattaient avec nous, et qui, restant immobiles sur le champ de bataille au risque d'être pris ou tués, avaient le droit de faire le procès à ceux qui l'abandonnaient. Les soldats ne les aimaient pas, mais ils les respectaient, et, quand ces gens-là étendaient la main sur une tête, ils comprenaient que nul n'avait le droit de soustraire cette tête à la vengeance de la République. Mais, en ce qui concerne notre François Goulin, qui se sauvera avec sa guillotine au premier coup de fusil

qu'il entendra, il n'y a pas un des six mille hommes que je commande qui lui laissât toucher du doigt la tête d'un de nos officiers.

On vint annoncer à la voyageuse que les chevaux étaient à sa voiture.

— Citoyenne, dit le colonel, il est de mon devoir d'éclairer la route où la colonne va s'engager. J'ai avec moi un petit corps de cavalerie composé de trois cents hussards et de deux cents chasseurs, je vais les envoyer, non pas pour vous, mais pour moi, sur le chemin que vous allez suivre. Si vous aviez besoin de recourir à l'officier qui les commande, il aura l'ordre d'accueillir votre demande, et même, si vous le désirez, de vous escorter jusqu'à Vitré.

— Je vous remercie, monsieur, répondit mademoiselle de Fargas en tendant sa main au vieux soldat, mais je me reprocherais de compromettre l'existence précieuse des défenseurs de la République pour sauvegarder une vie aussi humble et aussi peu importante que la mienne.

A ces mots, Diana descendit, suivie du colonel, qui lui donna galamment la main pour monter en voiture.

Le postillon attendait à cheval.

— Route de Vitré! dit Diana.

Le postillon partit.

Les soldats s'écartèrent devant la voiture et, comme il n'y en avait pas un qui ne sût déjà de quelle façon elle avait traité François Goulin, les compliments, adressés dans une langue un peu grossière, c'est vrai, mais sincères, ne lui furent point épargnés.

En partant, elle avait entendu le colonel crier :

— A cheval les chasseurs et les hussards!

Et, de trois ou quatre points différents, elle avait entendu sonner le boute-selle.

En arrivant de l'autre côté de La Guerche et à cinquante pas de la ville à peu près, le postillon arrêta la voiture, fit semblant d'avoir quelque chose à raccommoder à ses traits, et, s'approchant de la portière :

— Ce n'est pas *à eux* que la citoyenne à affaire? demanda-t-il.

— *A eux?* répéta Diana étonnée.

Le postillon cligna de l'œil.

— Eh! oui, *á eux!*

— A qui voulez-vous dire?

— Aux amis, donc! ils sont là, à droite et à gauche du chemin.

Et il fit entendre le cri de la chouette.

— Non, répondit Diana; continuez votre route; seulement, au bas de la descente, arrêtez-moi.

— Bon! dit le postillon en remontant à cheval et en se parlant à lui-même. Vous vous arrêterez bien toute seule, la petite mère!

On était, en effet, au sommet d'une descente qui, en pente douce, s'étendait à plus d'une demi-lieue. Aux deux côtés de la route s'élevaient des talus rapides tout plantés d'ajoncs, de genêts et de chênes nains. En quelques endroits, ces arbustes étaient assez touffus pour cacher un ou deux hommes.

Le postillon remit ses chevaux à l'allure ordinaire et descendit la montagne en chantant une vieille chanson bretonne dans le dialecte de Karnack.

De temps en temps, il élevait la voix, comme si sa chanson contenait des recommandations, et comme si ces recom-

mandations s'adressaient à des gens assez voisins de lui pour les entendre.

Diana, qui avait compris qu'elle était entourée de chouans, regardait de tous ses yeux et ne soufflait pas mot. Ce postillon pouvait être un espion placé près d'elle par Goulin, et elle n'oubliait pas la menace que celui-ci lui avait faite, si elle donnait prise sur elle et tombait entre ses mains.

Au moment où elle arrivait au bas de la descente, et où un petit sentier coupait transversalemcnt le chemin, un homme à cheval bondit du bois pour arrêter la voiture; mais, voyant qu'elle était occupée par une femme seule, il mit le chapeau à la main.

Le postillon, à l'aspect du cavalier, s'était renversé en arrière sur son cheval, pour se rapprocher de la voyageuse et lui dire à mi-voix :

— N'ayez pas peur, c'est le général Tête-Ronde.

— Madame, lui dit le cavalier avec la plus grande politesse, je crois que vous venez de La Guerche et probablement de Chateaubriant.

— Oui, monsieur, répondit la jeune femme en s'accoudant curieusement sur le rebord de la voiture, sans manifester aucune crainte, quoiqu'elle vît embusqués dans le chemin de traverse une cinquantaine de cavaliers.

— Entre-t-il dans vos opinions politiques ou dans votre conscience sociale de me donner quelques détails sur la force de la colonne républicaine que vous avez laissée derrière vous ?

— Cela entre à la fois dans ma conscience sociale et dans mes opinions politiques, répondit la belle voyageuse en souriant. La colonne est de six mille hommes qui reviennent des prisons d'Angleterre et de Hollande. Elle est commandée par

un brave homme nommé le colonel Hulot. Mais elle traîne à sa suite un bien infect misérable que l'on appelle François Goulin, et une bien vilaine machine qu'on appelle la guillotine. J'ai eu, en entrant dans la ville, une altercation avec le susdit François Goulin, qui m'a promis de me faire faire connaissance avec son instrument, si jamais je retombais sous sa main, ce qui m'a tellement popularisée parmi les soldats républicains qui méprisent leur compagnon de route, ni plus ni moins que vous et moi, que le colonel Hulot a voulu absolument faire ma connaissance et me donner une escorte pour arriver jusqu'à Vitré, de peur que, sur la route, je ne tombasse aux mains des chouans. Or, comme je suis partie de Paris dans la seule intention de tomber aux mains des chouans, j'ai refusé l'escorte, j'ai dit au postillon d'aller en avant, et me voici, enchantée de vous avoir rencontré, général Cadoudal, et de vous dire toute l'admiration que j'ai pour votre courage et toute l'estime que je fais de votre caractère. Quant à l'escorte qui devait m'accompagner, la voilà qui apparaît à la sortie de la ville. Elle se compose de trois cents chasseurs et de deux cents hussards. Tuez le moins de ces braves gens que vous pourrez, et vous me ferez plaisir.

— Je ne vous cacherai pas, madame, répondit Candoudal, qu'il va y avoir une rencontre entre mes hommes et ce détachement. Voulez-vous continuer votre route jusqu'à Vitré, où je me rendrai après le combat, désireux d'apprendre d'une façon plus complète les motifs d'un voyage duquel vous ne m'avez donné qu'une cause improbable?

— C'est cependant la seule réelle, répondit Diana, et la preuve, c'est que, si vous le voulez bien, au lieu de continuer ma route, j'assisterai au combat; venant pour m'en-

gager dans votre armée, ce sera une manière de faire mon apprentissage.

Cadoudal jeta les yeux sur la petite colonne, vit qu'elle grossissait en s'avançant, et, s'adressant au postillon :

— Place madame de manière qu'elle ne coure aucun danger, lui dit-il. Et si, par hasard, nous étions vaincus, explique bien aux *bleus* que c'est moi qui, à son grand désespoir, l'ai empêchée de continuer sa route.

Puis, saluant Diana :

— Madame, dit-il, priez Dieu pour la bonne cause; moi, je vais combattre pour elle.

Et, s'élançant dans le sentier, il alla y rejoindre ses compagnons embusqués.

XXIII

LE COMBAT

Cadoudal échangea quelques paroles avec ses compagnons, et quatre de ceux-ci qui n'avaient pas de chevaux, faisant partie des officiers qui devaient porter ses ordres dans la bruyère et dans le maquis, se glissèrent aussitôt et gagnèrent à travers les genêts, le pied de deux chênes énormes dont le branches vigoureuses et le puissant feuillage faisaient un rempart contre le soleil.

Ces deux chênes étaient placés à l'extrémité de l'espèce

d'avenue que formait, en venant de la ville au sentier, le chemin encaissé entre les deux talus.

Arrivés là, ils se tinrent prêts à exécuter une manœuvre quelconque dont eussent cherché inutilement à se rendre compte ceux qui n'étaient pas dans le secret du plan de bataille du général.

La voiture de Diana avait été tirée du milieu de la route jusque dans le sentier, et, elle-même, à trente pas de la voiture, était montée sur une éminence couronnée de petits arbres au milieu desquels, inaperçue, elle pouvait tout voir sans être vue.

Les chasseurs et les hussards avançaient toujours au pas avec précaution. Ils avaient, les précédant de trente pas, une avant-garde de dix hommes qui marchait comme le reste du corps avec de grandes précautions.

Lorsque les derniers furent sortis de la ville, un coup de fusil retentit et un des hommes de l'arrière-garde tomba.

Ce fut un signal. Aussitôt les deux crêtes du ravin qui formaient la route s'enflammèrent. Les bleus cherchaient en vain l'ennemi qui les frappait. Ils voyaient le feu, la fumée, ils sentaient le coup, mais ne pouvaient distinguer ni l'arme ni l'homme qui la portait. Une espèce de désordre ne tarda point à se mettre parmi eux lorsqu'ils se virent condamnés à ce danger invisible. Chacun essaya, non pas de se soustraire à la mort, mais de rendre la mort. Les uns revinrent sur leurs pas, les autres forcèrent leurs chevaux d'escalader le talus; mais, au moment où leur buste dépassait la crête de ce talus, frappés à bout portant en pleine poitrine, ils tombaient en arrière, renversant leurs chevaux avec eux, comme ces amazones de Rubens à la bataille du Thermodon.

D'autres enfin, et c'étaient les plus nombreux, poussèrent

en avant, espérant dépasser l'embuscade et échapper ainsi au piége où ils étaient tombés. Mais Cadoudal, qui semblait avoir prévu ce moment et l'attendre, en les voyant mettre leurs chevaux au galop, enleva son cheval, et, suivi de ses quarante hommes, s'élança à leur rencontre.

On se battit alors sur toute la longueur d'un kilomètre.

Ceux qui avaient voulu retourner en arrière avaient trouvé le chemin fermé par les chouans, qui, presque à bout portant, déchargèrent leurs fusils sur eux et les forcèrent à reculer.

Ceux qui voulaient continuer d'escalader les talus trouvaient la mort à leur faîte, et en retombaient avec leurs chevaux coupant ou embarrassant le chemin.

Ceux enfin qui s'étaient élancés en avant avaient rencontré Cadoudal et ses hommes.

Il est vrai qu'après une lutte de quelques instants, ceux-ci avaient paru céder et avaient tourné bride.

Le gros de la cavalerie des bleus s'était mis alors à leur poursuite; mais à peine le dernier chouan avait-il dépassé les deux chênes gardés par les quatre hommes, que ceux-ci se mirent à peser dessus de toutes leurs forces et que les deux géants, d'avance presque séparés de leur base par la hache, s'inclinèrent venant au-devant l'un de l'autre, et, froissant leurs branches, tombèrent à grand bruit sur la route, qu'ils fermèrent comme une barricade infranchissable. Les républicains suivaient les blancs de si près, que deux des leurs furent écrasés avec leurs chevaux par la chute des deux arbres.

Même manœuvre s'accomplissait à l'autre extrémité de la gorge. Deux arbres, en tombant et en croisant leurs branchages, formaient une barrière pareille à celle qui venait de clore l'autre extrémité de la route.

Dès lors, hommes et chevaux se trouvaient pris comme dans un immense cirque; dès lors, chaque chouan put choisir son homme, l'ajuster à son aise, et l'abattre sûrement.

Cadoudal et ses quarante cavaliers étaient descendus de leurs chevaux devenus inutiles, et, le fusil à la main, s'apprêtaient à prendre part au combat, lorsque mademoiselle de Fargas, qui suivait ce drame sanglant avec toute l'ardeur dont sa nature léonine était capable, entendit tout à coup le galop d'un cheval sur la route de Vitré à La Guerche. Elle se retourna vivement et reconnut le cavalier avec lequel elle avait fait route.

En voyant Georges et ses compagnons près de se jeter parmi les combattants, il avait attiré leur attention par les cris de « Arrêtez! attendez-moi! »

Et, en effet, à peine les eut-il rejoints au milieu des cris qui accueillaient sa bienvenue, il sauta à bas de son cheval qu'il donna à garder à un chouan, se jeta au cou de Cadoudal, prit un fusil, emplit ses poches de cartouches, et, suivi de vingt hommes, Cadoudal s'étant réservé les vingt autres, s'élança dans le maquis qui s'étendait sur le côté gauche de la route, tandis que le général et ses compagnons disparaissaient au côté droit.

Un redoublement de fusillade annonça le secours qui venait d'arriver aux blancs.

Mademoiselle de Fargas était trop occupée de ce qui se passait devant elle pour se rendre un compte bien exact de la conduite de M. d'Argentan. Elle comprenait seulement que le prétendu receveur de Dinan était tout simplement un royaliste déguisé; ce qui expliquait comment il apportait de l'argent de Paris en Bretagne au lieu d'en envoyer de Bretagne à Paris.

Ce qui se fit alors d'efforts héroïques parmi cette petite

troupe de cinq cents hommes suffirait à tout un poëme de chevalerie.

Le courage était d'autant plus grand que chacun luttait, comme nous l'avons dit, contre un danger invisible, appelait ce danger, le défiait, hurlant de rage de ne pas le voir se dresser devant lui. Rien ne pouvait faire changer aux chouans leur homicide tactique. La mort volait en sifflant et l'on ne voyait rien autre chose que la fumée, et l'on n'entendait rien autre chose que la détonation. Seulement, un homme ouvrait les bras, tombait à la renverse à bas de son cheval et l'animal éperdu courait sans cavalier, franchissait le talus, et galopait jusqu'à ce qu'une main invisible l'arrêtât et liât sa bride à quelque souche d'arbre.

De place en place, dans la plaine, on voyait un de ces chevaux se roidissant sur ses pieds, tirant sur sa bride et essayant de s'éloigner du maître inconnu qui venait de le faire prisonnier.

La boucherie dura une heure!

Au bout d'une heure, on entendit battre la charge.

C'était l'infanterie républicaine qui venait au secours de sa cavalerie.

Le vieux colonel Hulot la commandait en personne.

Son premier soin fut, avec le coup d'œil infaillible du vétéran, de prendre connaissance des localités, et d'ouvrir une issue aux malheureux qui se trouvaient enfermés dans l'espèce de tunnel qui fermait la route.

Il fit dételer les chevaux des canons, l'artillerie lui devenant inutile pour l'espèce de combat qu'il allait livrer; il ordonna d'attacher leurs traits à la cime des arbres, qu'il força de perdre leur position transversale, et qui, en s'alignant de chaque côté de la route, ouvrirent une voie de retraite à

la cavalerie. Alors, il lança cinq cents hommes de chaque côté de la route, la baïonnette en avant, comme si l'ennemi était en vue. Puis il ordonna aux plus habiles tireurs de faire feu sur feu, c'est-à-dire aussitôt qu'apparaissait un nuage de fumée de tirer immédiatement sur ce nuage qui dénonçait un homme embusqué. C'était le seul moyen de répondre à la fusillade des blancs, qui, presque toujours tirant à l'abri, ne se livraient qu'au moment où ils mettaient en joue. L'habitude et surtout la nécessité de la défense avaient rendu beaucoup de soldats républicains d'une habileté extraordinaire à cette riposte subite.

Parfois l'homme à qui on ripostait ainsi était tué raide; parfois aussi, tiré pour ainsi dire au juger, il n'était que blessé. Alors, il ne bougait point, d'autres coups de fusils faisaient oublier le sien, et souvent l'on passait près de lui sans le voir. Les chouans étaient connus pour leur merveilleux courage à étouffer les plaintes qu'à tout autre soldat eût arrachées une irrésistible douleur.

Le combat dura jusqu'à ce que descendissent du ciel les premières ombres de la nuit. Diana, qui ne perdait aucun épisode de la lutte, frémissait d'impatience de n'y pouvoir prendre part. Elle eût voulu être vêtue d'un habit d'homme, être armée d'un fusil, et se ruer, elle aussi, sur ces républicains qu'elle exécrait. Mais elle était enchaînée par son costume et par l'absence d'armes.

Vers sept heures, le colonel Hulot fit battre la retraite. Le jour était dangereux dans ces sortes de combats, mais la nuit était plus que dangereuse : elle était mortelle!

Le son des trompettes et des tambours qui annonçaient la retraite redoubla l'ardeur des chouans. Évacuer le champ de bataille, rentrer dans la ville, c'était s'avouer vaincus.

Les républicains furent reconduits à coups de fusil jusqu'aux portes de La Guerche, laissant trois ou quatre cents morts sur le champ de bataille, ignorant les pertes que les chouans avaient pu faire, et ne ramenant pas un seul prisonnier, au grand désespoir de François Goulin, qui était arrivé à faire entrer sa machine dans la ville et à la conduire à l'extrémité opposée, afin de la rapprocher du champ de bataille.

Tant d'efforts avaient été inutiles, et François Goulin, désespéré, avait pris son logement dans une maison d'où il pût ne pas perdre de vue son précieux instrument.

Depuis le départ de Paris, aucun officier ni aucun soldat n'avait voulu loger dans la même maison que le commissaire extraordinaire. On lui accordait une garde de douze soldats, voilà tout. Quatre hommes gardaient la guillotine.

XXIV

PORCIA

La journée n'avait pas eu pour Cadoudal et les siens un résultat matériel d'une grande importance, mais le résultat moral était immense.

Tous les grands chefs vendéens avaient disparu; Stofflet était mort, Charette était mort. L'abbé Bernier lui-même avait fait sa soumission, comme nous l'avons déjà dit. Enfin, par

le génie et le courage du général Hoche, la Vendée était pacifiée, et nous avons vu que ce dernier, offrant des hommes et de l'argent au Directoire, avait été jusqu'au centre de l'Italie inquiéter Bonaparte.

De la Vendée et de la chouannerie, la chouannerie seule restait. Seul de tous les chefs, Cadoudal n'avait pas voulu faire sa soumission.

Il avait publié son manifeste, il avait annoncé sa reprise d'armes; outre les troupes restées dans la Vendée et dans la Bretagne, on envoyait contre lui six mille hommes de renfort.

Cadoudal, avec un millier d'hommes, non-seulement avait tenu tête à six mille vieux soldats aguerris par cinq ans de bataille, mais il les avait repoussés dans la ville d'où ils avaient voulu sortir, il leur avait tué enfin trois ou quatre cents hommes.

La nouvelle insurrection, l'insurrection bretonne débutait par une victoire.

Une fois les bleus rentrés dans la ville et leurs sentinelles posées, Cadoudal, qui méditait une nouvelle expédition pour la nuit, avait à son tour ordonné la retraite.

On voyait à travers les genêts et les ajoncs de la plaine, où, des deux côtés de la route, ils marchaient maintenant à découvert et qu'ils dépassaient de toute la tête, revenir joyeusement les chouans vainqueurs, s'appelant les uns les autres, et se pressant derrière un des leurs qui jouait de la musette, comme les soldats se pressent derrière les clairons du régiment.

Cette musette, c'était leur clairon à eux.

A l'extrémité de la descente, à l'endroit où les arbres renversés avaient formé une barricade que n'avait pu fran-

chir la cavalerie républicaine, à la place enfin où Cadoudal et d'Argentan s'étaient séparés pour aller au combat, ils se rejoignirent au retour.

Ce fut pour eux une nouvelle joie de se revoir, car à peine s'étaient-ils entrevus en allant au feu.

D'Argentan, qui ne s'était pas battu depuis longtemps, y avait été de si bon cœur, qu'il s'était fait donner un coup de baïonnette à travers le bras. Il avait, en conséquence, jeté son habit sur son épaule et portait son bras en écharpe dans son mouchoir ensanglanté.

De son côté, Diana était descendue de la colline, et marchait de son pas ferme, de son pas masculin, au-devant des deux amis.

— Comment! dit Cadoudal en l'apercevant, vous êtes restée là, ma brave amazone?

D'Argentan jeta un cri de surprise, il venait de reconnaître mademoiselle Rotrou, directrice de la poste aux lettres de Vitré.

— Permettez, continua Cadoudal s'adressant toujours à Diana et lui indiquant de la main son compagnon; permettez que je vous présente un de mes meilleurs amis.

— M. d'Argentan? dit en souriant Diana. J'ai l'honneur de le connaître, et c'est même une vieille connaissance de trois jours. Nous avons fait la route ensemble, depuis Paris jusqu'ici.

— Alors, ce serait à lui de me présenter à vous, mademoiselle, si je ne m'étais pas présenté tout seul.

Puis, s'adressant particulièrement à Diana :

— Vous alliez à Vitré, mademoiselle? demanda-t-il.

— M. d'Argentan, dit Diana sans répondre à Cadoudal, vous m'aviez offert pendant la route, si j'avais quelque grâce

à demander au général Cadoudal, d'être mon intermédiaire près de lui.

— Je supposais alors, madame, le cas où vous ne connaîtriez pas le général, répondit d'Argentan. Mais, quand une fois on vous a vue, vous n'avez plus besoin d'intermédiaire, et je me fais garant que tout ce que vous demanderez à mon ami, il vous l'accordera.

— Ceci, monsieur, c'est de la galanterie et une façon d'échapper aux engagements que vous avez pris vis-à-vis de moi. Je vous somme positivement de tenir votre parole.

— Parlez, madame ; je suis prêt à appuyer votre demande de tout mon pouvoir, répondit d'Argentan.

— Je désire faire partie de la troupe du général, répondit tranquillement Diana.

— A quel titre? demanda d'Argentan.

— A titre de volontaire, reprit froidement Diana.

Les deux amis se regardèrent.

— Tu entends, Cadoudal? dit d'Argentan.

Le front de Cadoudal se rembrunit et tout son visage prit une expression sévère.

Puis, après un moment de silence :

— Madame, dit-il, la proposition est grave et vaut la peine que l'on y réfléchisse. Je vais vous dire une chose bizarre. Ayant d'abord été destiné à l'état ecclésiastique, j'ai fait de cœur tous les vœux que l'on fait en entrant dans les ordres et je n'ai jamais manqué à aucun d'eux.

» J'aurais en vous, je n'en doute pas, un charmant aide de camp, d'une bravoure à toute épreuve. Je crois les femmes tout aussi braves que les hommes; mais il existe dans nos pays religieux, dans notre vieille Bretagne surtout, des pré-

jugés qui souvent forcent de combattre certains dévouements. Plusieurs de mes confrères ont eu dans leur camp des sœurs ou des filles de royalistes assassinés. A celles-là, on leur devait l'asile et la protection qu'elles venaient demander.

— Et qui vous dit, monsieur, s'écria Diana, que je ne sois pas, moi aussi, fille ou sœur de royalistes assassinés, l'une et l'autre peut-être, et que je n'aie pas doublement, pour être reçue près de vous, les droits dont vous parliez tout à l'heure?

— Dans ce cas, demanda d'Argentan avec un sourire railleur et se mêlant à la conversation, dans ce cas, comment se fait-il que vous soyez porteur d'un passe-port signé Barras, et titulaire d'une place du gouvernement à Vitré?

— Seriez-vous assez bon pour me faire voir le vôtre, monsieur d'Argentan? demanda Diana.

D'Argentan le prit en riant dans la poche de la veste suspendue à son épaule et le tendit à Diana.

Diana le déplia et lut :

« Laissez circuler librement sur le territoire de la République le citoyen Sébastien Argentan, receveur des contributions à Dinan.

Signé BARRAS, REWBELL, LA REVELLIÈRE-LEPAUX. »

— Et vous, monsieur, voulez-vous me dire, continua Diana, comment, étant l'ami du général Cadoudal, comment, combattant contre la République, vous avez le droit de circuler librement sur le territoire de la République en votre qualité de receveur des contributions à Dinan? Ne soulevons pas notre masque, monsieur, ôtons-le tout à fait.

— Ah! par ma foi! bien répondu, s'écria Cadoudal, que ce sang-froid et cette insistance de Diana intéressaient au

plus haut degré. Parle, voyons! Comment as-tu obtenu ce passe-port? Explique cela à mademoiselle; elle daignera peut-être nous expliquer alors comment elle a eu le sien.

— Ah! ceci, dit d'Argentan en riant, c'est un secret que je n'ose pas révéler devant notre pudique ami Cadoudal; cependant, si vous l'exigez, mademoiselle, au risque de le faire rougir, je vous dirai qu'il existe rue des Colonnes, à Paris, près du théâtre Feydeau, une certaine demoiselle Aurélie de Saint-Amour à qui le citoyen Barras n'a rien à refuser, et qui n'a rien à me refuser, à moi.

— Puis, dit Cadoudal, le nom de d'Argentan, porté sur le passe-port cache un nom qui se sert à lui-même de laisser passer à travers toutes les bandes de chouans, de Vendéens et de royalistes portant la cocarde blanche en France et à l'étranger. Votre compagnon de voyage, mademoiselle, qui n'a plus rien à cacher maintenant, n'ayant plus rien à craindre, et que, par conséquent, je vous présente sous son véritable nom, ne s'appelle pas d'Argentan, mais bien Coster de Saint-Victor, et, n'eût-il pas donné de gages jusqu'ici, la blessure qu'il vient de recevoir en combattant pour notre sainte cause...

— S'il ne s'agit, monsieur, dit froidement Diana, que d'une blessure pour prouver son dévouement, c'est chose facile.

— Comment cela? demanda Cadoudal.

— Voyez! fit Diana.

Et, tirant de sa ceinture le poignard aigu qui avait donné la mort à son frère, elle s'en frappa le bras avec tant de violence à l'endroit même où Coster avait reçu sa blessure, que la lame, entrée d'un côté du bras, sortit de l'autre.

— Et, quant au nom, continua-t-elle en s'adressant aux deux jeunes gens stupéfaits, si je ne m'appelle pas Coster

de Saint-Victor, je me nomme Diana de Fargas! Mon père a été assassiné il y a quatre ans, et mon frère il y a huit jours.

Coster de Saint-Victor tressaillit, jeta les yeux sur le poignard de fer qui était resté enfoncé dans le bras de la jeune fille, et, reconnaissant celui avec lequel on avait donné en sa présence la mort à Lucien:

— Je suis témoin, dit-il solennellement, et j'atteste que cette jeune fille a dit la vérité lorsqu'elle a affirmé qu'elle méritait autant qu'aucune orpheline, fille ou sœur de royalistes assassinés, d'être reçue au milieu de nous et de faire partie de notre sainte armée.

Cadoudal lui tendit la main.

— A partir de ce moment, mademoiselle, lui dit-il, si vous n'avez plus de père, je suis votre père ; si vous n'avez plus de frère, soyez ma sœur. Je savais bien qu'il y avait eu autrefois une Romaine qui, pour rassurer son mari, craignant sa faiblesse, s'était percé le bras droit avec la lame d'un couteau. Puisque nous vivons dans un temps où chacun est obligé de cacher son nom sous un autre nom, au lieu de vous appeler Diana de Fargas comme par le passé, vous vous appellerez Porcia; et, comme vous faites partie des nôtres, mademoiselle, et que, du premier coup, vous avez gagné votre rang de chef, quand notre chirurgien aura pansé votre blessure, vous assisterez au conseil que je vais tenir.

— Merci, général, répondit Diana. Quant au chirurgien, il n'en est pas plus besoin pour moi qu'il n'en a été besoin pour M. Coster de Saint-Victor; ma blessure n'est pas plus grave que la sienne.

Et, tirant de sa plaie le poignard qui y était resté jusque-là, elle en fendit sa manche dans toute sa longueur de manière à mettre son beau bras à découvert.

Puis, s'adressant à Coster de Saint-Victor :

— Camarade, lui dit-elle en riant, soyez assez bon pour me prêter votre cravate.

XXV

LA PENSÉE DE CADOUDAL

Une demi-heure après, les chouans étaient campés en demi-cercle tout autour de la ville de La Guerche. Ils bivaquaient par groupes de dix, quinze ou vingt, avaient un feu par groupe et faisaient aussi tranquillement la cuisine à ce feu que si jamais un coup de fusil n'eût été tiré de Redon à Cancale.

La cavalerie formant un seul corps, chevaux sellés, mais non bridés, pour que les animaux, comme les hommes, pussent prendre leur repas, bivaquait à part sur les bords d'un petit ruisseau qui forme une des sources de la Seiche.

Au milieu du campement, sous un immense chêne, se tenaient Cadoudal, Coster de Saint-Victor, mademoiselle de Fargas et cinq ou six des principaux chouans qui, sous les pseudonymes de Cœur-de-roi, Tiffauges, Brise-Bleu, Bénédicité, Branche-d'or, Monte-à-l'assaut et Chante-en-hiver, ont mérité de voir leurs noms d'adoption consignés dans l'histoire à côté de celui de leur chef.

Mademoiselle de Fargas et Coster de Saint-Victor mangeaient de bon appétit avec la main qui leur restait valide.

Mademoiselle de Fargas avait voulu verser ses six mille francs dans la caisse commune, mais Cadoudal avait refusé et n'avait reçu son argent qu'à titre de dépôt.

Les six ou sept chefs de chouans que nous avons nommés mangeaient de leur côté comme s'ils n'eussent pas été sûrs de manger le lendemain. Au reste, les blancs n'éprouvaient pas toutes les privations des républicains, quoique ceux-ci eussent pour eux les réquisitions forcées.

Les blancs, sympathiques aux gens du pays, payant, au reste, tout ce qu'ils prenaient, vivaient dans une abondance relative.

Quant à Cadoudal, préoccupé d'une pensée qui semblait l'étreindre corps à corps, il allait et venait silencieux, sans avoir pris autre chose qu'un verre d'eau, sa boisson ordinaire.

Il s'était fait donner par mademoiselle de Fargas tous les renseignements qu'elle avait pu lui transmettre sur François Goulin et sa guillotine.

Tout à coup il s'arrêta, et, se tournant vers le groupe de chefs bretons :

— Un homme de bonne volonté, dit-il, pour aller à La Guerche et y prendre les renseignements que j'indiquerai.

Tous se levèrent spontanément.

— Mon général, dit Chante-en-hiver, je crois, sans faire de tort à mes camarades, être mieux à même que personne de remplir la commission. J'ai mon frère qui habite La Guerche. J'attends que la nuit soit venue, je vais chez lui ; si on m'arrête, je me réclame de lui, il répond de moi, et tout est dit. Il connaît la ville comme sa poche ; ce qu'il y a à faire, nous le faisons et je vous rapporte vos renseignements avant une heure.

— Soit! dit Cadoudal. Voici ce que j'ai décidé. Vous savez tous que les bleus, pour faire de la terreur et pour nous intimider, traînent après eux une guillotine, et que c'est l'infâme Goulin qui est chargé de la faire fonctionner. François Goulin, vous vous le rappelez, est l'ancien noyeur de Nantes. Lui et Perdraux étaient les exécuteurs de Carrier. A eux deux, ils se sont vantés d'avoir noyé plus de huit cents prêtres. Eh bien, cet homme, qui avait quitté le pays, qui était aller demander à Paris, non-seulement l'impunité, mais la récompense de ses crimes, la Providence nous le renvoie pour qu'il vienne les expier là où il les a commis. Il a amené l'infâme guillotine parmi nous, qu'il périsse par l'instrument immonde qu'il protége; il n'est pas digne de la balle d'un soldat. Maintenant, il faut l'enlever, il faut enlever l'instrument, il faut transporter l'un et l'autre à un endroit où nous soyons maîtres, afin que l'exécution ne subisse point de dérangement. Chante-en-hiver va partir pour La Guerche. Il reviendra nous donner tous les renseignements sur la maison où loge François Goulin, sur l'emplacement qu'occupe la guillotine, sur la quantité d'hommes qui la gardent. Ces renseignements acquis, j'ai mon plan, dont je vous ferai part; si vous l'agréez, nous le mettrons à exécution cette nuit même.

Les chefs éclatèrent en applaudissements.

— Pardieu! dit Coster de Saint-Victor, je n'ai jamais vu guillotiner et j'avais juré que je n'aurais de relations avec cette abominable machine que lorsque j'y monterais pour mon compte. Mais, le jour où nous raccourcirons maître François Goulin, je promets d'être au premier rang des spectateurs.

— Tu as entendu, Chante-en-hiver? dit Cadoudal.

Chante-en-hiver ne se le fit pas dire deux fois; il déposa toutes ses armes, à l'exception de son couteau. qui ne le

quittait jamais ; puis, invitant Coster de Saint-Victor à regarder à sa montre, et voyant qu'il était huit heures et demie, il renouvela sa promesse d'être de retour à dix heures du soir.

Cinq minutes après, il avait disparu.

— Maintenant, demanda Cadoudal s'adressant aux chefs restants, combien de chevaux recueillis sur le champ de bataille, avec leurs selles, housses, etc. ?

— Vingt et un général, répondit Cœur-de-roi. C'est moi qui les ai comptés.

— Pourra-t-on trouver vingt habillements de hussards ou de chasseurs complets?

— Général, il y a à peu près cent cinquante cavaliers morts sur le champ de bataille, répondit Branche-d'or; on n'aura qu'à choisir.

— Il nous faut vingt uniformes de hussards, dont un de maréchal des logis chef ou de sous-lieutenant.

Branche-d'or se leva, donna un coup de sifflet, réunit une douzaine d'hommes et partit avec eux.

— Il me vient une idée, dit Coster de Saint-Victor. Y a-t-il une imprimerie à Vitré?

— Oui, répondit Cadoudal; j'y ai fait imprimer mon manifeste avant-hier. Le chef de l'imprimerie est un brave homme tout à nous, nommé Borel.

— J'ai envie, reprit Coster, puisque je n'ai rien à faire, j'ai envie de monter dans la voiture de mademoiselle de Fargas, et d'aller à Vitré commander des affiches pour inviter les gens de La Guerche, les six mille bleus compris, à venir assister à l'exécution, par son bourreau et par sa propre guillotine, de François Goulin, commissaire du gouvernem-

Ce sera un bon tour, et qui fera rire les nôtres dans les salons de Paris.

— Faites, Coster, dit gravement Cadoudal; on ne peut pas mettre trop de publicité et de solennité quand c'est Dieu qui rend la justice.

— En avant, d'Argentan, mon ami, dit Coster ; seulement, il faut que quelqu'un me prête une veste.

Cadoudal fit un signe, et chacun des chefs dépouilla la sienne pour l'offrir à Coster.

— Si l'exécution se fait, demanda-t-il, où se fera-t-elle?

— Ma foi, répondit Cadoudal, à trois cents pas d'ici, au point culminant de la route, au sommet de cette colline que nous avons devant nous.

— Cela suffit, dit Coster de Saint-Victor.

Et, appelant le postillon :

— Mon ami, lui dit-il, comme il pourrait te prendre l'idée de me faire des observations sur ce que je vais te commander, je commencerai par te prévenir que toute objection serait inutile. Tes chevaux sont reposés, ils ont mangé. Tu es reposé, tu as mangé; tu vas mettre les chevaux à la voiture, et, comme tu ne peux pas retourner à La Guerche, vu que la route est barrée, tu vas me conduire à Vitré, chez M. Borel, imprimeur. Si tu y viens, tu auras deux écus de six livres;—pas des assignats, des écus.—Si tu n'y viens pas, un de ces gaillards-là prendra ta place et recevra naturellement les deux écus qui t'étaient destinés.

Le postillon ne se donna même pas la peine de réfléchir.

— J'irai, dit-il.

— Eh bien, dit Coster, comme tu as montré de la bonne volonté, voici un écu d'avance.

Cinq minutes après, la voiture était attelée et Coster partait pour Vitré.

— Maintenant, dit mademoiselle de Fargas, comme je n'ai rien à faire dans tout ce qui se prépare, je vous demande la permission de prendre un peu de repos. Il y a cinq jours et cinq nuits que je n'ai dormi.

Cadoudal étendit son manteau sur la terre et sur ce manteau sept ou huit peaux de mouton; un portemanteau servit d'oreiller, et mademoiselle de Fargas commença sa première nuit de bivac et son apprentissage des guerres civiles.

A dix heures sonnant au clocher de La Guerche, Cadoudal entendit à son oreille, une voix qui disait :

— Me voilà !

C'était Chante-en-hiver qui, selon sa promesse, était de retour.

Il avait eu tous les renseignements nécessaires, c'est-à-dire qu'il venait apprendre à Cadoudal ce que nous savons déjà.

Goulin occupait la dernière maison de la ville de La Guerche.

Douze hommes, couchés dans une chambre du rez-de-chaussée, formaient sa garde particulière.

Quatre hommes se relayaient pour placer une sentinelle de deux heures en deux heures au pied de la guillotine. Les trois autres couchaient dans l'antichambre du rez-de-chaussée de la maison occupée par François Goulin.

Les chevaux qui traînaient la machine étaient dans l'écurie de la même maison.

A dix heures et demie, Branche-d'or arriva à son tour; il avait dépouillé vingt hussards morts et il apportait leur fourniment complet.

— Choisis-moi, dit Cadoudal, vingt hommes qui puissent endosser ces habits et qui n'aient pas trop l'air de masques

en les endossant. Tu prendras le commandement de ces vingt hommes; je présume que tu as eu soin, comme je te l'avais dit, de rapporter un uniforme de maréchal des logis ou de sous-lieutenant.

— Oui, mon général.

— Tu vas le revêtir et prendre le commandement de ces vingt hommes. Tu suivras la route de Château-Giron, de sorte que tu entreras à La Guerche de l'autre côté de la ville, par la route opposée à celle-ci. Au qui-vive de la sentinelle, tu avanceras à l'ordre et tu diras que tu viens de Rennes, de la part du général Hédouville. Tu demanderas l'habitation du colonel Hulot, on te l'indiquera. Tu te garderas bien d'y aller. Chante-en-hiver, qui sera ton second, te fera traverser la ville d'un bout à l'autre, si tu ne la connais pas.

— Je la connais, mon général, répondit Branche-d'or; mais n'importe, un bon gars comme Chante-en-hiver n'est jamais de trop.

— Vous irez droit à la maison de Goulin. Grâce à votre uniforme, on ne vous fera aucune difficulté. Pendant que deux hommes s'approcheront de la sentinelle et causeront avec elle, les dix-huit autres s'empareront des quinze bleus qui sont dans la maison. Le sabre sur la poitrine, vous leur ferez jurer de ne s'opposer à rien. Du moment qu'ils auront juré, ne vous inquiétez plus d'eux : ils tiendront le serment qu'ils auront fait.

» Maîtres du bas, vous monterez à la chambre de François Goulin. Comme j'ai la conviction qu'il ne se défendra pas, je ne vous dis pas ce qu'il faudra faire en cas de résistance. Quant à la sentinelle, vous comprenez qu'il est important qu'elle ne ne crie pas : « Aux armes ! »

» Elle se rendra ou on la tuera. Pendant ce temps, Chante-

en-hiver tirera les chevaux de l'écurie, les attellera à la machine, et, comme elle est placée sur la route, il n'y aura qu'à la faire marcher droit devant elle pour venir nous rejoindre.

» Une fois que les bleus vous auront donné leur parole, vous pouvez leur confier le but de votre mission ; je suis parfaitement convaincu qu'il n'y en aura pas un qui se fera tuer pour François Goulin, et qu'au contraire, il y en aura plus d'un qui vous donnera de bons conseils. Ainsi, par exemple, Chante-en-hiver a oublié de s'informer où demeurait le bourreau, probablement parce que j'avais oublié moi-même de le lui dire. Je présume que pas un de vous ne voudrait remplir son office ; par conséquent, il nous est indispensable. Je laisse le reste à votre intelligence.

» Le coup sera tenté vers trois heures du matin. A deux heures, nous serons aux mêmes postes qu'hier. Une fusée d'artifice nous apprendra que vous avez réussi.

Branche-d'or et Chante-en-hiver échangèrent tout bas quelques paroles. C'étaient des observations que l'un faisait et que l'autre combattait ; enfin tous deux tombèrent d'accord, et, se retournant vers Cadoudal :

— Cela suffit, mon général, dirent-ils, tout sera fait à votre satisfaction.

XXVI

LE CHEMIN DE L'ÉCHAFAUD

Vers deux heures du matin, on entendit le bruit d'une voiture.

C'était Coster de Saint-Victor qui revenait avec ses affiches.

Comme s'il eût été certain de la réussite de l'affaire, il avait chargé l'imprimeur d'en faire poser cent dans la ville de Vitré.

Elles étaient conçues en ces termes :

« Vous êtes invités à assister à l'exécution de François Goulin, commissaire extraordinaire du Directoire; il sera exécuté demain, de huit à neuf heures du matin, sur la grande route de Vitré à La Guerche, au lieu dit Moutiers, avec sa propre guillotine.

» Le général Cadoudal, par l'ordre de qui se fait l'exécution, offre la trêve de Dieu à quiconque voudra assister à cette justice.

» De son camp de La Guerche.

» GEORGES CADOUDAL. »

En passant à Étrelles, à Saint-Germain du Pinel et à Moutiers, Coster en avait laissé à des habitants qu'il avait

éveillés tout exprès et qu'il avait chargés de faire part à leurs compatriotes de la bonne fortune qui les attendait le lendemain.

Pas un, en effet, ne s'était plaint d'être éveillé. On n'exécutait pas tous les jours un commissaire de la République.

Comme on avait fait à l'autre extrémité de la route, on attacha des chevaux aux arbres abattus pour rendre la route praticable.

A deux heures, comme il était convenu, Cadoudal donna le signal au camp, qui alla reprendre ses postes dans les ajoncs et dans les genêts où l'on avait combattu la veille.

Une demi-heure auparavant, Branche-d'or, Chante-eu-hiver et leurs vingt hommes habillés en hussards, étaient partis pour rejoindre la route de Château-Giron.

Une heure se passa dans le silence le plus profond.

D'où ils étaient, les chouans pouvaient entendre les cris des sentinelles qui s'excitaient à veiller.

Vers trois heures moins un quart, la troupe de chouans déguisés se présentait à l'extrémité de la grande rue, et, après un colloque d'un instant avec la sentinelle, était dirigée par celle-ci vers l'hôtel de ville, où logeait le commandant Hulot; mais Chante-en-hiver et Branche-d'or n'étaient pas si simples que de suivre les grandes artères de la ville; ils se jetèrent dans les ruelles, où ils eurent l'air d'une patrouille veillant au salut de la cité. Ils parvinrent ainsi jusqu'à la maison occupée par François Goulin.

Là encore, tout se passa comme l'avait prévu Cadoudal. La sentinelle de la guillotine, voyant venir la petite troupe de l'intérieur de la ville, ne s'en inquiéta point, et eut le pistolet sur la gorge avant même de soupçonner que c'était à elle qu'on en voulait.

Les républicains, surpris à l'improviste dans la maison et au milieu de leur sommeil, ne firent aucune résistance. François Goulin fut pris dans son lit, roulé et ficelé dans son drap avant d'avoir eu le temps de pousser un seul cri d'alarme.

Quant au bourreau et à son aide, ils logeaient dans un petit pavillon du jardin, et, comme l'avait prévu Cadoudal, ce furent les républicains eux-mêmes qui, mis au courant du motif de l'expédition, indiquèrent aux blancs le bouge où dormaient les deux immondes créatures.

Les bleus se chargèrent, en outre, de coller et distribuer les affiches, promettant de demander au commandant Hulot la permission d'assister à l'exécution.

A trois heures du matin, une fusée s'élança du haut de la route et annonça à Cadoudal et à ses *gars* que l'entreprise avait réussi.

Et, en effet, au même instant, on entendit le bruit de la lourde voiture sur laquelle était placée un des plus beaux spécimens de l'invention de M. Gnillotin.

Voyant que ses hommes n'étaient aucunement poursuivis, Cadoudal se rallia à eux, faisant écarter les cadavres de la route, pour que la voiture pût rouler sans interruption. C'est à moitié de la descente seulement qu'ils entendirent retentir les premières trompettes et battre les premiers tambours.

En effet, on ne s'était aucunement hâté d'aller prévenir le commandant Hulot. Celui qui avait été chargé de ce soin n'avait point oublié d'emporter avec lui un certain nombre d'affiches, et, au lieu de commencer par lui annoncer l'acte audacieux que venaient d'accomplir Cadoudal et ses hommes, il avait débuté par lui mettre sous les yeux les affiches qui,

ne lui apprenant rien, l'avaient forcé à une suite de questions qui ne lui avaient livré la vérité que lambeau à lambeau. Il avait fini cependant par tout savoir et s'était mis dans une effroyable colère, ordonnant de poursuivre les blancs à outrance et de leur reprendre coûte que coûte le commissaire du gouvernement.

C'était alors qu'on avait battu le tambour et sonné la trompette.

Mais les officiers avaient si bien fait, avaient tant caressé leur vieux colonel, qu'ils avaient fini par le désarmer et obtenir de lui, à leurs risques et périls, la permission tacite d'aller voir l'exécution à laquelle il mourait d'envie d'assister lui-même.

Mais il comprit que c'était chose impossible, et qu'il eût compromis gravement sa tête ; il se contenta donc de dire à son secrétaire, qui n'osait pas lui demander la permission d'aller avec les autres officiers, de lui faire un rapport exact.

Le jeune homme bondit de joie en apprenant qu'il était forcé de voir couper la tête au citoyen François Goulin.

Il fallait que cet homme inspirât un bien profond dégoût, puisque blancs et bleus, soldats et citoyens, approuvaient d'un même accord un acte fort discutable au point de vue du droit.

Quant au citoyen François Goulin, à moitié de la descente, et jusqu'au moment où il vit les chouans joindre son cortége et fraterniser avec lui, il n'avait trop su ce qu'on voulait de lui. Pris par des hommes portant le costume républicain, lié dans son drap sans qu'on répondît à ses questions, jeté dans une voiture avec le bourreau, son ami, attaché à la suite de sa chère guillotine, il était impossible, on en conviendra, que le jour se fît de lui-même dans son esprit.

Mais, quand il vit les faux hussards échanger des plaisanteries avec les chouans qui marchaient au sommet de la route; lorsque, ayant demandé avec insistance ce que l'on comptait faire de lui, pourquoi cette violation de domicile, et cet enlèvement de sa personne à main armée, on lui eût remis en manière de réponse l'affiche qui annonçait son exécution et qui invitait les populations à y assister, il comprit alors seulement tout le danger qu'il courait et le peu de chance qu'il avait d'y échapper, soit qu'il fût secouru par les républicains, soit que les blancs se laissassent attendrir; deux circonstances si problématiques, qu'il n'y fallait pas compter.

Sa première idée fut de s'adresser au bourreau, de lui faire comprendre qu'il n'avait d'ordres à recevoir que de lui, puisqu'il était parti de Paris avec injonction de lui obéir en tous points. Mais cet homme était tellement abattu lui-même, il regardait de tous côtés d'un œil si hagard, il avait une telle conviction qu'il était condamné en même temps que celui qui d'habitude condamnait, que le malheureux François Goulin vit bien qu'il n'y avait rien à attendre de ce côté.

Il eut alors la pensée de pousser des cris, d'appeler à son secours, de prier; mais, sur tous les visages, il vit une telle couche d'insensibilité, qu'il secoua la tête et se répondit à lui-même:

— Non, non, non, c'est inutile!

On arriva ainsi au bas de la côte.

Là, on fit une halte. Les chouans avaient à dépouiller leur costume d'emprunt pour reprendre leur uniforme à eux, c'est-à-dire la veste, les bragues et les guêtres du paysan breton. Là s'était déjà amassé un grand nombre de curieux.

Les affiches avaient fait merveille ; de deux et même quatre lieues à la ronde, on accourait. Tout le monde savait que c'était là ce François Goulin, que l'on n'appelait à Nantes et dans toute la Vendée que Goulin le Noyeur.

La curiosité allait de lui à la guillotine. L'instrument était complétement inconnu à cette extrémité de la France qui touche le Finistère (*Finis terræ*, fin de la terre); femmes et hommes s'interrogeaient sur la manière dont on le faisait marcher, dont on plaçait le condamné, dont le couperet glissait. Des gens qui ne savaient pas qu'il était le héros de la fête, s'adressaient á lui, et lui demandaient des renseignements. L'un d'eux lui dit :

— Est-ce que vous croyez qu'on meurt aussitôt qu'on a le cou coupé ? Je ne crois pas, moi. Quand je coupe le cou à une oie ou à un canard, il vit encore plus d'un quart d'heure après.

Et Goulin, qui, lui non plus, n'avait pas la certitude que la mort fût instantanée, se tordait dans ses cordes et se roulait sur le bourreau en lui disant :

— Est-ce que tu ne m'as pas raconté un jour que les têtes des guillotinés rongeaient le fond de ton panier ?

Mais le bourreau, abruti par la peur, ne répondait pas ou répondait par ces exclamations vagues qui indiquent la mortelle préoccupation de celui qui les laisse échapper.

Après un repos d'un quart d'heure, qui donna le temps aux chouans de reprendre leurs premiers habits, on se remit en route; mais alors on aperçut, sortant de la gauche, toute une population qui se précipitait pour avoir sa part du supplice.

Il était curieux pour ces hommes qui, la veille, étaient menacés de l'instrument fatal et qui regardaient avec ter-

reur celui qui le faisait jouer, il était curieux de voir cet instrument, comme les chevaux de Diomède nourris de chair humaine, se jeter sur son maître et le dévorer à son tour.

Au milieu de cette multitude, une masse noire se mouvait précédée d'un bâton au bout duquel flottait un mouchoir blanc.

C'étaient ceux des républicains qui profitaient de la trêve de Dieu, offerte par Cadoudal, et qui venaient, précédés du signe de la paix, joindre le silence de leur mépris aux éclats de colère de la populace, qui, n'ayant rien à ménager, ne respectait rien.

Cadoudal ordonna d'attendre, et, après avoir courtoisement salué ces bleus, auxquels, la veille, il donnait la mort et desquels il la recevait :

— Venez, messieurs, dit-il. Le spectacle est grand et digne d'être vu par les hommes de tous les partis. Des égorgeurs, des noyeurs, des assassins n'ont pas de drapeau, ou, s'ils ont un drapeau, c'est l'étendard de la mort, le drapeau noir. Venez, nous ne marchons ni les uns ni les autres sous ce drapeau-là.

Et il se remit en route, confondu avec les républicains, ayant confiance en eux, comme ils avaient eu confiance en lui.

XXVII

L'EXÉCUTION

Celui qui, du village de Moutiers, c'est-à-dire de la partie qui donne sur la gauche, eût vu venir à lui l'étrange cortége qui, lentement, gravissait la montée, eût eu peine à s'expliquer ce que c'était que ce cortége mêlé d'hommes à pied, d'hommes à cheval, de blancs avec le costume consacré par Charette, Cathelineau et Cadoudal, de bleus avec l'uniforme républicain, accompagnés de femmes, d'enfants et de paysans, roulant au milieu de ses flots, agités comme les vagues de l'Océan, une machine inconnue, s'il n'eût été mis au courant par les affiches de Coster de Saint-Victor.

Mais longtemps ces affiches avaient été prises pour une de ces gasconnades étranges comme s'en permettaient les partis à cette époque, et beaucoup peut-être étaient accourus, non pas pour voir l'exécution promise, — ils n'osaient l'espérer, — mais pour avoir l'explication de cette promesse qui leur était faite.

Le rendez-vous était au Moutiers, et tous les paysans des environs attendaient, dès huit heures du matin, sur la place publique du bourg.

Tout à coup on vint leur annoncer qu'un cortége qui allait grossissant à chaque pas, s'avançait vers la ville. Aussitôt

chacun se mit à courir vers le point désigné, et, en effet, aux deux tiers de la montée, on aperçut les chefs vendéens formant l'avant-garde et tenant tous en main une branche verte, comme aux jours des expiations antiques.

La foule réunie à Moutiers déborda alors sur la grande route, et, comme deux marées qui viendraient au-devant l'une de l'autre, les deux fleuves d'hommes se heurtèrent et mêlèrent leurs vagues.

Il y eut un instant de trouble et de lutte; chacun s'efforçait d'arriver jusqu'à la charette qui traînait l'échafaud et jusqu'à la voiture qui renfermait Goulin, le bourreau et son aide.

Mais, comme chacun était animé d'un même esprit, que l'enthousiasme était peut-être encore plus grand que la curiosité, ceux qui avaient vu trouvèrent trop juste que les autres vissent à leur tour et s'effacèrent pour céder une part du terrain.

Au fur et à mesure qu'on avançait, Goulin devenait plus pâle, car il comprenait qu'on marchait à un but que l'on finirait par atteindre ; d'ailleurs, il avait vu, sur l'affiche qu'on lui avait mise entre les mains, qu'à Moutiers devait avoir lieu son exécution, et il n'ignorait pas que cette ville qu'il voyait devant lui, et dont chaque pas le rapprochait, était Moutiers. Il roulait sur toute cette foule des yeux hagards, ne pouvant comprendre ce mélange de républicains et de chouans, qui, la veille encore, se battaient avec tant d'acharnement et qui, le matin, se pressaient de si bon accord pour lui servir d'escorte. De temps en temps, il fermait les yeux pour se faire croire sans doute à lui-même que c'était un songe; mais alors il devait lui sembler, aux balancements de cette voiture, aux mugissements de cette foule, qu'il était sur une barque secouée par quelque terrible tempête océanique.

Alors, il levait ses bras qu'il avait fini par dégager de l'espèce de linceul dont il était enveloppé, en battait l'air comme un insensé, se mettait debout, voulait crier, et peut-être même criait-il ; mais sa voix était étouffée par le tumulte, et il retombait assis entre ses deux sombres compagnons.

Enfin, l'on arriva sur le plateau de Moutiers, et le cri de « Halte! » se fit entendre.

C'était là.

Plus de dix mille personnes couronnaient ce plateau, les premières maisons de la ville étaient couvertes de curieux, les arbres de la route étaient surchargés de spectateurs. Quelques hommes à cheval et au milieu d'eux une femme portant son bras en écharpe, dominaient la foule de toute la tête.

Ces hommes, c'étaient : Cadoudal d'abord, puis Coster de Saint-Victor, puis les autres chefs des chouans.

La femme, c'était mademoiselle de Fargas, qui, pour se familiariser avec ses futures émotions des champs de bataille, venait chercher la plus émouvante de toutes, celle que communique aux spectateurs la mort sur l'échafaud.

Lorsque tout le cortége fut bien immobile, que chacun eut pris la place où il comptait rester pendant l'exécution, Cadoudal leva la main et fit signe qu'il voulait parler.

Chacun se tut, les respirations semblèrent s'éteindre dans les poitrines, un morne silence se fit, et les yeux de Goulin se fixèrent sur Cadoudal, dont il ignorait le nom et l'importance, qu'il n'avait pas encore distingué des autres, et qui, cependant, était celui qu'il venait chercher de si loin et qui, dès la première rencontre, changeant de rôle avec lui, s'était fait le juge et avait fait du bourreau la victime, si toute-

fois un assassin peut, quelle que soit la mort qui lui est réservée, être désigné sous le nom de victime.

Cadoudal avait donc fait signe qu'il voulait parler.

— Citoyens, dit-il en s'adressant aux républicains, vous le voyez, je vous donne le titre que vous vous donnez vous-mêmes; — mes frères, poursuivit-il en s'adressant aux chouans, — et je vous donne le titre sous lequel Dieu vous reçoit en son sein, — votre réunion aujourd'hui à Moutiers, le but dans lequel vous êtes réunis prouvent que chacun de vous est convaincu que cet homme a mérité la peine qu'il va subir, et cependant, républicains, qui un jour, je l'espère, serez nos frères, vous ne connaissez pas cet homme comme nous le connaissons.

» Un jour, c'était au commencement de 1793, mon père et moi, nous revenions de porter de la farine dans un faubourg de Nantes; il y avait famine dans la ville.

» A peine faisait-il jour. Carrier, l'infâme Carrier, n'était point encore arrivé à Nantes; donc, il faut rendre à César ce qui appartient à César, à Goulin ce qui appartient à Goulin.

» Ce fut Goulin qui inventa les noyades.

» Nous longions, mon père et moi, le quai de la Loire; nous vîmes un bateau sur lequel on entassait des prêtres; un homme les y faisait descendre deux par deux et les comptait à mesure qu'ils descendaient.

» Il en compta quatre-vingt-seize! Ces prêtres étaient liés l'un à l'autre par couple.

» A mesure qu'ils descendaient dans le bâtiment, ils disparaissaient, car on les conduisait à la cale.

» Le bâtiment quitta le bord, s'avança au milieu de la Loire. Cet homme se tenait à l'avant avec un aviron.

» Mon père arrêta son cheval et me dit :

» — Attends et regardons; il va se passer ici quelque chose d'infâme.

» En effet, le bateau avait une soupape; quand il fut au milieu de la Loire, la soupape s'ouvrit et les malheureux que contenait la cale furent précipités dans le fleuve.

» A mesure que leurs têtes reparaissaient à la surface de l'eau, cet homme et quelques misérables de ses compagnons frappaient sur ces têtes qui portaient déjà la couronne du martyre, et les brisaient à coups d'aviron.

» Cet homme que voilà les excitait à la cruelle besogne.

» Deux condamnés cependant parurent trop éloignés de lui pour être atteints; ils se dirigèrent vers le rivage, car ils avaient trouvé un banc de sable où ils avaient pied.

» — Alerte! me dit mon père, sauvons ces deux-là.

» Nous sautâmes à bas de nos chevaux, nous nous laissâmes glisser le long du talus de la Loire, nous courûmes à eux le couteau à la main; ils crurent que, nous aussi, nous étions des meurtriers et voulurent nous fuir; mais nous leur criâmes:

» — Venez à nous, hommes de Dieu! ces couteaux sont pour couper vos liens et non pour vous frapper!

» Ils vinrent à nous; en un instant, leurs mains étaient libres, nous étions à cheval, eux en croupe, et nous les emportions au galop.

» C'étaient les dignes abbés Briançon et Lacombe.

» Tous deux se réfugièrent avec nous dans nos forêts du Morbihan. L'un est mort de fatigue, de faim et de soif, comme beaucoup de nous sont morts. C'était l'abbé Briançon.

» L'autre, — et il montra du doigt un prêtre qui essayait de se cacher dans la foule, — l'autre a résisté, l'autre sert le Seigneur notre Dieu par ses prières, comme nous le servons

par nos armes. L'autre, c'est l'abbé Lacombe! Le voici.

» Depuis ce temps, dit-il en désignant Goulin, cet homme, toujours le même, a présidé aux noyades; il a été, dans tous les supplices qui ont eu lieu à Nantes, le bras droit de Carrier.

» Lorsque Carrier fut mis en jugement et condamné, François Goulin fut mis en jugement en même temps que lui; mais il se présenta au tribunal comme un instrument qui n'avait pu se refuser d'obéir aux ordres qui lui étaient donnés.

» J'étais possesseur de cette lettre écrite tout entière de sa main...

Cadoudal tira un papier de sa poche.

— Je voulais l'envoyer au tribunal pour éclairer sa conscience. Cette lettre écrite à son digne collègue Perdraux, et qui lui indiquait la manière dont il procédait, était sa condamnation.

» Écoutez, vous, hommes des champs de bataille, et dites-moi si jamais bulletin de combat vous a fait frissonner à l'égal de ces lignes.

Cadoudal lut à haute voix, au milieu d'un morne silence, la lettre suivante :

« Citoyen,

» Exalté par ton patriotisme, tu me demandes comment je m'y prends pour mes mariages républicains.

» Lorsque je fais des baignades, je dépouille les hommes et les femmes, je fouille leurs vêtements pour voir s'ils ont de l'argent ou des bijoux; je mets ces vêtements dans un grand mannequin, puis j'attache un homme et une femme par les poignets, face à face; je les fais venir sur le bord de la Loire; ils montent deux à deux dans mon bateau, deux

hommes les poussent par derrière et les précipitent la tête la première dans l'eau; puis, lorsqu'ils tentent de se sauver, nous avons de grands bâtons avec lesquels nous les assommons.

» C'est ce que nous appelons le mariage civique.

» FRANÇOIS GOULIN. »

— Savez-vous, continua Cadoudal, ce qui m'a empêché d'envoyer ce billet? C'est la miséricorde du digne abbé Lacombe.

» — Si Dieu, m'a-t-il dit, donne à ce malheureux le moyen de se sauver, c'est qu'il l'appelle à son saint repentir.

» Or, comment s'est-il repenti? Vous le voyez. Après avoir noyé quinze cents personnes peut-être, il saisit le moment où la terreur recommence et sollicite la faveur de revenir dans ce même pays dont il a été le bourreau pour y faire de nouvelles exécutions.

» S'il s'était repenti, moi aussi, je lui pardonnerais; mais, puisque, comme le chien de la Bible, il revient à son vomissement, puisque Dieu a permis qu'il tombe dans mes mains après avoir échappé à celles du tribunal révolutionnaire, c'est que Dieu veut qu'il meure.

Un moment de silence suivit ces dernières paroles de Cadoudal; puis on vit le condamné se soulever dans la voiture et d'une voix étouffée crier :

— Grâce! grâce!

— Eh bien, soit, dit Cadoudal, puisque te voilà debout, regarde autour de toi; nous sommes bien dix mille qui sommes venus pour te voir mourir; si parmi ces dix mille voix une seule voix crie : « Grâce! » grâce te sera faite

— Grâce! cria Lacombe en étendant les deux bras.

Cadoudal se dressa debout sur ses étriers.

— Vous seul ici parmi nous tous, mon père, n'avez pas le droit de demander grâce pour cet homme. Cette grâce, vous la lui avez faite le jour où vous m'empêchâtes d'envoyer sa lettre au tribunal révolutionnaire. Aidez-le à mourir, c'est tout ce que je puis vous accorder.

Puis, d'une voix qui fut entendue par tous les spectateurs :

— Y a-t-il quelqu'un parmi vous tous, fit-il pour la seconde fois, qui demande la grâce de cet homme?

Pas une voix ne répondit.

— Tu as cinq minutes pour te réconcilier avec le ciel, dit Cadoudal à François Goulin. Et, à moins d'un miracle de Dieu lui-même, rien ne peut te sauver. — Mon père, ajouta-t-il en s'adressant à l'abbé Lacombe, vous pouvez donner le bras à cet homme et l'accompagner sur l'échafaud.

Puis, à l'exécuteur :

— Bourreau, fais ton devoir.

Le bourreau, qui vit qu'il n'était aucunement question de lui dans l'exécution, si ce n'est pour remplir son office ordinaire, se leva et posa sa main sur l'épaule de François Goulin en signe qu'il lui appartenait.

L'abbé Lacombe s'approcha du condamné.

Mais celui-ci le repoussa.

Alors commença une lutte effroyable entre cet homme, qui ne voulait ni prier ni mourir, et les deux exécuteurs.

Malgré ses cris, malgré ses morsures, malgré ses blasphèmes le bourreau le prit entre ses bras comme il eût fait d'un enfant, et, tandis que son aide préparait le couperet, il le transporta de la voiture sur la plate-forme de la guillotine.

L'abbé Lacombe y était monté le premier, il y attendait le condamné dans un dernier espoir; mais ses efforts furent vains, il ne put même lui approcher le crucifix de la bouche.

Alors, il se passa sur l'affreux théâtre une scène inénarrable.

Le bourreau et son aide parvinrent à courber le condamné sur la planche fatale; elle bascula, puis on vit passer comme un éclair, — c'était le couteau qui descendait; — on entendit un bruit sourd, — c'était la tête qui tombait.

Un silence profond lui succéda, et, au milieu de ce silence, on entendit la voix de Cadoudal qui disait :

— La justice de Dieu est faite!

XXVIII

LE 7 FRUCTIDOR

Laissons Cadoudal continuer sa lutte désespérée contre les républicains, et, tantôt victorieux, tantôt vaincu, rester avec Pichegru, le seul espoir que les Bourbons conservassent en France. Jetons un regard sur Paris et arrêtons-nous au monument de Marie de Médicis, où continuent d'habiter, dans les appartements que nous avons dit, les citoyens directeurs.

Barras avait reçu le message de Bonaparte que lui avait apporté Augereau.

La veille du départ de celui-ci, le jeune général en chef, choisissant l'anniversaire du 14 juillet, qui répondait au 26 messidor, avait donné une fête à l'armée et fait rédiger des adresses dans lesquelles les soldats d'Italie protestaient de leur attachement pour la République et de leur dévouement à mourir, s'il le fallait, pour elle.

On avait, sur la grande place de Milan, élevé une pyramide au milieu de trophées conquis sur l'ennemi, drapeaux et canons.

Cette pyramide portait les noms de tous les soldats et officiers morts pendant la campagne d'Italie.

Tout ce qu'il y avait de Français à Milan fut convoqué à cette fête, et plus de vingt mille hommes présentèrent les armes à ces glorieux trophées et à cette pyramide couverte de noms immortels, le nom des morts.

Pendant que vingt mille hommes formaient le carré et présentaient à la fois les armes à leurs frères étendus sur les champs de bataille d'Arcole, de Castiglione et de Rivoli, Bonaparte, la tête découverte, et montrant de la main la pyramide, disait :

— Soldats ! c'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet; vous voyez devant vous les noms de vos compagnons d'armes morts au champ d'honneur pour la liberté et pour la patrie; ils vous ont donné l'exemple. Vous vous devez tout entiers à la République, vous vous devez tout entiers au bonheur de trente millions de Français, vous vous devez tout entiers à la gloire de ce nom qui a reçu un nouvel éclat par vos victoires.

» Soldats ! je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie ; mais la patrie ne peut ir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait

triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, et protéger les républicains.

» Soldats, le gouvernement veille sur le dépôt qui lui est confié; les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez sans inquiétude et jurons par les mânes des héros qui sont morts près de nous pour la liberté, jurons sur nos drapeaux guerre implacable aux ennemis de la République et de la Constitution de l'an III.

Puis il y eut un banquet, des toasts furent portés.

Bonaparte porta le premièr.

— Aux braves Steingel, La Harpe et Dubois, morts au champ d'honneur! Puissent leurs mânes, dit-il, veiller autour de nous, et nous garantir des embûches de nos ennemis!

Masséna porta un toast à la réémigration des émigrés.

Augereau, qui devait partir le lendemain, chargé des pleins pouvoirs de Bonaparte s'écria en levant son verre :

— A l'union des républicains français! A la destruction du club de Clichy! Que les conspirateurs tremblent! De l'Adige et du Rhin à la Seine, il n'y a qu'un pas. Qu'ils tremblent! leurs iniquités sont comptées, et le prix est au bout de nos baïonnettes.

Au dernier mot de ce toast, trompettes et tambours firent entendre le pas de charge. Chaque soldat courut à son fusil, comme si l'on eût dû partir en effet à l'instant même, et l'on eut toutes les peines du monde à faire reprendre à chacun sa place au festin.

Le Directoire avait vu arriver le messager de Bonaparte avec des sentiments bien divers.

Augereau convenait fort à Barras. Barras, toujours prêt à monter à cheval, toujours prêt à appeler à son aide les jacobins et le peuple des faubourgs, Barras accueillit Augereau comme l'homme de la situation.

Mais Rewbell, mais La Revellière, caractères calmes, têtes sages, eussent voulu un général sage et calme comme eux. Quant à Barthélemy et à Carnot, il va sans dire qu'Augereau ne pouvait leur convenir sous aucun rapport.

Et, en effet, Augereau, tel que nous le connaissons déjà, était un auxiliaire dangereux. Brave homme, excellent soldat, cœur intrépide, mais tête vantarde et langue gasconne, Augereau laissait trop voir dans quel but il avait été envoyé. Mais La Révellière et Rewbel parvinrent à s'emparer de lui et à lui faire comprendre qu'il fallait sauver la République par un acte énergique et sans répandre de sang.

On lui donna, pour lui faire prendre patience, le commandement de la dix-septième division militaire qui comprenait Paris.

On était arrivé au 16 fructidor.

La position des différents partis était tellement tendue, que l'on s'attendait, d'un moment à l'autre, à un coup d'État, soit de la part des conseils, soit de la part des directeurs.

Pichegru était le chef naturel du mouvement royaliste. Si c'était lui qui prenait l'initiative, les royalistes se rangeaient autour de lui.

Le livre que nous écrivons est loin d'être un roman, peut-être même n'est-il point assez un roman pour certains lecteurs; nous avons déjà dit qu'il était écrit pour côtoyer pas à pas l'histoire. De même que nous avons des premiers mis dans une lumière des plus complètes les événements du 13 vendémiaire et le rôle que Bonaparte y joua, nous devons,

à l'époque où nous sommes arrivés, montrer sous son véritable jour Pichegru trop calomnié.

Pichegru, après son refus au prince de Condé, refus dont nous avons détaillé les causes, était entré en correspondance directe avec le comte de Provence, qui, depuis la mort du petit dauphin, prenait le titre de roi Louis XVIII. — Or, en même temps qu'il envoyait à Cadoudal son brevet de lieutenant du roi et le cordon rouge, ayant apprécié le désintéressement de Pichegru, qui avait déclaré refuser honneurs et argent, et ne tenter de faire la Restauration que pour la gloire d'être un Monk sans duché d'Albemarle, Louis XVIII écrivait à Pichegru :

« Il me tardait beaucoup, monsieur, de pouvoir vous exprimer les sentiments que vous m'inspirez depuis longtemps et l'estime que j'avais pour votre personne. Je cède à ce besoin de mon cœur, et c'en est un pour moi de vous dire que j'avais jugé, il y a dix-huit mois, que l'honneur de rétablir la monarchie française vous serait réservé.

» Je ne vous parlerai pas de l'admiration que j'ai pour vos talents et pour les grandes choses que vous avez exécutées. L'histoire vous a déjà placé au rang des grands généraux et la postérité confirmera le jugement que l'Europe entière a porté sur vos victoires et sur vos vertus.

» Les capitaines les plus célèbres ne durent, pour la plupart, leurs succès qu'à une longue expérience de leur art, et vous avez été, dès le premier jour, ce que vous n'avez cessé d'être pendant tout le cours de vos campagnes. Vous avez su allier la *bravoure* du maréchal de Saxe, au *désintéressement* de M. de Turenne et à la *modestie* de M. de Catinat. Aussi puis-je vous dire que vous n'avez pas été

séparé dans mon esprit de ces noms si glorieux dans nos fastes.

» Je confirme, monsieur, les pleins pouvoirs qui vous ont été transmis par M. le prince de Condé. Je n'y mets aucune borne et vous laisse entièrement le maître de faire et d'arrêter tout ce que vous jugerez nécessaire à mon service, compatible avec la dignité de ma couronne et convenable aux intérêts de l'État.

» Vous connaissez, monsieur, mes sentiments pour vous, ils ne changeront jamais.

» Louis. »

Cette seconde lettre suivit la première. Toutes deux donnent une mesure exacte des sentiments de Louis XVIII à l'égard de Pichegru, et doivent influer, non-seulement sur ceux des contemporains, mais sur ceux de la postérité :

« Vous connaissez, monsieur, les malheureux événements qui ont eu lieu en Italie ; la nécessité d'envoyer trente mille hommes dans cette partie a fait suspendre définitivement le projet de passer le Rhin. Votre attachement à ma personne vous fera juger à quel point je suis affecté de ce contretemps, dans le moment surtout où je voyais les portes de mon royaume s'ouvrir devant moi. D'un autre côté, les désastres ajouteraient, s'il était possible, à la confiance que vous m'avez inspirée. J'ai celle que vous rétablirez la monarchie française, et, soit que la guerre continue, soit que la paix ait lieu cet été, c'est sur vous que je compte pour le succès de ce grand ouvrage. Je dépose entre vos mains, monsieur, toute la plénitude de ma puissance et de mes droits. Faites-en l'usage que vous croirez nécessaire à mon service.

» Si les intelligences précieuses que vous avez à Paris et

dans les provinces, si vos talents, et votre caractère surtout, pouvaient me permettre de craindre un événement qui vous obligeât à sortir du royaume, c'est entre M. le prince de Condé et moi que vous trouveriez votre place. En vous parlant ainsi, j'ai à cœur de vous témoigner mon estime et mon attachement.

» LOUIS. »

Donc, d'un côté, Augereau pressait avec les lettres de Bonaparte, et, de l'autre, Pichegru était pressé par les lettres de Louis XVIII.

La nouvelle qu'Augereau avait été mis à la tête de la dix-septième division militaire, c'est-à-dire commandait les forces de Paris, avait appris aux royalistes qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Aussi Pichegru, Villot, Barbé-Marbois, Dumas, Murinais, Delarue, Rovère, Aubry, Lafon-Ladébat, tout le parti royaliste enfin, s'était rassemblé pour prendre une délibération chez l'adjudant général Ramel, commandant la garde du Corps législatif.

Ce Ramel était un brave soldat, adjudant général à l'armée du Rhin, sous les ordres du général Desaix, lorsque, le 1er janvier 1797, il reçut du Directoire l'ordre de se rendre à Paris pour prendre le commandement du Corps législatif.

Ce corps se composait d'un bataillon de 600 hommes chacun, dont la plupart venaient des grenadiers de la Convention, que nous avons vus si bravement marcher au feu, le 13 vendémiaire sous le commandement de Bonaparte. Là, la situation fut clairement exposée par Pichegru. Ramel était tout entier aux deux conseils, prêt à obéir aux ordres qui lui seraient donnés par les présidents.

Pichegru proposa de se mettre, le soir même, à la tête de deux cents hommes, et d'arrêter Barras, Revvbell et La Revellière-Lepaux, qu'on mettrait en accusation le lendemain.

Par malheur, il avait été convenu que tout se ferait à la majorité. Les temporiseurs s'opposèrent à la proposition de Pichegru.

— La Constitution suffira pour nous défendre, cria Lacuée.

— La Constitution ne peut rien contre les canons, et c'est avec les canons qu'ils répondront à vos décrets, répliqua Villot.

— Les soldats ne seront pas pour eux, insista Lacuée.

— Les soldats sont à celui qui les commande, dit Pichegru. Vous ne voulez pas vous décider, vous êtes perdus. Quant à moi, ajouta-t-il mélancoliquement, il y a longtemps que j'ai fait le sacrifice de ma vie; je suis las de tous ces débats qui ne mènent à rien. Quand vous aurez besoin de moi, vous viendrez me chercher.

Et, sur ces paroles, il se retira.

Au moment même où Pichegru découragé sortait de chez Ramel, une voiture de poste s'arrêtait à la porte du Luxembourg et l'on annonçait chez Barras, le citoyen général Moreau.

XXIX

JEAN-VICTOR MOREAU

Moreau était à cette époque un homme de trente-sept ans, le seul qui, avec Hoche, contre-balançât, sinon la fortune, du moins la renommée de Bonaparte.

Dès cette époque, il était entré dans une association qui devint plus tard un complot, et qui, établie en 1797, ne fut étouffée qu'à Wagram, en 1809, par la mort du colonel Oudet, chef de cette société dite des *philadelphes*.

Dans cette société, son nom de guerre était Fabius, en souvenir du fameux consul romain qui remporta la victoire sur Annibal en temporisant.

Aussi nommait-on Moreau le *temporisateur*.

Par malheur, cette temporisation n'était point chez lui le résultat d'un calcul, mais l'effet du caractère. Moreau manquait complétement de fermeté dans les aperçus politiques, et de détermination dans la volonté.

Doué d'une vigueur plus instinctive, il eût pu influer sur les événements de la France et se faire une vie en rivalité avec les plus belles existences modernes et antiques.

Moreau était né à Morlaix, en Bretagne; son père était un avocat distingué; sa famille était considérée et plutôt riche

que pauvre. A dix-huit ans, entraîné vers l'état militaire, il s'engagea. Son père, qui voulait faire du jeune Moreau un avocat comme lui, racheta le congé de son fils et l'envoya à Rennes pour y faire son droit.

Il prit bientôt une certaine influence sur ses camarades; cette influence était due à une incontestable supériorité morale.

Inférieur en intelligence à Bonaparte, inférieur en spontanéité à Hoche, il pouvait rester encore supérieur à beaucoup.

Quand les troubles précurseurs de la Révolution éclatèrent en Bretagne, Moreau adopta le parti du Parlement contre la cour, et entraîna avec lui toute la corporation des étudiants.

Il s'ensuivit, entre Moreau, que l'on surnomma dès lors le général du Parlement, et le commandant de Rennes, une lutte dans laquelle le vieux soldat n'eut pas toujours l'avantage.

Le commandant de Rennes donna l'ordre alors d'arrêter Moreau.

Moreau, dans le génie duquel était la prudence, ou plutôt dont la prudence était le génie, trouva le moyen de se dérober à toutes les recherches, en se montrant tous les jours, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, afin que l'on fût bien convaincu que l'âme de l'opposition parlementaire n'avait point abandonné la vieille capitale de l'Armorique.

Mais, plus tard, voyant que ce Parlement qu'il défendait s'opposait à la convocation des états généraux, et jugeant que cette convocation était nécessaire au futur bonheur de la France, il changea de parti, tout en conservant son opinion, soutint la convocation des états généraux et parut à la tête

de tous les attroupements qui s'organisèrent dès lors en Bretagne.

Il était président de la jeunesse bretonne réunie à Pontivy, lorsque le procureur général du département, cherchant à utiliser cette capacité qui se révélait en quelque sorte d'elle-même, le nomma commandant du 1er bataillon de volontaires d'Ille-et-Vilaine.

Voici, au reste, ce que Moreau dit lui-même :

« J'étais voué à l'étude des lois au commencement de cette révolution qui devait fonder la liberté du peuple français. Elle changea la destination de ma vie; je la vouai aux armes. Je n'allai pas me placer parmi les soldats de la liberté par ambition, j'embrassai l'état militaire par respect pour les droits de la nation : je devins guerrier parce que j'étais citoyen. »

Moreau devait à ce caractère calme, et même un peu lymphatique, un coup d'œil sûr au milieu du danger et un sang-froid étonnant dans un jeune homme. A cette époque, les hommes manquaient encore, mais allaient se présenter en foule; ses qualités, quoiqu'un peu négatives, valûrent à Moreau le grade de général de brigade dans l'armée dont Pichegru était alors général en chef.

Pichegru, homme de génie, apprécia Moreau, homme de talent, et lui conféra, en 1794, le grade de général de division.

A partir de ce moment, il eut sous ses ordres un corps de vingt-cinq mille hommes et fut particulièrement chargé de la conduite des siéges.

Dans la brillante campagne de 1794, qui soumit la Hollande à la France, Moreau commanda l'aile droite de l'armée.

La conquête de la Hollande était jugée impossible par tous les stratégistes, la Hollande étant, on le sait, une terre plus basse que la mer, conquise sur la mer et que l'on peut inonder à volonté.

Les Hollandais risquèrent ce demi-suicide; ils percèrent les digues qui retenaient les eaux de la mer, et crurent échapper à l'invasion en inondant leurs provinces.

Mais tout à coup un froid inconnu dans cette contrée, un froid qui s'éleva jusqu'à quinze degrés, un froid tel qu'on ne l'avait vu qu'une fois dans tout le cours d'un siècle, vient glacer les canaux et les fleuves.

Alors, avec une audace qui n'appartient qu'à eux, les Français s'aventurent sur l'abîme. C'est d'abord l'infanterie qui risque le passage, puis vient la cavalerie à son tour, puis l'artillerie légère; et, comme on voit que les glaces supportent ce poids insolite, on fait descendre et rouler sur cette mer improvisée jusqu'à la grosse artillerie de siége. On se bat à la surface de l'eau, comme on se battait autrefois sur la terre ferme; les Anglais sont attaqués et chassés à la baïonnette, les batteries autrichiennes sont emportées; ce qui devait sauver la Hollande, la perd. Le froid, qui deviendra plus tard l'ennemi mortel de l'Empire, s'est fait l'allié fidèle de la République.

Alors, rien ne peut plus s'opposer à l'envahissement des Provinces-Unies. Les remparts ne défendent plus les villes, les glaces sont au niveau des remparts. Arnheim, Amsterdam, Rotterdam, la Haye, sont prises. La conquête d'Over-Yssel, de Groningue et de Frise achève de livrer toute la Hollande.

Restait la flotte du stathouder, surprise par les glaces

dans le détroit du Texel et dont les pièces sont restées à fleur d'eau.

Moreau fait traîner ses canons pour répondre à l'artillerie de la flotte; il combat des vaisseaux comme il eût combattu des forteresses, lance un régiment de hussards à l'abordage; et une flotte, chose inouïe dans l'histoire des peuples et dans les annales de la marine, est prise par un régiment de cavalerie légère.

C'étaient toutes ces choses qui avaient grandi Pichegru et Moreau, en laissant cependant chacun à sa place, Moreau n'étant toujours que l'habile lieutenant d'un homme de génie.

Sur ces entrefaites, Pichegru fut appelé au commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, et Moreau eut le commandement de l'armée du Nord.

Bientôt, comme nous l'avons dit, Pichegru soupçonné fut rappelé à Paris, et Moreau appelé à le remplacer au commandement en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Dès l'ouverture de la campagne, les troupes légères avaient pris un fourgon faisant partie des équipages du général autrichien de Klinglin. Dans une cassette qui avait été remise à Moreau se trouvait toute la correspondance de Fauche-Borel avec le prince de Condé. Cette correspondance rendait compte des relations qu'avait eues Fauche-Borel, sous le nom du citoyen Fenouillot, commis voyageur en vins de Champagne, avec Pichegru.

C'est ici que chacun a le droit de juger à sa guise et selon sa conscience la conduite de Moreau.

Moreau, l'ami de Pichegru, l'obligé de Pichegru, le lieutenant de Pichegru, devait-il prendre connaissance purement et simplement du contenu de cette cassette et la

renvoyer à son ancien général en disant : *Gardez-vous!* ou bien devait-il, faisant passer la patrie avant le cœur, le stoïcien avant l'ami, devait-il faire ce qu'il fit ? à savoir employer six mois à déchiffrer et à faire déchiffrer toutes ces lettres écrites en chiffres, et devait-il, les soupçons justifiés, mais la culpabilité non prouvée, devait-il profiter des préliminaires de la paix de Léoben, et, quand la tempête déjà s'amassait sur la tête de Pichegru, venir frapper à la porte de Barras et dire :

— *Me voilà, je suis la foudre!*

Or, c'était cela que venait dire Moreau à Barras; c'étaient ces preuves, non pas de trahison, mais de négociation, qui manquaient au Directoire pour accuser Pichegru, que Moreau apportait au Directoire.

Barras passa deux heures en tête-à-tête avec Moreau, s'assurant qu'il tenait contre son ennemi des armes d'autant plus mortelles qu'elles étaient empoisonnées.

Puis, quand il fut bien convaincu qu'il y avait matière, sinon à condamnation, du moins à procès, il sonna.

Un huissier entra.

— Allez, dit Barras, me chercher le ministre de la police et mes deux collègues, Rewbell et La Revellière-Lepaux.

Puis, tirant sa montre :

— Dix heures du soir, dit-il; nous avons six heures devant nous.

Et, tendant la main à Moreau :

— Citoyen général, ajouta-t-il, tu arrives à temps.

Puis, avec son fin sourire :

— Nous te revaudrons cela.

Moreau demanda la permission de se retirer. Cette per-

mission lui fut accordée; il eût autant gêné Barras que Barras l'eût gêné.

Les trois directeurs restèrent en séance jusqu'à deux heures du matin. Le ministre de la police s'empressa de se rendre près d'eux et l'on envoya chercher successivement, Merlin (de Douai) et Augereau.

Puis l'on expédia, vers une heure du matin, chez l'imprimeur du gouvernement une adresse conçue en ces termes :

« Le Directoire, attaqué vers deux heures du matin par les troupes des deux Conseils sous le commandement de l'adjudant général Ramel, a été obligé de repousser la force par la force.

» Après un combat d'une heure, les troupes des deux Conseils ont été battues, et force est demeurée au gouvernement.

» Plus de cent prisonniers sont restés aux mains des directeurs; demain, on donnera la liste de leurs noms et des détails plus amples sur cette conspiration qui a failli renverser le pouvoir établi.

» 18 fructidor, quatre heures du matin. »

Cette pièce curieuse était signée Barras, Rewbell et La Revellière-Lepaux; c'était Sothin, ministre de la police, qui l'avait proposée et en avait fait la rédaction.

— On ne croira pas à votre affiche, avait dit Barras en haussant les épaules.

— On y croira pendant la journée de demain, répondit Sothin, et c'est tout ce qu'il nous faut. Peu nous

importe qu'on n'y croie pas après-demain, le tour sera fait.

Les directeurs se séparèrent en donnant l'ordre d'arrêter, avant tout, leurs deux collègues Carnot et Barthélemy.

XXX

LE 18 FRUCTIDOR

Tandis que le ministre de la police Sothin rédigeait ses affiches et proposait de faire fusiller Carnot et quarante-deux députés, tandis qu'on annulait la nomination de Barthélemy, le cinquième directeur, et qu'on promettait à Augereau sa place si, le lendemain au soir, on était content de lui, deux hommes jouaient tranquillement au trictrac dans un coin du Luxembourg.

L'un de ces deux hommes, le plus jeune de trois ans seulement, avait commencé par être officier du génie, et avait publié des essais de mathématiques qui l'avaient fait admettre dans plusieurs sociétés savantes. En outre, il avait composé un éloge de Vauban qui avait été couronné par l'académie de Dijon.

Capitaine dans l'arme du génie au commencement de la Révolution, il avait été nommé chevalier de Saint-Louis. En 1791, il avait été élu député à l'Assemblée législative par le département du Pas-de-Calais. Là, son premier discours

avait été dirigé contre les princes émigrés à Coblence, contre le marquis de Mirabeau, contre le cardinal de Rohan et contre M. de Calonne, qui intriguait près des rois étrangers pour les décider à déclarer la guerre à la France. Il proposa de remplacer les officiers nobles, émigrés de l'armée, par les sous-officiers et les sergents. En 1792, il demanda la démolition de toutes les bastilles dans l'intérieur de la France, et présenta des mesures pour faire disparaître l'obéissance passive exigée des soldats et des officiers.

Dans les jours où la Révolution était menacée par l'étranger, il avait demandé la fabrication de trois cent mille piques, pour armer le peuple de Paris. Nommé député à la Convention nationale, il avait voté la mort du roi sans sourciller. Il avait fait réunir à la France la principauté de Monaco et une partie de la Belgique.

Envoyé à l'armée du Nord en mars 1793, il avait, sur le champ de bataille de Wattignies, destitué le général Gratien, qui avait reculé devant l'ennemi, et, s'étant placé lui-même à la tête de la colonne française, il avait reconquis le terrain que nous avions perdu.

Nommé au mois d'août de la même année, membre du Comité de salut public, il déploya un talent immense, devenu proverbial aujourd'hui, pour organiser quatorze armées et former des plans de campagne, non-seulement pour chaque armée en particulier, mais encore pour l'ensemble de leurs opérations. C'était alors qu'il avait fait obtenir à nos armées les étonnantes victoires qui se succédèrent depuis la reprise de Toulon jusqu'à la reddition des quatre places fortes du Nord.

Cet homme, c'était Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot, le quatrième directeur, lequel, n'ayant pas pu s'entendre avec

Barras, Rewbell et La Revellière-Lepaux, venait d'être condamné à mort par ses collègues, qui le jugeaient trop dangereux pour le laisser vivre.

Son partenaire, celui qui secouait les dés avec autant de nonchalance que Carnot y mettait d'énergie, était le marquis François Barthélemy, le dernier nommé des directeurs, qui n'avait d'autre mérite que d'être neveu de l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis.*

Ministre de France en Suisse pendant la Révolution, il avait conclu à Bâle, deux ans auparavant, les traités de paix avec la Prusse et l'Espagne qui avaient mis un terme à la première coalition.

Il avait été nommé à cause de son modérantisme bien connu, et c'est ce modérantisme qui le faisait justement exclure par ses collègues et qui venait de faire décider son incarcération.

Il était une heure du matin lorsque Carnot, sur un coup d'éclat, termina sa sixième partie de trictrac.

Les deux amis se quittèrent en se serrant la main.

— Au revoir, dit Carnot à Barthélemy.

— Au revoir? répliqua Barthélemy; en êtes-vous bien sûr, cher collègue? Par le temps qui court, je ne me couche jamais certain de revoir le lendemain l'ami que je quitte.

— Que diable craignez-vous? demanda Carnot.

— Heu! heu! fit Barthélemy, un coup de poignard est bientôt donné.

— Bon! dit Carnot, vous pouvez être tranquille, allez : ce n'est pas vous qu'ils feront assassiner, c'est moi. Vous êtes trop bonhomme pour qu'ils songent à vous redouter; ils vous traiteront en roi fainéant : vous serez rasé et renfermé dans un cloître.

— Mais alors, si vous craignez cela, reprit Barthélemy, pourquoi préférez-vous être vaincu à vaincre? Car enfin, d'après les propositions que l'on nous a faites, il ne tenait qu'à nous de renverser nos trois confrères.

— Mon cher, dit Carnot, vous n'y voyez pas plus loin que votre nez, qui, malheureusement, n'est pas si long que celui de votre oncle. Quels sont les hommes qui nous font ces propositions? Des royalistes. Or, croyez-vous que jamais les royalistes puissent me pardonner ce que j'ai fait contre eux? Je n'ai que le choix de la mort : avec les royalistes, pendu comme régicide; avec les directeurs, assassiné comme royaliste. J'aime mieux être assassiné.

— Et, avec ces idées-là, lui demanda Barthélemy, vous allez coucher chez vous?

— Où voulez-vous que je couche?

— Mais à un endroit quelconque, quelque part où vous puissiez vous mettre en sûreté.

— Je suis fataliste! si le poignard doit me trouver, il me trouvera... Bonsoir, Barthélemy! J'ai ma conscience pour moi : j'ai voté la mort du roi, mais j'ai sauvé la France. C'est à la France de veiller sur moi.

Et Carnot rentra chez lui et se coucha aussi tranquillement qu'il avait l'habitude de le faire.

Carnot ne se trompait pas : l'ordre avait été donné à un Allemand de l'arrêter, et, à la moindre résistance qu'il ferait, de l'assassiner.

A trois heures du matin, l'Allemand et les sbires se présentèrent à la porte de Carnot, qui logeait avec son frère cadet.

Le domestique de Carnot, en voyant les sbires, en écoutant leur chef demander, en mauvais français, où était le

citoyen Carnot, les conduisit au lit du plus jeune des deux frères Carnot, qui, n'ayant rien à craindre pour lui, laissa un instant les soldats dans l'erreur.

Puis le valet courut prévenir son maître qu'on venait pour l'arrêter.

Carnot, presque nu, se sauva par une des portes du jardin du Luxembourg dont il avait la clef.

Le domestique revint alors. En le revoyant, le prisonnier comprit que son frère était sauvé et se fit reconnaître.

Les soldats, furieux, parcoururent tout l'appartement de Carnot, mais ils ne trouvèrent que son lit vide et tiède encore.

Une fois dans les jardins du Luxembourg, le fugitif s'arrêta un instant; il ne savait plus où aller. Il se présenta dans un hôtel garni de la rue d'Enfer, mais on lui répondit qu'il n'y avait pas le plus petit cabinet vacant.

Il se remit en route, cherchant au hasard, quand tout à coup le canon d'alarme se fit entendre.

A ce bruit, quelques portes et quelques fenêtres s'ouvrirent. Qu'allait-il devenir à moitié nu? Il ne pouvait manquer d'être arrêté par la première patrouille, et de tous côtés des troupes se dirigeaient vers le Luxembourg.

Au coin de la rue de la Vieille-Comédie, une patrouille commençait à apparaître.

Un portier entr'ouvrait sa porte, Carnot se précipita chez lui.

Le hasard voulut que ce fût un brave homme, qui le tint caché jusqu'à ce qu'il eût le temps de se préparer une autre retraite.

Quant à Barthélemy, quoique Barras lui eût fait pressentir par deux fois dans la journée le sort qui l'attendait, il ne prit aucune précaution.

Une heure après avoir quitté Carnot, il fut arrêté dans son lit, ne demanda pas même à voir l'ordre de son arrestation, et ces mots : « O ma patrie ! » furent les seuls qu'il prononça.

Son domestique, Letellier, qui, depuis vingt ans, ne l'avait jamais quitté, demanda à être arrêté avec son maître.

Cette singulière faveur lui fut refusée : nous verrons comment il l'obtint plus tard.

Les deux Conseils avaient nommé une commission qui devait rester en permanence.

Cette commission avait pour président Siméon. Il n'était point encore arrivé lorsque le canon d'alarme retentit.

Pichegru avait passé la nuit à cette commission avec ceux des conjurés qui étaient décidés à opposer la force à la force ; mais aucun ne croyait que le moment fût si proche où le Directoire oserait faire son coup d'État.

Plusieurs membres de la commission étaient armés et entre autres Rovère et Villot, qui, apprenant tout à coup que la commission était cernée, voulaient se faire jour, le pistolet à la main.

Mais Pichegru s'y opposa.

— Nos autres collègues ici réunis ne sont point armés, dit-il ; ils seraient massacrés par ces misérables qui ne demandent qu'un prétexte : ne les abandonnons pas.

Au même instant, la porte de la commission s'ouvrit, et un membre des Conseils, nommé Delarue, s'élança dans la chambre.

— Ah ! mon cher Delarue, lui cria Pichegru, que diable venez-vous faire ici ? Nous allons tous être arrêtés.

— Eh bien, nous le serons ensemble, dit tranquillement Delarue.

Et, en effet, Delarue, pour ne pas séparer son sort de celui de ses collègues, avait eu le courage de forcer trois fois la garde pour arriver à la commission. On était venu le prévenir chez lui du danger qu'il courait; mais il refusa de fuir, ce qui lui eût été facile. Et, après avoir embrassé, sans les réveiller, sa femme et ses enfants, il était venu, comme nous l'avons vu, rejoindre ses collègues.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, comment, malgré ses instances, Pichegru, qui offrait d'amener les trois directeurs enchaînés à la barre du Corps législatif, si on voulait lui donner deux cents hommes, n'avait pu obtenir ce qu'il demandait.

Cette fois, on voulait se défendre ; il était trop tard.

A peine Delarue avait-il échangé les quelques paroles que nous avons dites avec Pichegru, que la porte de la commission fut enfoncée et qu'un flot de soldats conduits par Augereau fit irruption dans la salle.

Augereau se trouvait près de Pichegru. Il étendit la main pour le saisir au collet.

Delarue tira un pistolet de sa poche et voulut faire feu sur Augereau; mais, dans le mouvement qu'il fit, une baïonnette lui traversa le bras.

— Je t'arrête ! dit Augereau en saisissant Pichegru.

— Misérable ! s'écria celui-ci. Il ne te manquait que de te faire sbire du citoyen Barras !

— Soldats ! cria un membre de la commission, serez-vous assez hardis pour porter la main sur Pichegru, votre général ?

Sans répondre, Augereau se jeta sur lui, et, aidé de quatre soldats, il finit, après une lutte violente, par lui tordre les bras et les lui lier derrière le dos.

Pichegru arrêté, la conspiration n'ayant plus de tête, personne n'essaya de faire résistance.

Le général Mathieu Dumas, le même qui fut ministre de la guerre à Naples sous Joseph Napoléon, et qui a laissé des mémoires si curieux, se trouvait à la commission au moment où l'on vint la cerner; il portait l'uniforme d'officier général. Il sortit par la porte qui avait donné entrée à Augereau et descendit les escaliers.

Sous le vestibule, une sentinelle croise la baïonnette devant lui.

— Personne ne peut sortir, dit-elle.

— Je le sais bien, répond le général, puisque c'est moi qui viens d'en donner l'ordre.

— Pardon, mon général, dit le factionnaire en levant son fusil.

Et Mathieu Dumas passa sans plus de résistance.

Il fallait, pour plus de sûreté, sortir de Paris.

Mathieu Dumas prend ses deux aides de camp, les fait monter à cheval, s'avance au galop vers la barrière, donne ses ordres au poste, passe derrière les murs pour aller rejoindre, dit-il, une autre porte et disparaît.

XXXI

LE TEMPLE

Voici comment les choses s'étaient passées:

Lorsqu'un grand événement s'accomplit, comme le 13 vendémiaire, comme le 18 fructidor, cet événement creuse sur le livre de l'histoire une date indélébile. Tout le monde connaît cette date, et, lorsqu'on prononce ces mots: « 13 vendémiaire » ou « 18 fructidor, » chacun sait les suites qu'eut le grand événement consacré par une de ces dates, mais bien peu savent les ressorts secrets qui ont tout préparé pour que cet événement s'accomplît.

Il en résulte que nous nous sommes surtout imposé pour tâche, dans nos romans historiques, ou dans nos histoires romantisées, de dire ce que personne n'avait dit avant nous, et de raconter les choses que nous savons, mais que bien peu de personnes savent avec nous.

Puisqu'une indiscrétion tout amicale a fait connaître la façon dont nous nous sommes procuré les livres précieux et les sources originales et rares où nous avons puisé, c'est ici le moment de dire ce que nous devons à l'obligeante communication de ces pièces curieuses qu'il est si difficile de faire descendre de leurs rayons. Elles ont été pour nous le flambeau qui nous a conduit à travers les arcanes du 13 ven-

démiaire et nous n'avons eu qu'à le rallumer pour pénétrer dans ceux du 18 fructidor.

C'est donc avec la certitude de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, que nous pouvons répéter cette phrase, la première de ce chapitre :

Voici comment les choses s'étaient passées :

Le 17 au soir, l'adjudant général Ramel, après avoir visité ses postes, était allé prendre les ordres des membres de la commission qui devaient rester en permanence durant toute la nuit. Il assista à la scène où, comme nous l'avons dit, Pichegru, empêché par ses collègues de prendre les devants, leur prédit ce qui arriverait, et, avec son insouciance habituelle, pouvant fuir et se dérober à la persécution prévue, se laissa aller au courant de sa destinée.

Lorsque Pichegru fut sorti, les autres députés s'affermirent dans la conviction que le Directoire n'oserait rien tenter contre eux, ou que, du moins, si cette tentative avait lieu, elle n'était point instante encore et de quelques jours n'était point à craindre ; il entendit même, avant son départ, quelques-uns des députés, et, entre autres, Émery, Mathieu Dumas, Vaublanc, Tronçon du Coudray et Thibaudeau, s'indigner de cette supposition et de l'espèce de terreur qu'elle jetait dans le public.

L'adjudant général Ramel fut donc congédié sans aucun ordre nouveau ; il lui fut seulement enjoint de faire ce jour-là ce qu'il avait fait la veille et ce qu'il devait faire le lendemain.

En conséquence, il retourna à son quartier et se contenta de s'assurer qu'en cas d'alerte ses grenadiers seraient prêts à prendre les armes.

Deux heures après, c'est-à-dire à une heure du matin,

il reçut du ministre de la guerre l'ordre de se rendre chez lui.

Il courut à la salle des commissions, où il ne restait qu'un des inspecteurs nommé Rovère, qu'il trouva couché. Il lui rendit compte de l'ordre qu'il venait de recevoir, le priant d'en mesurer l'importance à l'heure avancée de la nuit.

Ramel ajouta qu'on l'avait fait prévenir que plusieurs colonnes de troupes entraient dans Paris. Mais toutes ces probabilités menaçantes ne purent rien sur Rovère, qui déclara être fort tranquille et avoir d'excellentes raisons de demeurer dans cette tranquillité.

Ramel, en sortant de la salle de la commission, rencontra le commandant du poste de cavalerie, chargé, comme lui, de la garde des Conseils. Ce dernier annonça qu'il avait retiré ses vedettes et fait passer sa troupe au delà des ponts, ainsi que les deux pièces de canon qui étaient dans la grande cour des Tuileries.

— Comment avez-vous pu faire une pareille chose, lui demanda Ramel, quand je vous avais ordonné tout le contraire ?

— Mon général, ce n'est pas ma faute, lui répondit-il ; c'est le commandant en chef Augereau qui a donné cet ordre, et l'officier de cavalerie a refusé positivement de suivre les vôtres.

Ramel rentra, alla de nouveau solliciter Rovère de prévenir ses collègues, lui annonçant ce qui venait de se passer depuis qu'il l'avait vu.

Mais Rovère s'entêta dans sa confiance et lui répondit que tous ces mouvements de troupes ne signifiaient absolument rien, qu'il en avait été prévenu et que plusieurs corps de-

vaient défiler de bonne heure sur les ponts, pour aller manœuvrer.

Ramel pouvait donc être parfaitement tranquille, les rapports de Rovère étaient fidèles, il pouvait compter sur eux et Ramel pouvait, sans aucun inconvénient, se rendre à l'ordre du ministre de la guerre.

La crainte d'être séparé de sa troupe empêcha Ramel d'obéir. Il se retira chez lui, mais ne se coucha point et resta tout habillé et tout armé.

A trois heures du matin, un ancien garde du corps avec lequel il avait été très-lié à l'armée des Pyrénées, nommé Poinçot, se fit annoncer de la part du général Lemoine et remit à Ramel un billet conçu en ces termes :

« Le général Lemoine somme, au nom du Directoire, le commandant des grenadiers du Corps législatif de donner passage par le pont tournant à une colonne de mille cinq cents hommes, chargés d'exécuter les ordres du gouvernement. »

— Je suis étonné, dit Ramel, qu'un ancien camarade, qui doit me connaître, se soit chargé de m'intimer un ordre que je ne peux suivre sans me déshonorer.

— Fais comme tu voudras, répondit Poinçot, mais je te préviens que toute résistance sera inutile; huit cents de tes grenadiers sont déjà enveloppés par quarante pièces de canon.

— Je n'ai d'ordre à recevoir que du Corps législatif, s'écria Ramel.

Et, s'élançant hors de chez lui, il se mit à courir vers les Tuileries.

Un coup de canon d'alarme partit si près de lui, qu'il le prit pour un signal d'attaque.

Sur la route, il rencontra deux de ses chefs de bataillon.

Ponsard et Fléchard, tous deux excellents officiers, dans lesquels il avait toute confiance.

Il rentra aussitôt dans la chambre de la commission, où il trouva les généraux Pichegru et Villot. Il envoya sans tarder des ordonnances chez le général Mathieu Dumas et chez les présidents des deux Conseils, Laffon-Ladébat, président du Conseil des Anciens, et Siméon, président du Conseil des Cinq-Cents. Il fit aussi prévenir les députés dont les logements lui étaient connus pour être voisins des Tuileries.

Ce fut en ce moment que, la grille du pont tournant étant forcée, les divisions d'Augereau et de Lemoine se réunirent; le jardin fut rempli des soldats des deux armées; on braqua une batterie sur la salle du Conseil des Anciens, toutes les avenues furent fermées, tous les postes furent doublés et masqués par des forces supérieures.

Nous avons dit comment la porte s'ouvrit, comment un flot de soldats entra dans la salle des commissions, ayant Augereau à sa tête, et comment, personne n'osant porter la main sur Pichegru, Augereau commit ce sacrilége, terrassant et faisant lier celui qui avait été son général; enfin, nous avons dit comment, Pichegru pris, aucune résistance n'avait été opposée, de sorte que l'ordre fut donné de conduire tous les prisonniers au Temple.

Les trois directeurs veillaient, assistés du ministre de la police, qui, après avoir fait coller ses affiches, était venu les retrouver.

Le ministre de la police était d'avis de faire fusiller à l'instant même les prisonniers dans le jardin du Luxembourg, sous le prétexte qu'ils avaient été pris les armes à la main.

Rewbell se rangea de son avis; le doux La Revellière-Lepaux, cet homme de paix qui toujours avait été pour les me-

sures de miséricorde, fut prêt à donner l'ordre fatal, quitte à dire comme Cicéron, de Lentulus et de Céthégus :

— Ils ont vécu.

Barras seul, et c'est une justice à lui rendre, s'opposa de toutes ses forces à cette mesure, disant qu'à moins qu'on ne le tînt en prison pendant cette exécution, il se jetterait entre les victimes et les balles.

Enfin, un député nommé Guillemardet, qui s'était fait l'ami des directeurs en adoptant leur parti, proposa, *pour en finir*, la déportation à Cayenne.

Cet amendement fut voté et adopté d'enthousiasme.

Le ministre de la police crut devoir à Barthélemy cet égard de le conduire lui-même au Temple.

Nous avons dit que son domestique, Letellier, avait demandé à le suivre. On s'y était opposé d'abord, puis on lui avait accordé sa demande.

— Quel est cet homme? demanda Augereau, qui ne le reconnaissait pas pour un déporté.

— C'est mon ami, répondit Barthélemy. Il a demandé à me suivre, et...

— Bon! dit Augereau en l'interrompant, quand il saura où tu vas, il ne sera pas si pressé.

— Je te demande pardon, citoyen général, répondit Letallier, partout où ira mon maître, j'irai avec lui,

— Même à l'échafaud? demanda Augereau.

— A l'échafaud surtout, répondit celui-ci.

A force d'instances et de prières, les portes de la prison furent ouvertes aux femmes des déportés.

Chaque pas qu'elles faisaient dans ces cours où avait tant souffert une reine de France, devenait un nouveau supplice pour elles. Des soldats ivres les insultaient à chaque pas.

— Vous venez pour ces gueux-là? disaient-ils en montrant les prisonniers. Pressez-vous de leur dire adieu aujourd'hui, car ils seront fusillés demain.

Pichegru, nous l'avons déjà dit, n'était point marié. En venant à Paris, il n'avait pas voulu déplacer la pauvre Rose, à laquelle nous l'avons vu envoyer, sur ses économies, un parapluie qui fut si joyeusement reçu. En voyant venir les femmes de ses collègues, il s'avança vers elles et prit entre ses bras le petit de Delarue qui pleurait.

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant? lui dit Pichegru les larmes aux yeux et en l'embrassant.

— Parce que, répondit l'enfant, de méchants soldats ont arrêté mon petit père.

— Tu as bien raison, pauvre petit! repartit Pichegru en jetant sur ceux qui le regardaient un regard de mépris; ce sont de méchants soldats! de bons soldats ne se seraient pas faits bourreaux.

Le même jour, Augereau écrivait au général Bonaparte :

« Enfin, mon général, ma mission est accomplie et les promesses de l'armée d'Italie ont été acquittées cette nuit.

» Le Directoire s'est déterminé à un coup de vigueur; le moment était encore incertain, les préparatifs encore incomplets, la crainte d'être prévenu a précipité les mesures. A minuit, j'ai envoyé l'ordre à toutes les troupes de se mettre en marche vers des points désignés. Avant le jour, tous les points et toutes les principales places étaient occupés avec du canon; à la pointe du jour, les salles des Conseils étaient cernées, les gardes du Directoire fraternisaient avec nos troupes, et les membres dont je vous envoie la liste ont été arrêtés et conduits au Temple.

» On est à la poursuite d'un plus grand nombre.

» Carnot a disparu.

» Paris est calme, émerveillé d'une crise qui s'aunonçait terrible et qui s'est passée comme une fête.

» Le patriote robuste des faubourgs proclame le salut de la République et les collets noirs sont sous terre.

» Maintenant, c'est à la sage énergie du Directoire et des patriotes des deux Conseils à faire le reste.

» Le local des séances est changé, et les premières opérations promettent le bien. Cet événement est un grand pas vers la paix; c'est à vous de franchir l'espace qui nous en tient encore éloignés.

» N'oubliez pas la lettre de change de vingt-cinq mille francs, c'est urgent.

» AUGEREAU. »

Suivait la liste, contenant soixante-quatorze noms.

XXXII

LES DÉPORTÉS

Le Temple avait, pour la plupart de ceux que l'on venait d'y conduire, des souvenirs qui n'étaient pas précisement sans remords politiques.

Quelques-uns d'entre eux, après avoir envoyé Louis XVI

au Temple, c'est-à-dire après avoir fermé sur lui les portes de cette prison, les avaient rouvertes pour l'envoyer à la mort.

Ce qui signifie que plusieurs des déportés étaient des régicides.

Libres dans l'intérieur, ils s'étaient ralliés autour de Pichegru, comme autour de la personnalité la plus éminente. Pichegru, qui n'avait rien à se reprocher à l'égard du roi Louis XVI, mais qui, tout au contraire, était puni pour la pitié que lui avaient inspirée les Bourbons, Pichegru, archéologue, historien, homme de lettres, se mit à la tête du groupe qui demandait à visiter les appartements de la tour.

Lavilleheurnois, ancien maître des requêtes sous Louis XVI, agent secret des Bourbons pendant la Révolution, complice, avec Brotier-Deprèle, d'une conspiration contre le gouvernement républicain, leur servait de guide.

— Voici la chambre de l'infortuné Louis XVI, dit-il en ouvrant la porte de l'appartement où l'auguste prisonnier avait été enfermé.

Rovère, le même à qui s'était adressé Ramel, et qui lui avait expliqué qu'il n'y avait rien à craindre du mouvement des troupes, Rovère, ancien lieutenant de Jourdan Coupe-Tête, qui avait fait à l'Assemblée législative l'apologie du massacre de la Glacière, ne put supporter la vue de cette chambre, et, se frappant le front de ses deux mains, il se retira.

Pichegru, redevenu aussi calme que s'il eût été encore à la tête de l'armée du Rhin, déchiffrait les inscriptions écrites au crayon sur les boiseries et au diamant sur les vitres.

Il lut celle-ci :

« O mon Dieu,[1] pardonne à ceux qui ont fait mourir mes parents!

» O mon frère, veille sur moi du haut du ciel!

» Puissent les Français être heureux! »

Il n'y avait pas de doute sur la main qui avait tracé ces lignes; cependant, Pichegru voulut s'assurer de la vérité.

Lavilleheurnois disait bien qu'il reconnaissait l'écriture de madame Royale; mais Pichegru fit monter le concierge, qui affirma que c'était, en effet, l'auguste fille du roi Louis XVI qui avait, d'un cœur chrétien, émis ces différents souhaits. Puis il ajouta :

— Messieurs, je vous en prie, n'effacez point ces lignes tant que je serai ici. J'ai fait vœu que personne n'y toucherait.

— Bien, mon ami, vous êtes un brave homme, dit Pichegru, tandis que Delarue au-dessous de ces mots : *Puissent les Français être heureux!* écrivait ceux-ci :

« Le ciel exaucera les vœux de l'innocence! »

Cependant, tout séparés du monde qu'ils étaient, les déportés eurent la satisfaction de voir à plusieurs reprises qu'ils n'en étaient pas complétement oubliés.

Le soir même du 18 fructidor, comme elle sortait du Temple, où permission lui avait été donnée de voir son mari, la femme d'un des prisonniers fut accostée par un homme qu'elle ne connaissait point.

— Madame, lui dit-il, vous appartenez sans doute à l'un des malheureux qui ont été arrêtés ce matin?

— Hélas! oui, monsieur, répondit-elle.

— Eh bien, permettez, quel qu'il soit, que je lui fasse cette légère avance, qu'il me rendra quand les temps seront meilleurs.

Et, disant cela, il lui remit trois rouleaux de louis dans la main.

Un vieillard, que madame Laffon-Ladébat ne connaissait point, se présenta chez elle, le 19 fructidor au matin.

— Madame, dit-il, j'ai voué à votre mari toute l'estime et toute l'amitié qu'il mérite; veuillez lui remettre cinquante louis; je suis au désespoir de n'avoir en ce moment que cette faible somme à lui offrir.

Mais lui, voyant son hésitation et en devinant la cause :

— Madame, votre délicatesse ne doit point souffrir; je ne fais que prêter cet argent à votre mari, il me le rendra à son retour.

Presque tous les condamnés à la déportation avaient longtemps occupé les premiers emplois de la République, soit comme généraux, soit comme ministres. Au 18 fructidor, chose remarquable, au moment du départ pour l'exil, ils étaient tous dans l'indigence.

Pichegru, le plus pauvre de tous, le jour de son arrestation, en apprenant qu'il ne serait point fusillé comme il l'avait cru d'abord, mais simplement déporté, s'inquiétait du sort de sa sœur et de son frère, dont il soutenait seul l'existence.

Quant à la pauvre Rose, on sait que, grâce à son aiguille, elle gagnait sa vie et était la plus riche de tous. Si elle eût su le coup qui frappait son ami, c'eût été elle certainement qui fût accourue de Besançon, et qui lui eût ouvert sa bourse.

Ce qui inquiétait surtout cet homme qui avait sauvé la France sur le Rhin, qui avait conquis la Hollande, la province la plus riche de toutes, qui avait manié des millions, et refusé des millions pour se vendre, tandis qu'on l'accusait

d'avoir reçu neuf cents louis en or, de s'être fait donner la principauté d'Arbois, avec deux cent mille livres de rente, reversibles par moitié sur sa femme et ses enfants, le château de Chambord avec douze pièces de canon prises par lui sur l'ennemi; — ce qui l'inquiétait, cet homme qui n'était pas marié, qui n'avait, par conséquent, ni femme ni enfants, cet homme qui s'était donné pour rien lorsqu'il pouvait se vendre cher, c'était une dette de six cents francs qui n'était pas acquittée !

Il fit venir son frère et sa sœur, et, s'adressant à cette dernière :

— Tu trouveras, lui dit-il, dans le logement que j'occupais, l'habit, le chapeau et l'épée avec lesquels j'ai conquis la Hollande; mets-les en vente avec cette inscription : *Habit, chapeau et épée de Pichegru, déporté à Cayenne.*

La sœur de Pichegru obéit, et, le lendemain, elle revenait le rassurer, lui disant qu'une main pieuse lui avait fait passer les six cents francs, en échange des trois objets mis en vente et que sa dette était acquittée.

Barthélemy, un des hommes considérables de l'époque, politiquement parlant, puisqu'il avait fait avec l'Espagne et la Prusse les premiers traités de paix qu'eût signés la République, Barthélemy, qui pouvait se faire donner un million de chacune de ces deux puissances, n'avait pour tout bien qu'une ferme rapportant huit cents livres de rente.

Villot, au moment de sa proscription, ne possédait en tout que mille francs. Huit jours auparavant, il les avait prêtés à un homme qui se disait son ami, et qui, au moment de son départ, trouva moyen de ne pas les lui rendre.

Laffon-Ladébat, qui, depuis la proclamation de la Répu-

blique, oubliait ses intérêts pour ceux du pays, après avoir possédé une immense fortune, eut peine à réunir cinq cents francs, lorsqu'il apprit sa condamnation. Ses enfants, chargés de liquider sa fortune, payèrent tous les créanciers et se trouvèrent dans la misère.

Delarue soutenait son vieux père et toute sa famille. Riche avant la Révolution, mais entièrement ruiné par elle, il ne dut qu'à l'amitié les secours qu'il reçut en partant. Son père, vieillard de soixante-neuf ans, était inconsolable, et cependant la douleur ne put le tuer.

Il vivait dans l'espoir de revoir un jour son fils.

Trois mois après le 18 fructidor, on lui apprend qu'un officier de marine arrivé à Paris a rencontré Delarue dans les déserts de la Guyane.

Il veut aussitôt le voir et l'entendre; le récit de l'officier doit intéresser toute la famille, la famille est réunie. Le marin entre. Le père de Delarue se lève pour aller à sa rencontre; mais, au moment où il va lui jeter les bras au cou, la joie le tue et il tombe foudroyé aux pieds de celui qui venait lui dire :

— J'ai vu votre fils!

Quant à Tronçon du Coudray, qui ne vivait que de ses appointements, il était dépourvu de tout lors de son arrestation et partit avec deux louis pour toute fortune.

Peut-être ai-je tort; mais il me semble qu'il est bon, puisque l'historien néglige ce soin, que le romancier marche à la suite des révolutions et des coups d'État, et apprenne à l'avenir que ce n'est pas toujours ceux à qui l'on élève des statues qui sont dignes de son admiration et de son respect.

C'était Augereau qui, après avoir été chargé de l'arrestation, était préposé de la garde des prisonniers.

Il leur avait donné pour gardien immédiat, un homme qui sortait, à ce qu'on prétendait, depuis un mois, des galères de Toulon, où il avait été mis, en exécution du jugement d'un conseil de guerre, pour crimes de vol, assassinat et incendie, commis dans la Vendée.

Les prisonniers restèrent au Temple depuis le 18 fructidor au matin jusqu'au 21 fructidor au soir.

A minuit, le geôlier les réveilla en leur annonçant que vraisemblablement ils allaient partir, et qu'ils avaient un quart d'heure pour se préparer.

Pichegru, qui avait conservé l'habitude de dormir tout habillé, fut prêt le premier, et il alla de chambre en chambre pour faire hâter ses compagnons.

Il descendit le premier et trouva au bas de la tour le directeur Barthélemy, entre le général Augereau et le ministre de la police Sothin, qui l'avait amené au Temple dans sa propre voiture.

Et, comme Sothin avait été convenable envers lui, et que Barthélemy le remerciait, le ministre lui répondit :

— On sait ce que c'est qu'une révolution! aujourd'hui votre tour, le nôtre peut-être demain.

Et, comme Barthélemy, inquiet du pays avant de s'inquiéter de lui-même, demandait s'il n'était arrivé aucun malheur et si la tranquillité publique n'avait point été troublée :

— Non, répondit le ministre; le peuple a avalé la pilule, et, comme la dose était bonne, elle a bien pris.

Puis, voyant tous les déportés au pied de la tour :

— Messieurs, dit-il, je vous souhaite un bon voyage.

Et, remontant dans sa voiture, il partit.

Alors, Augereau fit l'appel des condamnés. A mesure qu'on les nommait, une garde conduisait aux voitures, le long

d'une haie de soldats qui l'insultaient, celui qui venait d'être nommé.

Quelques-uns de ces hommes, de ces bâtards du ruisseau, qui sont toujours prêts à injurier ce qui tombe, essayaient, à travers les soldats, de frapper les déportés au visage, de leur arracher leurs vêtements ou de leur jeter de la boue.

— Pourquoi les laisse-t-on aller? criaient-ils. On nous avait promis de les fusiller!

— Mon cher général, dit Pichegru en passant devant Augereau, — et il appuya sur le mot *général*; — si vous aviez promis cela à ces braves gens, c'est mal à vous de ne pas leur tenir parole.

XXXIII

LE VOYAGE

Quatre voitures, ou plutôt quatre fourgons, montés sur quatre roues formant des espèces de cages fermées de tous les côtés par des barreaux de fer, qui, au moindre cahot, meurtrissaient les prisonniers, reçurent les seize déportés.

Il furent placés quatre par quatre, sans que l'on s'inquiétât ni de leur faiblesse, ni l'état de leurs blessures. Quelques-uns avaient reçu des coups de sabre; d'autres avaient été meurtris, soit par les soldats qui les arrêtaient, soit par la populace, dont l'avis sera toujours que les vaincus ne souffrent point assez.

Par chaque voiture et par chaque groupe de quatre hommes, il y avait un gardien chargé de la clef du cadenas fermant la grille qui servait de portière.

Le général Dutertre commandait l'escorte, forte de quatre cents hommes d'infanterie, de deux cents hommes de cavalerie et de deux pièces de canon.

Chaque fois que les déportés montaient dans leur cage ou en descendaient, les deux pièces de canon étaient braquées diagonalement chacune sur deux voitures, et les canonniers, mèche allumée, se tenaient prêts à tirer sur ceux qui eussent essayé de fuir, comme sur ceux qui n'eussent point essayé.

Le 22 fructidor (8 septembre), à une heure du matin, les condamnés se mirent en marche par un temps affreux.

Ils avaient à traverser tout Paris, partant du Temple pour sortir par la barrière d'Enfer et prendre la route d'Orléans.

Mais, au lieu de suivre la rue Saint-Jacques, l'escorte, après le pont, tourna à droite et conduisit le convoi au Luxembourg.

Il y avait bal chez les trois directeurs, ou plutôt chez Barras, dans lequel ils se résumaient tous trois.

Barras, prévenu, accourut au balcon, suivi de ses invités, et leur montra Pichegru, trois jours auparavant, le rival de Moreau, de Hoche et de Bonaparte, Barthélemy, son collègue, Villot, Delarue, Ramel et tous ceux enfin qu'un écart de fortune ou qu'un oubli de la Providence venait de mettre à sa disposition. Au milieu des éclats de rire d'une joie bruyante, les déportés entendirent Barras recommander à Dutertre, l'homme d'Augereau, *d'avoir bien soin de ces messieurs* ; ce à quoi Dutertre répondit :

— Soyez tranquille, général.

On verra bientôt ce qu'entendait Barras par ces mots : « Ayez bien soin de ces messieurs. »

Pendant ce temps, la populace qui sortait du club de l'Odéon, avait entouré les voitures, et, comme on lui refusait ce qu'elle demandait avec instance, la permission de mettre les déportés en morceaux, on les enveloppa, pour la consoler, de pots à feu qui lui permit de les voir tout à son aise.

Enfin, au milieu des cris de mort, des hurlements de rage, les voitures défilèrent par la rue d'Enfer et sortirent de Paris.

A deux heures de l'après-midi, on avait fait huit lieues seulement, on arrivait à Arpajon. — Barthélemy et Barbé-Marbois, les plus faibles entre les déportés, étaient couchés la face contre terre et semblaient épuisés.

En apprenant que l'étape du jour était finie, les prisonniers eurent l'espoir d'être conduits dans une prison convenable où ils pussent prendre quelques instants de repos. Mais le commandant de l'escorte les conduisit à la prison des voleurs, examinant la contenance de chacun et se faisant une joie de la répulsion que les condamnés manifestaient à cette vue.

Par malheur, la première voiture ouverte était celle de Pichegru, sur la figure duquel il était impossible de lire la moindre impression. Il se contenta de dire en approchant d'une espèce de trou :

— Si c'est un escalier, éclairez-moi ; si c'est un puits, prévenez-moi tout de suite.

C'était un escalier dont plusieurs marches étaient dégradées.

Cette tranquillité exaspéra Dutertre.

— Ah ! scélérat, dit-il, vous avez l'air de me braver ; mais nous verrons si, un jour ou l'autre, je ne viens pas à bout de votre insolence.

Pichegru, arrivé le premier, annonça à ses compagnons qu'on avait eu l'attention d'étendre de la paille pour eux et remercia Dutertre de cette attention. — Seulement, la paille trempait dans l'eau et le cachot était infect.

Barthélemy descendit le second, doux, calme, mais épuisé et sentant qu'il n'avait pas un instant de repos à attendre ; à moitié couché dans cette eau glacée, il leva les mains au ciel en murmurant :

— Mon Dieu! mon Dieu!

On amena alors Barbé-Marbois; on le soutenait sous les deux bras; à l'odeur méphitique qui s'exhalait du cachot, il recula en disant :

— Faites-moi donc fusiller tout de suite, et épargnez-moi l'horreur d'une pareille agonie.

Mais la femme du geôlier qui suivait par derrière :

— Tu fais bien le difficile, dit-elle ; tant d'autres qui valaient mieux que toi n'ont pas fait tant de cérémonies pour y descendre.

Et, le poussant par le bras, elle le précipita, la tête la première, du haut en bas de l'escalier.

Villot, qui venait derrière, entendit le cri que jetait Barbé-Marboy en tombant et celui que poussaient les deux déportés qui le voyaient tomber et qui s'élançaient pour le recevoir, et, saisissant la femme par le cou :

— Par ma foi, dit-il, j'ai bien envie de l'étrangler. Qu'en dites-vous, vous autres?

— Lâchez-la, Villot, dit Pichegru, et descendez avec nous.

On avait relevé Barbé-Marbois; il avait le visage meurtri et l'os de la mâchoire fracassé.

Les trois déportés sains et saufs se mirent à crier :

— Un chirurgien! un chirurgien!

On ne leur répondit pas.

Ils demandèrent alors de l'eau, pour laver les blessures de leur compagnon, mais la porte était refermée et ne se rouvrit que deux heures après, pour laisser passer un pain de munition et une cruche d'eau, leur dîner.

Tous avaient très-soif, mais Pichegru, habitué à toutes les privations, offrit immédiatement sa part d'eau pour laver les blessures de Barbé-Marbois; les autres prisonniers ne permirent pas ce sacrifice; l'eau nécessaire au pansement fut prélevée sur la part de tous, et, comme Barbé-Marbois ne pouvait pas manger, sa ration fut portée à l'unanimité au double de celle des autres.

Le lendemain, 23 fructidor (9 septembre), on se remit en marche à sept heures du matin, sans s'inquiéter de la façon dont avaient passé la nuit les déportés et sans qu'on eût permis à un chirurgien de visiter le blessé.

A midi, on arriva à Étampes. Dutertre fit faire halte au milieu de la place et livra ses prisonniers aux insultes de la populace, à qui l'on permit d'entourer les voitures, et qui profita de la permission pour huer, maudire et couvrir de boue ceux dont elle ne connaissait pas le crime, et qui étaient criminels à ses yeux, par cela seul qu'ils étaient prisonniers.

Les déportés demandèrent qu'on avançât ou qu'on leur permît de descendre. Les deux choses furent refusées. L'un des déportés, Tronçon du Coudray, se trouvait à Étampes dans le département de Seine-et-Oise, dont il était le député, et précisément dans le canton où tous les habitants l'avaient porté à l'élection avec le plus d'ardeur.

Il ressentit d'autant plus vivement l'ingratitude et l'abandon de ses concitoyens. Alors, se levant tout à coup comme

s'il eût été à la tribune et répondant à ceux qui le désignaient sous son nom :

— Eh bien, oui, c'est moi, dit-il; c'est moi-même, votre représentant! le reconnaissez-vous dans cette cage de fer? C'est moi que vous aviez chargé de soutenir vos droits, et c'est dans ma personne qu'ils ont été violés. Je suis traîné au supplice sans avoir été jugé, et sans même avoir été accusé. Mon crime, c'est d'avoir protégé votre liberté, vos propriétés, vos personnes; d'avoir voulu donner la paix à la France, et, par conséquent, d'avoir voulu vous rendre vos enfants, que décime la baïonnette ennemie; mon crime, c'est d'avoir été fidèle à la Constitution que nous avions jurée, et voilà qu'aujourd'hui, pour prix de mon zèle à vous servir et à vous défendre, voilà que vous vous joignez à nos bourreaux! Vous êtes des misérables et des lâches, indignes d'être représentés par un homme de cœur.

Et il rentra dans son immobilité.

La foule resta un instant stupéfaite, écrasée par cette véhémente sortie; mais bientôt elle recommença ses outrages qui augmentèrent lorsqu'on apporta aux seize condamnés leur dîner, consistant en quatre pains de munition et en quatre bouteilles de vin.

Cette exposition dura trois heures.

Le même soir, on alla coucher à Angerville, où Dutertre voulut, comme il avait fait la veille, entasser les prisonniers dans un cachot.

Mais un adjudant général (bizarre ressemblance!) qui se nommait Augereau, comme celui qui les avait arrêtés, prit sur lui de les loger dans une auberge, où ils passèrent une assez bonne nuit, et où Barbé-Marbois put obtenir un chirurgien.

Le 24 fructidor (10 septembre), on arriva de bonne heure à Orléans, et on passa tout le reste de la journée et la nuit suivante dans une maison de reclusion, autrefois le couvent des Ursulines.

Cette fois, les déportés ne furent point gardés par leur escorte, mais par la gendarmerie, qui, tout en observant sa consigne, se montra pour eux d'une grande humanité.

Puis ils ne tardèrent pas à reconnaitre sous les habits de deux servantes, qui leur avaient été données comme des femmes du peuple, deux femmes du monde, qui avaient revêtu des habits grossiers pour être à même de leur offrir des secours et de l'argent.

Elles proposèrent même à Villot et à Delarue de les aider à fuir ; elles pouvaient faciliter l'évasion de deux prisonniers, mais pas plus.

Villot et Delarue refusèrent, craignant, par leur fuite, d'aggraver le sort de leurs collègues.

Les noms de ces deux anges de charité sont restés inconnus. Les nommer à cette époque, c'eût été les dénoncer.

L'histoire a, de temps en temps, un de ces regrets qui lui arrache un soupir.

Le lendemain, on arriva à Blois.

En avant de la ville, un rassemblement considérable de bateliers attendait les voitures dans le but de les briser et d'assassiner ceux qu'elles renfermaient.

Mais le capitaine de cavalerie qui commandait le détachement et qui se nommait Gauthier, — l'histoire a conservé le nom de celui-là, comme elle a conservé le nom de Dutertre, — fit signe aux déportés qu'ils n'avaient rien à craindre.

Il prit quarante homme et bouscula toute cette canaille.

Mais, à défaut des cris, les injures furent prodiguées. Les

noms de scélérats, de régicides, d'accapareurs, leur furent jetés aveuglément par cette populace furieuse, au milieu de laquelle on passa pour aller loger les prisonniers dans une petite église très-humide, sur le pavé de laquelle on avait répandu un peu de paille.

En entrant dans l'église, une bousculade permit à la populace d'approcher les condamnés d'assez près pour que Pichegru sentît qu'on lui glissait un billet dans la main.

Aussitôt que les déportés furent seuls, Pichegru lut le billet; il contenait ces mots :

« Général, sortir de la prison où vous êtes, monter à cheval, vous sauver sous un autre nom à la faveur d'un passeport, tout cela ne dépend que de vous. Si vous y consentez, aussitôt après avoir lu ce billet, approchez-vous de la garde qui vous surveille et ayez soin d'avoir votre chapeau sur la tête; ce sera la preuve de votre consentement. Alors, soyez, de minuit à deux heures, habillé, et veillez. »

Pichegru s'approcha de la garde, la tête nue.

Celui qui voulait le sauver jeta sur lui un regard d'admiration et s'éloigna.

XXXIV

L'EMBARQUEMENT

Les apprêts du départ de Blois furent si longs, que les prisonniers craignaient qu'on ne les y fît séjourner et que, pendant ce séjour, on n'arrivât à leur faire un mauvais parti. Ils en furent d'autant plus convaincus que l'adjudant général commandant leur escorte sous Dutertre, qui se nommait Colin et qui était connu dans le pays pour avoir fait les massacres du 2 septembre, et un de ses compagnons, nommé Guillet, qui n'avait pas meilleure réputation que lui, entrèrent dans la prison vers six heures du matin.

Ils paraissaient fort émus, grondaient, comme pour s'exciter eux-mêmes, et regardaient les déportés avec de mauvais sourires.

L'officier municipal qui accompagnait les prisonniers depuis Paris eut comme une illumination.

Il alla droit à eux, et, fermement devant eux :

— Pourquoi tardez-vous à partir ? leur dit-il. Tout est prêt depuis longtemps; la foule augmente, votre conduite est plus que suspecte : je vous ai vus et entendus l'un et l'autre ameuter le peuple et le pousser à commettre des violences sur les personnes des déportés. Je vous déclare que, s'il arrive quelque accident à leur sortie, je ferai consigner ma dé-

position sur le registre de la municipalité, et c'est vous qu'elle accusera.

Les deux coquins balbutièrent quelques excuses; on amena les voitures, les prisonniers furent accompagnés par les mêmes clameurs, les mêmes imprécations et les mêmes menaces qui les avaient accueillis la veille; mais aucun ne fut atteint ni blessé par les coups qu'on essaya de leur porter ni les pierres qu'on leur jeta.

A Amboise, on coucha dans une chambre si étroite, que les condamnés n'avaient pas assez d'espace pour s'étendre sur la paille; ils durent rester debout ou assis.

Ce n'est qu'à Tours qu'ils espérèrent prendre quelque repos, mais ils se trompaient cruellement.

Les autorités de la ville venaient de subir une épuration; elles étaient encore sous le coup de la terreur.

On mit les prisonniers à la Conciergerie, c'est-à-dire à la prison occupée par les galériens. Confondus avec eux, quelques députés demandèrent un local particulier.

— Voilà votre appartement, dit le geôlier en désignant un petit cachot humide et infect.

Alors, les galériens montrèrent plus de pudeur que les nouveaux magistrats de Tours, et l'un d'eux, s'approchant des déportés, leur dit humblement :

— Messieurs, nous sommes bien fâchés de vous voir ici; nous ne sommes pas dignes de vous approcher; mais, si, dans le malheureux état où nous sommes réduits, il y a quelque service que nous puissions vous rendre, soyez assez bons pour les accepter. Le cachot que l'on vous a préparé est le plus froid et le plus humide de tous; nous vous prions de prendre le nôtre, il est plus grand et moins humide.

Pichegru, au nom de ses compagnons, remercia ces mal-

heureux, et, en secouant la main de celui qui avait porté la parole :

— C'est donc parmi vous, dit-il, qu'il faut maintenant chercher des cœurs d'hommes?

Il y avait plus de trente heures que les déportés n'avaient mangé, lorsqu'on leur distribua à chacun une livre de pain et une bouteille de vin.

Ce fut pour eux jour de gala.

Le lendemain, on s'arrêta à Sainte-Maure. Le lieutenant général Dutertre, ayant trouvé dans cette petite ville une colonne mobile de la garde nationale, composée de paysans, en profita pour donner quelque repos à sa troupe, dont les hommes ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre. Il chargea, en conséquence, cette colonne de garder les déportés sous la responsabilité du corps municipal qui, heureusement, n'était pas épuré.

Ces braves paysans eurent pitié des malheureux prisonniers; ils leur procurèrent du pain et du vin, de sorte qu'une fois, ils purent manger à leur faim, boire à leur soif. En outre, ils étaient moins étroitement gardés, et telle était la négligence de ces braves gens, dont la plupart n'étaient armés que de piques, que les prisonniers pouvaient aller jusqu'à la chaussée, et, de cette chaussée, voyaient une forêt qui semblait se trouver là tout exprès pour leur offrir un refuge.

Ramel hasarda la proposision d'essayer de fuir; mais les uns s'y opposèrent, parce que fuir, selon eux, était confesser leur culpabilité; les autres s'y refusèrent, parce que leur fuite eût cruellement compromis leurs gardiens et eût fait punir ceux que, les premiers, ils avaient trouvé sensibles à

Le jour parut sans qu'on eût beaucoup dormi, car la nuit tout entière s'était écoulée dans cette discussion, et il fallut rentrer dans les cages de fer et redevenir la chose de Dutertre.

On traversa cette forêt profonde que, la veille, on avait regardée avec tant d'avidité; les chemins étaient affreux. Quelques-uns obtinrent la permission de marcher entre quatre cavaliers; Barbé-Marbois, Barthélemy et du Coudray, blessés, presque mourants, ne purent profiter de la permission. Couchés sur le plancher, à chaque cahot, ils étaient jetés contre les barres de fer qui les meurtrissaient et, malgré leur stoïcisme, leur arrachaient des cris de douleur. Barthélemy fut le seul qui, pas une seule fois, ne fit entendre une plainte.

A Châtellerault, on les enferma dans un cachot tellement infect, que trois d'entre eux tombèrent asphyxiés en y entrant. Pichegru repoussa la porte que l'on allait fermer, et, tirant à lui un soldat, il le jeta au fond du cachot où cet homme faillit s'évanouir. Celui-ci rendit compte de l'impossibilité de demeurer dans une pareille atmosphère, on laissa la porte ouverte et l'on y mit des sentinelles.

Barbé-Marbois était fort mal; du Coudray, qui le soignait, était assis sur la paille auprès de lui. Un malheureux qui, depuis trois ans, subissait la peine des fers dans un cachot voisin, obtint de visiter les prisonniers, leur apporta de l'eau fraîche et offrit son lit à Marbois, qui se trouva un peu mieux après y avoir pris deux heures de repos.

— Ayez patience, leur disait cet homme; on finit par s'accoutumer à tout, et j'en suis un exemple, puisque depuis trois ans j'habite un cachot pareil au vôtre.

A Lusignan, la prison se trouva trop petite pour contenir les seize déportés; il pleuvait à verse, un vent froid soufflait

du nord; Dutertre, que rien n'embarrassait, ordonna de bien fermer les cages, fit dételer les chevaux, et cages et prisonniers restèrent sur la place publique. Ils étaient là depuis une heure à peu près, lorsque le maire et le commandant de la garde nationale, vinrent demander, sous leur responsabilité, de les faire loger dans une auberge. Ils l'obtinrent, non sans difficulté; à peine les prisonniers étaient-ils établis dans trois chambres avec renfort de sentinelles aux portes et sous les fenêtres, qu'ils virent arriver un courrier qui s'arrêta dans cette même auberge où on les avait conduits; quelques-uns, plus faciles à l'espérance que les autres, crurent que ce courrier était porteur d'heureuses nouvelles. Tous furent d'avis qu'il annonçait un événement d'importance.

Et, en effet, il apportait l'ordre d'arrêter le général Dutertre, à cause des concussions et des friponneries qu'il avait commises depuis le départ des déportés, et de le ramener à Paris.

On trouva sur lui les huit cents louis d'or qu'il avait reçus pour la dépense du convoi, dépense qu'il supprimait et à laquelle il subvenait par des réquisitions frappées sur les municipalités.

Les déportés apprirent cette nouvelle avec joie; ils virent approcher la voiture qui lui était destinée, et Ramel, poussant la curiosité jusqu'à vouloir examiner sa contenance, ouvrit la fenêtre.

Mais aussitôt la sentinelle de la rue fit feu et sa balle brisa la traverse de la fenêtre.

Dutertre arrêté, la conduite du convoi incombait donc à son second, Guillet.

Mais Guillet, nous l'avons dit, ne valait guère mieux que Dutertre. Le lendemain, le maire de Saint-Maixant, où l'on

avait fait halte, s'étant approché des déportés et ayant eu le malheur de leur dire : « Messieurs, je prends beaucoup de part à votre situation et tous les bons citoyens partagent mon sentiment; » il mit lui-même la main sur le maire, le jeta entre deux soldats et ordonna à ceux-ci de le conduire en prison.

Mais cet acte de brutalité révolta tellement les habitants de la ville, dont le brave homme paraissait fort aimé, qu'ils se soulevèrent et forcèrent Guillet de leur rendre leur syndic.

Ce qui tourmentait le plus les déportés, c'est qu'ils ignoraient complétement le lieu de leur destination. Ils avaient entendu parler de Rochefort, mais d'une manière vague. Privés de toute relation avec leurs familles, ils ne pouvaient obtenir aucune lumière sur le sort qui les attendait.

A Surgères, ce sort leur fut révélé. Le maire avait insisté pour que les prisonniers fussent logés à l'auberge et l'avait obtenu.

Pichegru, Aubry et Delarue étaient couchés sur des matelas étendus à terre dans une chambre du premier étage, séparée de la pièce de dessous par un plancher si mal joint, que l'on pouvait voir tout ce qui s'y passait.

Les chefs de l'escorte, sans se douter qu'ils étaient vus et entendus, s'y firent servir à souper. Un officier de marine vint les y joindre. Chaque mot que disaient ces hommes était important pour les malheureux condamnés ; ils écoutèrent.

Le souper, long et copieux, fut fort gai. Les souffrances dont on accablait les déportés firent les frais de cette gaieté. Mais, à minuit et demi, le souper terminé, l'officier de marine fit remarquer qu'il était temps de s'occuper de l'opération.

Ce mot *opération* attira, comme on le comprend bien, toute l'attention des trois déportés.

Un homme qui leur était inconnu, et qui servait de secrétaire à Guillet, apporta des plumes, de l'encre et du papier, et se mit à écrire sous la dictée du commandant.

Cette dictée était un procès-verbal constatant que, conformément aux derniers ordres du Directoire, les déportés n'étaient sortis de leurs cages que pour entrer dans *le Brillant*, brigantin préparé à Rochefort pour les recevoir.

Pichegru, Aubry et Delarue, quoique atterrés par l'audition de ce procès-verbal fait d'avance, prenant les devants d'un jour et ne laissant aucun doute sur la déportation, gardèrent le secret vis-à-vis de leurs camarades.

Ils pensèrent qu'il serait assez tôt pour eux d'apprendre cette triste nouvelle à Rochefort.

On y arriva le 21 septembre, entre trois et quatre heures du soir. Le convoi quitta la chaussée de la ville, défila sous les glacis, où une foule immense de curieux attendait, tourna la place et se dirigea vers les bords de la Charente.

Il n'y avait plus de doute, non-seulement pour ceux qui avaient surpris le secret fatal, mais encore pour les treize autres qui ignoraient tout. Ils allaient être embarqués, lancés sur l'Océan, dénués des choses les plus nécessaires à la vie et soumis à tous les risques d'une navigation dont ils ne pouvaient deviner le terme.

Enfin, les voitures s'arrêtèrent. Quelques centaines de matelots et de soldats, déshonorant l'uniforme de la marine, se placèrent en haie au moment où l'on tira les déportés de leur cage, qu'ils en étaient réduits à regretter. Des cris féroces les accueillent :

— A bas les tyrans ! à l'eau ! à l'eau les traîtres !...

Un de ces hommes s'était avancé, sans doute dans le but de mettre sa menace à exécution; les autres le suivaient de près. Le général Villot marcha droit à lui, et, croisant les bras :

— Misérable, lui dit-il, tu es trop lâche me rendre ce service!...

Un canot s'approcha, un commissaire fit l'appel, et, les uns après les autres, aussitôt nommés, les déportés descendirent dans l'embarcation.

Le dernier, Barbé-Marbois était dans un état si désespéré, que le commissaire déclara que, si on l'embarquait faible et mourant comme il était, il ne supporterait pas deux jours de navigation.

— Que t'importe, imbécile? lui dit le commandant Guillet. Tu ne dois compte que de ses os.

Un quart d'heure après, les déportés étaient à bord d'un bâtiment à deux mâts, mouillé vers le milieu de la rivière. C'était *le Brillant*, petit corsaire pris sur les Anglais. Ils y furent reçus par une douzaine de soldats qui semblaient avoir été choisis exprès pour faire sur eux l'office de bourreaux. On les entassa à l'entre-pont dans un réduit si étroit, que la moitié d'entre eux à peine pouvait s'asseoir; si bas, que les autres ne pouvaient se tenir debout, et qu'ils étaient obligés de se relayer dans cette position, dont l'une ne valait guère mieux que l'autre.

Une heure après leur installation, on voulut bien se rappeler qu'ils devaient avoir besoin de nourriture.

On descendit alors deux baquets, l'un vide et que l'on plaça dans un coin, l'autre contenant des fèves à demi cuites, nageant dans une eau rousse plus dégoûtante encore que le vase qui la renfermait. Un pain de munition et une ration d'eau, seules choses dont les prisonniers firent usage, com-

plétait cet immonde repas, servi à des hommes que leurs concitoyens avaient choisis comme les plus dignes d'entre eux pour les représenter.

Les déportés ne touchèrent point aux fèves du baquet, — quoiqu'ils n'eussent pas mangé depuis trente-six heures, — soit à cause du dégoût qu'elles leur causaient, soit parce qu'on avait jugé à propos de ne leur donner ni cuiller ni fourchette.

Et, comme, pour introduire un peu d'air dans leur réduit, ils étaient obligés de laisser la porte ouverte, ils étaient l'objet des railleries des soldats, qui arrivèrent à un degré de grossièreté telle, que Pichegru, oubliant qu'il n'avait plus le droit de commander, leur ordonna de se taire.

— C'est toi qui feras bien de te taire, lui répondit l'un d'eux. Prends garde, tu n'es pas encore sorti de nos mains.

— Quel âge as-tu? lui demanda Pichegru voyant sa jeunesse.

— Seize ans, répondit le soldat.

— Messieurs, dit Pichegru, si jamais nous revenons en France, voilà un enfant qu'il ne faut pas oublier; il promet.

XXXV

ADIEU, FRANCE!

Cinq heures s'écoulèrent avant que le bâtiment mît à la voile; il appareilla enfin, et, après une heure de marche, mouilla dans la grande rade.

Il était à peu près minuit.

Un grand mouvement se fit alors entendre sur le pont; au milieu des menaces multipliées qui avaient accueilli les déportés en arrivant à Rochefort, les cris « A l'eau! » et « Boire à la grande tasse, » arrivaient distinctement jusqu'à eux. Aucun ne s'était communiqué sa pensée secrète, mais tous s'attendaient à trouver la fin de leurs tortures dans le lit de la Charente. Sans doute que le bâtiment qui les contenait, ou celui à bord duquel ils allaient être transportés, était un de ces bâtiments à soupape, ingénieuse invention de Néron pour se débarrasser de sa mère, et de Carrier pour noyer les royalistes.

Le commandement de mettre deux chaloupes à la mer est fait; un officier ordonne à haute voix que chacun se tienne à son poste; puis, après un moment de silence, les noms de Pichegru et d'Aubry sont prononcés.

Ils prennent congé de leurs compagnons en les embrassant, et montent sur le pont.

Un quart d'heure se passe.

Tout à coup les noms de Barthélemy et de Delarue retentissent.

Sans doute, on en a fini avec les deux premiers et le tour des deux autres arrive. — Ils embrassent leurs compagnons comme ont fait Aubry et Pichegru, et montent sur le pont, d'où ils passent dans un petit canot où on les fait asseoir côte à côte sur un banc. Un matelot se place sur un autre banc vis-à-vis; la voile est déployée, ils partent comme un trait.

A chaque instant, les deux déportés soudent du pied le canot, croyant voir la soupape par où sont probablement passés leurs compagnons, s'ouvrir et les engloutir à leur tour.

Mais, cette fois, leurs craintes étaient vaines : on les transportait du brigantin *le Brillant* sur la corvette *la Vaillante*, où leurs deux compagnons les avaient précédés et où les douze autres devaient les suivre.

Ils y furent reçus par le capitaine Julien, sur la figure duquel ils essayèrent d'abord de lire le sort qui les attendait.

La figure affectait d'être sévère; mais, lorsque le capitaine se vit seul avec eux :

— Messieurs, leur dit-il, on voit que vous avez beaucoup souffert; mais prenez patience : tout en exécutant les ordres du Directoire, je ne négligerai rien de ce qui pourra adoucir votre sort.

Par malheur pour eux, Guillet les avait suivis; il entendit ces derniers mots. Une heure après, le capitaine Julien était remplacé par le capitaine Laporte.

Chose bizarre! *la Vaillante*, corvette de vingt-deux pièces de canon, que montaient les déportés, venait d'être construite tout récemment à Bayonne, et Villot, qui était commandant général de la contrée, avait été choisi pour être son parrain.

C'était lui qui l'avait nommée *la Vaillante*. On fit descendre les déportés dans l'entre-pont, et, comme on ne songeait pas à leur donner à manger :

— Veut-on décidément nous laisser mourir de faim ? demanda Dessonville, celui d'entre les déportés qui souffrait le plus cruellement du manque de nourriture.

— Non, non, messieurs, dit en riant un officier de la corvette nommé Des Poyes; soyez tranquilles, on va vous servir à souper.

— Donnez-nous seulement quelques fruits, dit Barbé-Marbois mourant, quelque chose qui rafraîchisse la bouche.

Un nouvel éclat de rire accueillit cette demande, et, de dessus le pont, on jeta aux malheureux affamés deux pains de munition.

« Souper exquis ! s'écrie Ramel, pour de pauvres diables qui n'avaient pas mangé depuis quarante heures, souper que nous avons bien souvent regretté, car ce fut la dernière fois fois qu'on nous donna du pain. »

Dix minutes après, on distribuait des hamacs à douze des condamnés; mais Pichegru, mais Villot, mais Ramel, mais Dessonville, n'en recevaient point.

— Et nous, demanda Pichegru, sur quoi allons-nous coucher?

— Venez, répondit la voix du nouveau capitaine, on va vous le dire.

Pichegru et les quatre déportés qui n'avaient pas reçu de hamacs se rendirent à l'ordre qui leur était donné.

— Faites descendre ces messieurs dans la Fosse-aux-Lions, dit le capitaine Laporte, c'est le logement qui leur est destiné.

Chacun sait ce que c'est que la Fosse-aux-Lions, c'est le

cachot où l'on met le matelot condamné au dernièr supplice.

Aussi, les déportés de l'entre-pont, en entendant cet ordre, poussèrent-ils des cris de colère.

— Point de séparation! s'écrièrent-ils; mettez-nous avec ces messieurs dans cet horrible cachot, ou laissez-les avec nous.

Barthélemy et son fidèle Letellier, ce brave domestique qui, quelque observation qui lui eût été faite, n'avait pas voulu quitter son maître, Barthélemy et Letellier s'élancèrent sur le pont, et, voyant leurs quatre compagnons entraînés par des soldats vers l'écoutille qui conduit à la Fosse-aux-Lions, ils se laissèrent glisser par l'échelle plutôt qu'ils ne la descendirent, et se trouvèrent à fond de cale avant eux.

— Ici! cria le capitaine du haut de l'écoutille, ou je vous fais remonter à coups de baïonnette.

Mais eux se couchèrent.

— Il n'y a ni premier ni dernier entre nous, dirent-ils; nous sommes tous coupables, ou tous innocents. Que l'on nous traite donc tous de la même manière.

Les soldats s'avancèrent sur eux, la baïonnette en avant; mais eux ne bougèrent point, et il fallut les instances de Pichegru et de ses trois amis pour les faire remonter sur le pont.

Ils restèrent donc tous quatre dans les plus épaisses ténèbres, dans cet horrible cachot infecté par les exhalaisons de la cale et par celles des câbles, n'ayant ni hamac ni couverture, ne pouvant rester couchés, car il n'y avait pas de place, ne pouvant demeurer debout, le plafond du cachot étant trop bas.

Les douze autres, resserrés dans l'entre-pont, n'étaient

guère mieux, car on ferma sur eux les écoutilles, et, comme leurs camarades de la Fosse-aux-Lions, ils furent privés d'air et de mouvement.

Vers quatre heures du matin, le capitaine donna l'ordre de mettre à la voile, et, au milieu des cris de l'équipage, du grincement des agrès, du mugissement des vagues se brisant contre l'avant de la corvette, on entendit, comme un sanglot déchirant sortir des flancs du vaisseau, ce dernier cri :

— Adieu, France!

Et, comme un écho des entrailles de la cale, ce même cri répété, mais à peine intelligible à cause des profondeurs du bâtiment :

— France, adieu!

*
* *

Peut-être s'étonnera-t-on que nous ayons si fort appuyé sur ce douloureux récit, qui deviendrait bien autrement douloureux encore, si nous suivions les malheureux déportés pendant leur traversée de quarante-cinq jours. Mais le lecteur n'aurait probablement pas le courage que nous a inspiré ce besoin, non pas de réhabiliter, nous laissons à l'histoire le soin des réhabilitations, mais d'attirer la pitié des générations qui suivent sur les hommes qui se sont sacrifiés pour elles.

Il nous a paru que ce mot païen de l'antiquité : *Malheur aux vaincus!* était une cruauté dans tous les temps et une impiété dans les temps modernes; aussi, je ne sais par quel

entraînement de mon cœur c'est toujours vers les vaincus que je me tourne, et toujours à eux que je vais.

Ceux qui m'ont lu savent que c'est avec une sympathie égale et avec une impartialité pareille que j'ai raconté la passion de Jeanne d'Arc à Rouen, la légende de Marie Stuart à Fotheringay, que j'ai suivi Charles Ier sur la place de White-Hall et Marie-Antoinette sur la place de la Révolution.

Mais ce que j'ai remarqué avec regret chez les historiens, c'est qu'ils se sont étonnés. comme M. de Chateaubriand, de la quantité de larmes que contenait l'œil des rois, sans étudier aussi religieusement la somme de douleurs que pouvait supporter sans mourir cette pauvre machine humaine quand elle est soutenue par la conviction de son innocence et de son droit, appartint-elle aux classes moyennes et même inférieures de la société.

Tels étaient ces hommes, dont nous venons d'essayer de peindre l'agonie, pour lesquels nous ne trouvons pas un regret chez les historiens, et qui, par l'habile combinaison qu'ont eue leurs persécuteurs de mêler avec eux des hommes comme Collot-d'Herbois et comme Billaud-Varennes, après avoir été dépouillés de la sympathie de leurs contemporains, ont été déshérités de la pitié de l'avenir.

LA HUITIÈME CROISADE[1]

I

SAINT-JEAN-D'ACRE

Le 7 avril 1799, le promontoire sur lequel est bâti Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, apparaissait enveloppé d'autant d'éclairs et de tonnerres que l'était le mont Sinaï le jour où le Seigneur, dans le buisson ardent, donna la loi à Moïse.

[1] En vous annonçant, chers lecteurs, l'importance matérielle de notre roman *les Blancs et les Bleus*, c'est-à-dire en vous avertissant qu'il formerait un certain nombre de volumes, nous avons dit, en même temps, qu'il était la suite des *Compagnons de Jehu*.

Mais, comme il entrait dans notre plan de peindre les grands événements de la fin du siècle passé et du commencement du siècle actuel, de 1793 à 1815, c'est-à-dire de faire passer sous vos yeux vingt-deux ans de notre histoire, nous avons employé près de trois volumes à peindre les grandes journées de notre Révolution, et nous ne

D'où venaient ces détonations qui ébranlaient la côte de Syrie comme un tremblement de terre?

D'où sortait cette fumée qui couvrait le golfe du Carmel

sommes encore arrivés qu'à cette année 1799, où commence notre récit des *Compagnons de Jéhu.*

Comme quelques-uns des acteurs qui jouent un rôle dans ce dernier livre, jouent aussi un rôle dans *les Blancs et les Bleus,* on ne s'étonnera pas que, sur cinq ou six points du nouvel épisode où nous entrons, les deux actions se rejoignent et que quelques-uns des chapitres de notre premier livre se retrouvent naturellement dans le second, puisque les événements, non-seulement se côtoient, mais parfois aussi sont identiques.

Une fois l'exécution de Morgan et de ses compagnons terminée, notre récit constitue bien réellement la suite des *Compagnons de Jéhu,* puisque c'est le troisième et le seul frère qui reste de la famille de Sainte-Hermine, qui devient le héros et le personnage des volumes qui nous resteront encore à publier sous le titre de *l'Empire.*

Nous vous donnons cette explication, chers lecteurs, afin que vous ne vous étonniez pas de cette coïncidence entre les deux ouvrages, et, si nous osions même tant attendre de votre complaisance, nous vous prierions de relire *les Compagnons de Jéhu*, en même temps que vous liriez cet épisode de *la Huitième Croisade.*

Ai-je besoin de vous dire, chers lecteurs, que ce nouveau travail, le plus historique de tous ceux que j'ai faits, a été conçu, composé et exécuté dans ce grand but, d'arriver à faire lire dix volumes d'histoire sous l'étiquette de dix volumes de roman? Les événements racontés dans *les Blancs et les Bleus* sont les plus importants de notre siècle, et il est essentiel que notre peuple, qui a déjà joué un si grand rôle depuis soixante-dix ans dans les événements européens, et qui est appelé à en jouer un plus grand encore, sache comme on doit les savoir ces grands faits de nos chroniques.

Puis, quand les restaurations suivent les révolutions et les révolutions les restaurations, que chaque parti élève, au moment du triomphe, une statue à celui qui le représente, statue destinée à être abattue par le parti contraire pour faire place à une autre, les esprits faibles, les yeux myopes se troublent devant tous ces grands hommes d'un instant qui deviennent des traîtres, sans que les contemporains mettent plus de difficulté à les déshonorer qu'ils n'en ont mis à les glorifier.

d'un nuage aussi épais que si la montagne d'Élie était changée en volcan?

Le rêve d'un de ces hommes qui, avec quelques paroles, changent la destinée des empires, s'accomplissait.

Nous nous trompons, c'est s'évanouissait que nous voulons dire.

Mais peut-être aussi ne s'évanouissait-il que pour faire place à une réalité, que cet homme, si ambitieux qu'il fût, n'eût point ose rêver.

*
* *

Le 10 septembre 1797, en apprenant, à Passeriano, la journée du 18 fructidor, la promulgation de la loi qui condam-

Il est bon qu'un œil plus ferme, qu'un esprit plus impartial dise : «Voilà le plâtre, et voilà le marbre; — voilà le plomb, et voilà l'or.»

Il y a des statues qu'on jette à bas de leur piédestal et qui y remontent toutes seules.

Il y en a, au contraire, qui tombent d'elles-mêmes et qui se brisent en tombant.

Mirabeau, après avoir été porté en grande pompe au Panthéon, n'a pas de tombeau aujourd'6ui.

Louis XVI, après avoir été jeté dans la fosse commune, a sa chapelle expiatoire.

Peut-être la postérité a-t-elle été bien sévère pour Mirabeau! Peut-être la postérité a-t-elle été bien indulgente pour Louis XVI! Mais il faut s'incliner devant les sévérités et les indulgences de la postérité.

Et, cependant, sans envier sa chapelle expiatoire à Louis XVI, nous aimerions voir rendre une tombe à Mirabeau.

Le plus coupable des deux, à notre avis, ne fut pas celui qui vendit, mais celui qui acheta. A. D.

nait à la déportation deux directeurs, cinquante-quatre députés et cent quarante-huit individus, le vainqueur de l'Italie était tombé dans une sombre rêverie.

Il mesurait sans doute dans son imagination toute l'influence que lui donnait ce coup d'État dans lequel sa main avait tout fait, quoique la main d'Augereau eût seule été visible.

Il se promenait avec son secrétaire Bourrienne dans le beau parc du palais.

Tout à coup, il releva la tête et lui dit, sans que rien eût précédé cette espèce d'apostrophe :

— *Décidément, l'Europe est une taupinière; il n'y a jamais eu de grand empire et de grande révolution qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes.*

Puis, comme Bourrienne, nullement préparé à cette sortie, le regardait avec étonnement, il était retombé ou avait fait semblant de retomber dans sa rêverie.

Le 1er janvier 1798, Bonaparte, reconnu au fond de la loge où il essayait de se cacher, à la première représentation d'*Horatius Coclès*, salué par une triple ovation et par les cris de « Vive Bonaparte! » qui trois fois avaient ébranlé la salle, rentrait dans sa maison de la rue Chantereine, nouvellement nommée, en son honneur, rue de la Victoire, et, tombant dans une profonde mélancolie, disait à Bourrienne, le confident de ses pensées noires :

— *Croyez-moi, Bourrienne, on ne conserve à Paris le souvenir de rien. Si je reste six mois sans rien faire, je suis perdu; une renommée, dans cette Babylone, en remplace une autre; on ne m'aura pas vu trois fois au spectacle, qu'on ne me regardera même plus.*

Enfin, le 29 du même mois, il disait toujours à Bourrienne, revenant sans cesse au rêve de sa pensée :

— *Bourrienne, je ne veux pas rester ici. Il n'y a rien à faire ; si je reste, je suis coulé ; tout s'use en France. J'ai déjà absorbé ma gloire. Cette pauvre petite Europe n'en fournit point assez ;* IL FAUT ALLER EN ORIENT.

Enfin, comme, quinze jours avant son départ, le 18 avril 1798, il descendait la rue Sainte-Anne côte à côte avec Bourrienne, auquel, depuis la rue Chantereine, il n'avait pas dit un seul mot, celui-ci, pour rompre ce silence qui l'embarrassait, lui avait dit :

— Vous êtes donc bien décidé à quitter la France, général ?

— *Oui*, avait-il répondu. *Je leur ai demandé à être des leurs ; ils m'ont refusé. Il faudrait, si je restais ici, les renverser et me faire roi. Les nobles n'y consentiraient jamais ; j'ai sondé le terrain : le temps n'est pas venu, je serais seul, il me faut encore éblouir ces gens-là. Nous irons en Égypte, Bourrienne.*

Ainsi, ce n'était pas pour communiquer avec Typpo-Saëb à travers l'Asie et pour frapper l'Angleterre dans l'Inde que Bonaparte voulait quitter l'Europe.

IL LUI FALLAIT ÉBLOUIR CES GENS-LA ! **Voilà la véritable cause de son expédition d'Égypte.**

*
* *

Et, en effet, le 3 mai 1798, il donnait l'ordre à tous les généraux d'embarquer leurs troupes.

Le 4, il quittait Paris.

Le 8, il arrivait à Toulon.

Le 19, il montait sur le vaisseau amiral *l'Orient*.

Le 25, il passait en vue de Livourne et de l'île d'Elbe.

Le 13 juin, il prenait Malte.

Le 19, il se remettait en route.

Le 1er juillet, il débarquait près du Marabout.

Le 3, il enlevait Alexandrie d'assaut.

Le 13, il gagnait la bataille de Chébreïss.

Le 21, il écrasait les mamelouks aux Pyramides.

Le 25, il entrait au Caire.

Le 14 août, il apprenait le désastre d'Aboukir.

Le 24 décembre, il partait pour visiter, avec l'Institut, les restes du canal de Suez.

Le 28, il buvait aux fontaines de Moïse, et, comme le pharaon, il manquait d'être noyé dans la mer Rouge.

Le 1er janvier 1799, il projetait la campagne de Syrie.

Six mois auparavant, l'idée lui en était venue déjà.

C'est alors qu'il avait écrit à Kléber :

« Si les Anglais continuent à inonder la Méditerranée, ils nous obligeront peut-être à faire de plus grandes choses que nous n'en voulions faire. »

Il était vaguement question d'une expédition que le sultan de Damas tenterait contre nous, et dans laquelle le pacha Djezzar, surnommé le *Boucher* à cause de sa cruauté, conduirait l'avant-garde.

Ces nouvelles avaient pris une certaine consistance.

Djezzar s'était avancé par Gaza jusqu'à El-Arich, et avait massacré les quelques soldats que nous avions dans cette forteresse.

Bonaparte, au nombre de ses jeunes officiers d'ordonnance, avait les deux frères Mailly de Château-Renaud.

Il envoya le plus jeune en parlementaire à Djezzar, qui, contre le droit des gens, le fit prisonnier.

C'était une déclaration de guerre.

Bonaparte, avec sa rapidité d'exécution, résolut de détruire cette avant-garde de la Porte Ottomane.

En cas de succès, lui-même dira plus tard quelles étaient ses espérances. En cas d'échec, il renversait les remparts de Gaza, de Jaffa et d'Acre, ravageait le pays, en détruisait toutes les ressources, enfin rendait impossible le passage d'une armée, même indigène, à travers le désert.

Le 11 février 1799, Bonaparte entrait en Syrie à la tête de douze mille hommes.

Il avait avec lui cette pléiade de braves qui gravite tout autour de lui pendant la première, la plus brillante période de sa vie. Il avait Kléber, le plus beau et le plus brave cavalier de l'armée.

Il avait Murat, qui lui disputait ce double titre.

Il avait Junot, l'habile tireur au pistolet, qui coupait douze balles de suite sur la lame d'un couteau.

Il avait Lannes, qui avait déjà gagné son titre de duc de Montebello, mais qui ne le portait pas encore.

Il avait Reynier, à qui était réservé l'honneur de décider la victoire à Héliopolis.

Il avait Caffarelli, qui devait rester dans cette tranchée qu'il faisait creuser.

Enfin il avait, dans des positions secondaires, pour aide de camp Eugène de Beauharnais, notre jeune ami de Strasbourg, qui avait fait le mariage de Joséphine avec Bonaparte en venant réclamer à celui-ci l'épée de son père.

Il avait Croisier, triste et taciturne depuis que, dans une

rencontre avec les Arabes, il avait faibli et que le mot *lâche* était sorti de la bouche de Bonaparte.

Il avait l'aîné des deux Mailly, qui allait délivrer ou venger son frère.

Il avait le jeune cheik d'Aher, chef des Druses, dont le nom, sinon la puissance, s'étendait de la mer Morte à la mer Méditerrannée.

Il avait enfin une ancienne connaissance à nous, Roland de Montrevel, dont la bravoure habituelle s'était, depuis le jour où il avait été blessé et fait prisonnier au Caire, doublée de cet étrange désir de mort auquel nous l'avons vu en proie pendant toute la durée de notre récit des *Compagnons de Jéhu* [1].

L'armée arriva le 17 février devant El-Arich.

Les soldats avaient beaucoup souffert de la soif pendant la traversée. A la fin d'une étape seulement, ils avaient trouvé tout ensemble un amusement et une jouissance.

C'était à Messoudiah, c'est-à-dire *au lieu fortuné*, au bord de la Méditerranée, sur un terrain composé de petites dunes d'un sable très-fin. Le hasard avait fait qu'un soldat avait renouvelé le miracle de Moïse : en enfonçant un bâton dans le sable, l'eau en était sortie comme d'un puits artésien, le soldat avait goûté cette eau et l'avait trouvée excellente; il avait appelé ses camarades et leur avait fait part de sa découverte.

Chacun alors avait fait son trou et avait eu son puits.

Il n'en fallut pas davantage pour rendre aux soldats toute leur gaieté.

El-Arich se rendit à la première sommation.

Enfin, le 28 février, on commença d'apercevoir les vertes

1. Voir, sur les causes de ce désir, la préface des *Compagnons de Jéhu*.

et fertiles campagnes de la Syrie; en même temps, à travers une légère pluie, chose si rare en Orient, on entrevoyait des vallées et des montagnes qui rappelaient nos montagnes et nos vallées d'Europe.

Le 1er mars, on campa à Ramleh, l'ancienne Rama, là où Rachel entra dans ce grand désespoir dont la Bible donne une idée par cette phrase splendide de poésie :

« Et l'on entendit de longs sanglots dans Rama. C'était Rachel qui pleurait ses enfants, et qui ne voulait pas être consolée, parce qu'ils n'étaient plus ! »

C'était à Rama que passèrent Jésus, la vierge Marie et saint Joseph pour aller en Égypte. L'église qui fut concédée par les religieux à Bonaparte, pour en faire un hôpital, est bâtie sur l'endroit même où la sainte famille se reposa.

Le puits dont l'eau fraîche et pure désaltérait toute l'armée fut le même que celui où, mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf ans auparavant, s'étaient désaltérés les saints fugitifs. Il était aussi de Rama, le disciple Joseph, dont la main pieuse ensevelit le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Peut-être, dans cette immense multitude, pas un homme ne connaissait cette tradition sacrée; mais ce que l'on savait, c'est qu'on n'était plus qu'à six lieues de Jérusalem.

En se promenant sous les plus beaux oliviers qu'il y ait peut-être en Orient, et que nos soldats abattaient sans respect pour en faire le feu de leurs bivacs, Bourrienne demanda à Bonaparte :

— Général, n'irez-vous point à Jérusalem ?

— Oh ! pour cela, non, répondit insoucieusement celui-ci. Jérusalem n'est point dans ma ligne d'opérations. Je ne veux pas avoir affaire à des montagnards dans des chemins difficiles, et puis, de l'autre côté du mont, je serais assailli par

une nombreuse cavalerie. Je n'ambitionne pas le sort de Crassus.

Crassus, on le sait, fut massacré par les Parthes.

Il y a cela d'étrange dans la vie de Bonaparte, c'est qu'étant passé à six lieues de Jérusalem, berceau du Christ, et à six lieues de Rome, capitale de la papauté, il n'ait eu le désir de voir ni Rome ni Jérusalem.

II

LES PRISONNIERS

Deux jours auparavant, à un quart de lieue de Gazah, dont le nom veut à la fois dire, en arabe, *trésor*, et, en hébreu, *la forte*; de Gazah, dont les portes furent emportées par Samson, qui mourut avec trois mille Philistins sous les ruines du temple qu'il renversa, — on avait rencontré Abdallah, pacha de Damas.

Il était à la tête de sa cavalerie. Cela regardait Murat.

Murat prit cent hommes sur les mille qu'il commandait, et, sa cravache à la main, — en face de cette cavalerie musulmane, arabe et maugrabine, il était rare qu'il daignât tirer son sabre, — il le chargea vigoureusement.

Abdallah tourna bride, traversa la ville, l'armée la traversa après lui et s'établit au delà.

C'était le lendemain de cette escarmouche qu'elle était arrivée à Ramleh.

De Ramleh, on marcha sur Jaffa; à la grande satisfaction des soldats, pour la seconde fois, les nuages s'amoncelèrent au-dessus de leurs têtes, et donnèrent de l'eau.

On envoya une députation à Bonaparte, au nom de l'armée qui demandait à prendre un bain.

Bonaparte accorda la permission et fit faire halte. Alors, chaque soldat se dépouilla de ses habits, et reçut avec délices sur son corps brûlé cette pluie d'orage.

Puis l'armée se remit en route, rafraîchie et joyeuse, chantant tout d'une voix *la Marseillaise.*

Les mamelouks et la cavalerie d'Abdallah n'osèrent pas plus nous attendre qu'ils n'avaient fait à Gazah; ils rentrèrent dans la ville subissant cette croyance que *tout musulman à l'abri d'un rempart est invincible.*

C'était, au reste, un singulier composé, que ce ramas d'individus qui formaient la garnison de Jaffa et qui, enivrés de fanatisme, allaient tenir tête aux premiers soldats du monde.

Il y en avait de tout l'Orient, depuis l'extrémité de l'Afrique jusqu'à la pointe la plus avancée de l'Asie. Il y avait des Maugrabins avec leurs manteaux blancs et noirs; il y avait des Albanais avec leurs longs fusils montés en argent et incrustés de corail; il y avait des Kurdes avec leurs longues lances ornées d'un bouquet de plumes d'autruche; des Aleppins, qui, tous, portaient, sur une joue ou sur l'autre, la trace du fameux bouton d'Alep. Il y avait des Damasquins aux sabres recourbés et à la trempe tellement fine, qu'ils coupaient un mouchoir de soie flottant. Il y avait enfin des Natoliens, des Karamaniens et des nègres. On était arrivé le

3 sous les murs de Jaffa; le 4, la ville fut investie; le même jour, Murat fit une reconnaissance autour des remparts pour savoir de quel côté elle devait être attaquée.

Le 7, tout était prêt pour battre la ville en brèche.

Bonaparte voulut, avant de commencer le feu, essayer la voie des conciliations; il comprenait ce qu'allait être une lutte, même victorieuse, contre une pareille population.

Bonaparte dicta la sommation suivante :

Dieu est clément et miséricordieux.

« Le général en chef Bonaparte, que les Arabes ont surnommé le *sultan du feu*, me charge de vous faire connaître que le pacha Djezzar a commencé les hostilités en Égypte en s'emparant du fort d'El-Arich; que Dieu, qui seconde la justice, a donné la victoire à l'armée française, qui a repris le fort d'El-Arich; que le général Bonaparte est entré dans la Palestine, d'où il veut chasser les troupes de Djezzar le pacha, qui n'auraient jamais dû y entrer; que la place de Jaffa est cernée de tous côtés; que les batteries de plein fouet à bombes et à brèches vont, dans deux heures, en renverser la muraille et en ruiner les défenses; que son cœur est touché des maux qu'éprouverait la ville entière en se laissant prendre d'assaut; qu'il offre sauvegarde à sa garnison, protection aux habitants de la ville et retarde, en conséquence, le commencement du feu jusqu'à sept heures du matin. »

La sommation était adressée à Abou-Saëb, gouverneur de Jaffa.

Roland étendit la main pour la prendre :

— Que faites-vous? demanda Bonaparte.

— Ne vous faut-il pas un commissionnaire? répondit en

riant le jeune homme. — Autant que ce soit moi qu'un autre.

— Non, dit Bonaparte ; mieux vaut, au contraire, que ce soit un autre que vous, et un musulman qu'un chrétien.

— Pourquoi cela, général ?

— Mais parce qu'à un musulman, Abou-Saëb fera *peut-être* couper la tête, mais qu'à un chrétien, il la fera couper *sûrement*.

— Raison de plus, dit Roland en haussant les épaules.

— Assez ! dit Bonaparte ; je ne veux pas.

Roland se retira dans un coin, comme un enfant boudeur.

Alors, Bonaparte, s'adressant à son drogman :

— Demande, dit-il, s'il y a un Turc, un Arabe, un musulman quelconque enfin, qui veuille se charger de cette dépêche.

Le drogman répéta tout haut la demande du général en chef.

Un mamelouk du corps des dromadaires s'avança.

— Moi, dit-il.

Le drogman regarda Bonaparte.

— Dis-lui ce qu'il risque, fit le général en chef.

— Le sultan du feu veut que tu saches qu'en te chargeant de ce message, tu cours risque de la vie.

— Ce qui est écrit est écrit ! répondit le musulman.

Et il tendit la main.

On lui donna un drapeau blanc et un trompette.

Tous deux s'approchèrent à cheval de la ville, dont la porte s'ouvrit pour les recevoir.

Dix minutes après, un grand mouvement se fit sur le rempart en face duquel était campé le général en chef.

Le trompette parut, traîné violemment par deux Albanais ; on lui ordonna de sonner pour attirer l'attention du camp français.

Il sonna la diane.

Au même instant, et comme tous les regards étaient fixés sur ce point des murailles, un homme s'approcha tenant dans sa main droite une tête tranchée coiffée d'un turban; il étendit le bras au-dessus du rempart, le turban se déroula et la tête tomba au pied des murailles.

C'était celle du musulman qui avait porté la sommation.

Dix minutes après, le trompette sortait par la même porte qui lui avait donné entrée, mais seul.

Le lendemain, à sept heures du matin, comme l'avait dit Bonaparte, six pièces de douze commencèrent à foudroyer une tour ; à quatre heures, la tranchée était praticable et Bonaparte ordonnait l'assaut.

Il chercha autour de lui Roland pour lui donner le commandement d'un des régiments de brèche.

Roland n'y était pas.

Les carabiniers de la 22e demi-brigade légère, les chasseurs de la même 22e demi-brigade, soutenus par les ouvriers d'artillerie et du génie, s'élancent à l'assaut; le général Rambeau, l'adjudant général Nethervood et l'officier Vernois les guident.

Tous montent à la brèche, et, malgré la fusillade qui les attend de face, malgré la mitraille de quelques pièces dont on n'a pu éteindre le feu, et qui les prennent à revers, un combat terrible s'engage sur les débris de la tour écroulée.

La lutte durait depuis un quart d'heure sans que les assié-

geants pussent franchir la brèche, sans que les assiégés pussent les faire reculer.

Tout l'effort de la bataille semblait concentré là, et l'était en effet, lorsque tout à coup, sur les murailles dégarnies, on vit paraître Roland, tenant un étendard turc, suivi d'une cinquantaine d'hommes et secouant son étendard en criant :

— Ville gagnée!

Voici ce qui s'était passé :

Le matin, vers six heures, — on sait qu'en Orient c'est l'heure à laquelle le jour paraît, — Roland, descendant à la mer pour se baigner, avait découvert une espèce de brèche à l'angle d'un mur et d'une tour ; il s'était assuré que cette brèche donnait dans la ville, avait pris son bain et était revenu au camp au moment où le feu commençait.

Là, comme on le connaissait pour un des privilégiés de Bonaparte et en même temps pour un des plus braves, ou plutôt un des plus téméraires de l'armée, les cris « Capitaine Roland! capitaine Roland! » s'étaient fait entendre.

Roland savait ce que cela voulait dire.

Cela voulait dire : « N'avez-vous pas quelque chose d'impossible à faire? Nous voilà! »

— Cinquante hommes de bonne volonté, avait-il dit.

Cent s'étaient présentés.

— Cinquante, avait-il répété.

Et il en avait désigné cinquante en sautant, chaque fois, par-dessus un homme pour ne blesser personne.

Puis il avait pris deux tambours et deux trompettes.

Et, le premier, il s'était glissé par le trou dans l'intérieur de la ville..

Ses cinquante hommes l'avaient suivi.

Ils avaient rencontré un corps d'une centaine d'hommes avec un drapeau; ils étaient tombés dessus, l'avaient lardé à coups de baïonnette. Roland s'était emparé du drapeau, et c'était ce qu'il secouait au haut de la muraille.

Les acclamations de toute l'armée le saluèrent. Mais ce fut alors que Roland pensa le moment venu d'utiliser ses tambours et ses trompettes.

Toute la garnison était à la brèche, ne pensant pas être attaquée ailleurs, quand tout à coup elle entendit sur ses flancs des tambours et derrière elle les trompettes françaises.

En même temps, deux décharges se firent entendre, et une grêle de balles tomba sur les assiégés. Ils se retournèrent, ne virent partout que fusils réfléchissant les rayons du soleil, que panaches tricolores flottant au vent; la fumée, poussée par la brise de mer, dissimulait le petit nombre des Français; les musulmans se crurent trahis, une effroyable panique s'empara d'eux, ils abandonnèrent la brèche. Mais Roland avait envoyé dix de ses hommes ouvrir une des portes; la division du général Lannes s'engouffra par cette porte, les assiégés rencontrèrent les baïonnettes françaises là où ils croyaient trouver une libre voie à leur fuite, et, par cette réaction naturelle aux peuples féroces qui, ne faisant pas de quartier, n'en espèrent pas, ils ressaisirent leurs armes avec une rage nouvelle, et le combat recommença en prenant l'aspect d'un massacre.

Bonaparte, ignorant ce qui se passait dans la ville, voyant la fumée s'élever au-dessus des murailles, entendant le bruit continu de la fusillade, ne voyant revenir personne, pas même des blessés, envoya Eugène de Beauharnais et Croisier voir ce qui se passait, en leur ordonnant de revenir aussitôt lui faire leur rapport.

Tous deux portaient au bras l'écharpe d'aide de camp, signe de leur grade ; ils attendaient depuis longtemps une parole qui leur ordonnât de prendre part au combat ; ils entrèrent en courant dans la ville, et pénétrèrent au cœur même du carnage.

On reconnut des envoyés du général en chef, on comprit qu'ils étaient chargés d'une mission ; la fusillade cessa un instant.

Quelques Albanais parlaient français ; l'un d'eux cria :

— Si l'on nous accorde la vie sauve, nous nous rendrons ; sinon, nous nous ferons tous tuer jusqu'au dernier.

Les deux aides de camp ne pouvaient pénétrer dans les secrets de Bonaparte ; ils étaient jeunes, l'humanité parla dans leur cœur : sans y être autorisés, ils promirent la vie sauve à ces malheureux. Le feu cessa, ils les amenèrent au camp.

Ils étaient quatre mille.

Quant aux soldats, ils connaissaient leurs droits. La ville était prise d'assaut : après le massacre, le pillage.

III

LE CARNAGE

Bonaparte se promenait devant sa tente avec Bourrienne, attendant impatiemment des nouvelles, n'ayant plus personne

de ses familiers autour de lui, lorsqu'il vit sortir de la ville, par deux portes différentes, des troupes d'hommes désarmés.

Une de ces troupes était conduite par Croisier, l'autre par Eugène Beauharnais.

Leurs jeunes visages rayonnaient de joie.

Croisier, qui n'avait pas souri depuis qu'il avait eu le malheur de déplaire au général en chef, souriait, espérant que cette belle prise allait le réconcilier avec lui.

Bonaparte comprit tout; il devint très-pâle, et, avec un profond sentiment de douleur :

— Que veulent-ils que je fasse de ces hommes? s'écria-t-il, ai-je des vivres pour les nourrir? Ai-je des vaisseaux pour les envoyer en France ou en Égypte, les malheureux?

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent à dix pas de lui.

Ils virent, à la rigidité de son visage, qu'ils venaient de faire une faute.

— Que m'amenez-vous là? demanda-t-il.

Croisier n'eut point osé répondre, ce fut Eugène qui prit la parole.

— Mais vous le voyez bien, général : des prisonniers.

— Vous ai-je dit d'en faire?

— Vous nous avez dit d'apaiser le carnage, dit timidement Eugène.

— Oui, sans doute, répliqua le général en chef; pour les femmes, pour les enfants, pour les vieillards, mais non pour des soldats armés. Savez-vous que vous allez me faire commettre un crime!

Les deux jeunes gens comprirent tout; ils se retirèrent confus. Croisier pleurait; Eugène voulut le consoler, mais il secoua la tête en disant :

— C'est fini; à la première occasion, je me ferai tuer.

Avant de décider du sort de ces malheureux, Bonaparte voulait assembler le conseil des généraux.

Mais soldats et généraux bivaquaient dans l'intérieur de la place. Les soldats ne s'étaient arrêtés que lorsqu'ils avaient été las de tuer. Outre ces quatre mille prisonniers, il y avait près de cinq mille morts.

Le pillage des maisons fut continué toute la nuit.

De temps en temps, on entendait des coups de feu ; des cris sourds et lamentables retentissaient dans toutes les rues, dans toutes les maisons, dans toutes les mosquées.

Ces cris étaient poussés par des soldats que l'on retrouvait cachés et que l'on égorgeait; par des habitants qui essayaient de défendre leurs trésors; par des pères et par des maris qui essayaient de soustraire leurs femmes où leurs filles à la brutalité des soldats.

La vengeance du ciel était cachée derrière ces cruautés.

Le peste était à Jaffa, l'armée en emporta les germes avec elle.

On avait commencé par faire asseoir les prisonniers pêle-mêle en avant des tentes; une corde leur attachait les mains derrière le dos ; leurs visages étaient sombres, plus encore par les pressentiments que par la colère.

Ils avaient vu les traits de Bonaparte se décomposer à leur aspect, ils avaient entendu, sans la comprendre, la réprimande faite aux jeunes gens; mais ce qu'ils n'avaient point compris, ils l'avaient deviné.

Quelques-uns se hasardèrent à dire : « J'ai faim ! » d'autres : « J'ai soif ! »

On leur apporta de l'eau à tous, on leur apporta à tous un morceau de pain prélevé sur les rations de l'armée.

Cette distribution les rassura un peu.

Au fur et à mesure que les généraux rentraient, ils recevaient l'ordre de se rendre sous la tente du général en chef.

On délibéra longtemps sans rien arrêter.

Le jour suivant, arrivèrent les rapports journaliers des généraux de division; tous se plaignaient de l'insuffisance des rations. Les seuls qui eussent bu et mangé à leur soif et à leur faim étaient ceux qui, étant entrés dans la ville au moment du combat, avaient eu le droit de la piller.

Mais c'était le quart de l'armée à peine. Tout le reste murmurait de voir donner son pain à des ennemis soustraits à une vengeance légitime, puisque, selon les lois de la guerre, Jaffa étant prise d'assaut, tous les soldats qui s'y trouvaient devaient être passés au fil de l'épée.

Le conseil se rassembla de nouveau.

Cinq questions y furent posées.

Fallait-il les renvoyer en Égypte?

Mais, pour les renvoyer en Égypte, force était de leur donner une nombreuse escorte, et l'armée n'était déjà que trop faible pour un pays si mortellement hostile.

Comment, d'ailleurs, les nourrir, eux et leur escorte, jusqu'au Caire, sur une route ennemie, que l'armée venait de dessécher en passant, n'ayant pas de vivres à leur donner au moment de leur départ?

Fallait-il les embarquer?

Où étaient les navires? Où en trouver? La mer était déserte, ou du moins, pas une voile hospitalière ne s'y montrait.

Leur rendrait-on une entière liberté?

Mais ces hommes, à l'instant même, iront à Saint-Jean-d'Acre renforcer le pacha, ou bien se jetteront dans les montagnes de Naplouse; et alors, à chaque ravin, ce sera une fusillade à subir de la part de tirailleurs invisibles.

Fallait-il les incorporer désarmés parmi les soldats républicains?

Mais les vivres, qui manquaient déjà pour dix mille hommes, manqueraient bien plus encore pour quatorze mille. Puis venait le danger de pareils camarades sur une route ennemie; à toute occasion, ils nous donneront la mort en échange de la vie que nous leur aurons laissée. Qu'est-ce-qu'un chien de chrétien pour un Turc? Tuer un infidèle, n'est-ce pas un acte religieux et méritoire aux yeux du prophète?

La cinquième question, Bonaparte se leva comme on allait la poser.

— Attendons jusqu'à demain, dit-il.

Ce qu'il attendait, il ne le savait pas lui-même.

C'était un de ces coups du hasard qui empêchent un grand crime et qu'on appelle alors un bienfait de la Providence.

Il attendit vainement.

Le quatrième jour, il fallut bien résoudre cette question qu'on n'avait point osé poser la veille.

Fallait-il les fusiller?

Les murmures augmentaient, le mal allait croissant; les soldats, d'un moment à l'autre, pouvaient se jeter sur ces malheureux et donner l'apparence d'une révolte et d'un assassinat à ce qui était une exigence de la nécessité.

La sentence fut unanime, moins une voix : un des assistants n'avait pas voté.

Les malheureux devaient être fusillés.

Bonaparte s'élança hors de sa tente, dévora la mer de son regard; une tempête d'humanité s'élevait dans son cœur.

Il n'avait point encore acquis, à cette époque, le stoïcisme des champs de bataille; l'homme qui vit depuis Austerlitz, Eylau, la Moscova sans sourciller, n'était point encore asse-

familiarisé avec la mort pour lui jeter d'un seul coup sans remords une si large proie. A bord du vaisseau qui l'avait conduit en Égypte, sa pitié, comme celle de César, avait étonné tout le monde. Il était impossible que, dans une longue traversée, il n'arrivât point quelques accidents et que quelques hommes ne tombassent point à la mer.

Cet accident arriva plusieurs fois à bord de *l'Orient*.

C'est alors seulement que l'on pouvait comprendre tout ce ce qu'il y avait d'humanité dans l'âme de Bonaparte.

Dès qu'il entendait ce cri : *Un homme à la mer !* il s'élançait sur le pont, s'il n'y était point déjà, et ordonnait de mettre le bâtiment en panne. — Dès lors, il n'avait point de repos que l'homme ne fût repris, ne fût sauvé. Bourrienne recevait l'ordre de récompenser largement les marins qui s'étaient dévoués à l'œuvre de salut, et, s'il y avait parmi eux un matelot qui eût encouru quelque punition pour fautes de service, il l'en relevait et lui faisait encore donner de l'argent.

Pendant une nuit obscure, on entendit le bruit que fait la chute d'un corps pesant tombant à la mer ; Bonaparte, selon sa coutume, se précipita hors de sa chambre, monta sur le pont et fit mettre le bâtiment en panne. Les marins, qui savaient qu'il y avait non-seulement une bonne action à faire, mais encore une récompense au bout de la bonne action, s'élancèrent dans la chaloupe avec leur activité et leur courage accoutumés. Au bout de cinq minutes, à cette question sans cesse répétée de Bonaparte : « Est-il sauvé ? est-il sauvé ? » des éclats de rire répondirent.

L'homme tombé à la mer était un quartier de bœuf détaché du magasin aux provisions.

— Donnez le double, Bourrienne, dit Bonaparte ; ce pou-

vait être un homme, et, la première fois, ils pourraient croire que ce n'est qu'un quartier de bœuf.

L'ordre de l'exécution devait venir de lui. Il ne le donnait pas et le temps passait. Enfin, il se fit amener son cheval, sauta en selle, prit une escorte d'une vingtaine de guides, et s'éloigna en criant :

— Faites !

Il n'osa pas dire : « Tirez ! »

Une scène semblable à celle qui se passa alors ne se décrit point. Ces grands égorgements que l'on trouve dans les peuples de l'antiquité n'ont point de place dans l'histoire moderne. Sur quatre mille, quelques-uns se sauvèrent, parce que, s'étant jetés à la nage, ils gagnèrent des récifs hors de la portée du fusil.

Jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Saint-Jean-d'Acre et que le devoir les forcât de prendre les ordres du général en chef, ni Eugène Beauharnais ni Croisier n'osèrent se représenter devant Bonaparte.

Le 18, on était devant Saint-Jean-d'Acre. Malgré les frégates anglaises embossées dans le port, quelques jeunes gens desquels étaient le cheik d'Aher, Roland, et le comte de Mailly de Château-Renaud, demandèrent la permission d'aller se baigner dans la rade.

Cette permission leur fut accordée.

En plongeant, Mailly rencontra un sac de cuir qui flottait entre deux eaux ; la curiosité le prit, et, tout en nageant, les baigneurs tirèrent ce sac sur le rivage.

Il était attaché avec une corde et paraissait renfermer une créature humaine.

La corde fut déliée, le sac vidé sur le sable, et Mailly reconnut le corps et la tête de son frère, envoyé en parlementaire

un mois auparavant, et que Djezzar venait de faire décapiter en apercevant la poussière que soulevait sous ses pieds l'avant-garde française.

IV

DE L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOUS

Puisque nous avons le bonheur de trouver des lecteurs assez intelligents pour nous encourager à écrire un livre dans lequel le côté romanesque est rejeté au second plan, on nous permettra, sans aucun doute, de faire non-seulement l'histoire présente des localités que visitent nos héros, mais encore leur histoire passée. Il y a un charme immense pour le philosophe, pour le poëte, et même pour le rêveur, à fouler un sol composé de la cendre des générations écoulées, et nulle part plus qu'aux lieux que nous visitons nous ne trouvons la trace de ces grandes catastrophes historiques qui, toujours diminuant de solidité et s'effaçant de contours, finissent par aller se perdre comme des ruines et comme des spectres de ruines, dans les ténèbres de plus en plus épaisses du passé.

Ainsi en est-il de la ville que nous venons de laisser pleine de cris, de carnage et de sang, avec ses murailles éventrées et ses maisons en flammes. La rapidité de notre récit nous a, en

effet, empêché, voulant entrer avec le jeune vainqueur dans la Jaffa moderne, de vous dire en quelques mots ce que c'était que l'antique Jaffa.

Jaffo en hébreu signifie *beauté*. — Joppé, en phénicien, signifie *hauteur*.

Jaffa est au golfe oriental de la Méditerranée ce que Djeddah est au centre de la mer Rouge.

La ville des pèlerins.

Tout pèlerin chrétien, qui va à Jérusalem pour visiter le tombeau du Christ, passe par Jaffa.

Tout hadji musulman, qui va à la Mecque visiter le tombeau de Mahomet, passe par Djeddah.

Quand nous lisons aujourd'hui les travaux du grand ouvrage sur l'Égypte, ouvrage auquel ont concouru les hommes les plus savants de l'époque, nous sommes étonnés d'y voir si peu de ces points lumineux, qui, disposés dans la nuit du passé, éclairent et attirent le voyageur comme des phares.

Nous allons essayer de faire ce qu'ils n'ont point fait.

L'auteur qui assigne à Jaffa, c'est-à-dire à la phénicienne Joppé, sa place la plus reculée dans l'histoire est Pomponius Mela, qui prétend qu'elle fut bâtie avant le déluge.

Est Joppe ante diluvium condita.

Et il fallait bien que Joppé fût fondée avant le déluge, puisque l'historien Josèphe, dans ses *Antiquités*, dit avec Berose et Nicolas de Damas, non pas précisément que c'est à Joppé que l'arche fut construite, car alors ils se fussent trouvés en contradiction avec la Bible, — mais à Joppé qu'elle s'arrêta. De leur temps, assurent-ils, on montrait encore ses fragments

aux voyageurs incrédules, et l'on employait, comme remède efficace en toute chose, comme dictame universel, la poussière du goudron dont elle avait été enduite.

C'est à Joppé, s'il faut en croire Pline, qu'Andromède fut enchaînée aux rochers pour être dévorée par le monstre marin, et qu'elle fut délivrée par Persée, monté sur la Chimère et armé du stupéfiant bouclier de Méduse.

Pline affirme qu'on voyait encore, sous le règne d'Adrien, les trous des chaînes d'Andromède, et saint Jérôme, témoin qu'on n'accusera pas de partialité, déclare les avoir vus.

Le squelette du monstre marin, long de quarante pieds, était considéré par les Joppéens comme celui de leur divinité Céto.

L'eau de la fontaine dans laquelle Persée se lava après avoir égorgé le monstre, demeura teinte de son sang. Pausanias le dit, et, de ses yeux, il a vu cette eau rose.

Cette déesse Céto, dont parle Pline, *colitur fabulosa Ceto*, et dont les historiens ont fait Derceto, était le nom que la tradition donnait à la mère inconnue de Sémiramis.

Diodore de Sicile raconte la charmante fable de cette mère inconnue avec ce charme antique qui poétise la fable sans lui enlever sa sensualité.

« Il y a, dit-il dans la Syrie, une ville nommée Ascalon, dominant un lac grand et profond dans lequel les poissons abondent et près duquel est un temple dédié à une célèbre déesse que les Syriens appellent Derceto.

» Elle a la tête et le visage d'une femme ; tout le reste est d'un poisson. Les savants de la nation disent que Vénus, ayant été offensée par Derceto, lui inspira pour un jeune sacrificateur une de ces passions comme elle en inspirait à Phèdre et à Sapho. Derceto eut de lui une fille ; elle conçut de

sa faute une si grande honte, qu'elle fit disparaître le jeune homme, exposa l'enfant dans un lieu désert et plein de rochers, et se jeta elle-même dans le lac, où son corps fut métamorphosé en sirène. De là vient que les Syriens révèrent les poissons comme des dieux et s'abstiennent d'en manger.

» Cependant, la petite fille fut sauvée et nourrie par des colombes, qui venaient en grand nombre faire leurs nids dans les rochers où elle avait été exposée.

» Un berger la recueillit et l'éleva avec autant d'amour que si elle eût été son enfant, et la nomma Sémiramis, c'est-à-dire *la fille des colombes.* »

Si l'on en croit Diodore, ce serait à cette fille des colombes, à cette fière Sémiramis, à cette épouse et à cette meurtrière de Ninus qui fortifia Babylone et qui suspendit à son faîte ces magnifiques jardins qui faisaient l'admiration du monde antique, que les Orientaux doivent le splendide costume qu'ils portent encore aujourd'hui. Arrivée au comble de la puissance, ayant soumis l'Arabie d'Égypte, une partie de l'Éthiopie, de la Libye et toute l'Asie jusqu'à l'Indus, il lui avait fallu inventer pour ses voyages, un costume à la fois commode et élégant, avec lequel on pût, non-seulement accomplir les actes ordinaires de la vie, mais encore monter à cheval et combattre. Ce costume fut adopté par tous les peuples qu'elle conquit.

« Elle était si belle, dit Valère Maxime, qu'un jour une sédition ayant éclaté dans sa capitale, au moment où elle était à sa toilette, elle n'eut qu'à se montrer, demie-nue et les cheveux épars, pour que tout aussitôt rentrât dans l'ordre. »

Ce qui avait donné naissance à la haine de Vénus pour Derceto, peut-être le trouverions-nous dans Higin.

« La déesse de Syrie qu'on adorait à Hiérapolis, dit-il, était Vénus. Un œuf tomba du ciel dans l'Euphrate; les poissons le conduisirent au rivage, où il fut couvé par une colombe. Vénus en sortit, devint la déesse des Syriens, et Jupiter, à sa prière, plaça les poissons au ciel, tandis qu'elle, par reconnaissance pour ses nourrices, attelait les colombes à son char. »

Le fameux temple de Dagon, où l'on trouva la statue du dieu renversée devant l'arche avec ses deux mains brisées, était situé dans la ville d'Azoth entre Joppé et Ascalon.

Lisez la Bible, ce grand livre d'histoire et de poésie, vous y verrez que c'est aux portes de Joppé qu'arrivèrent les cèdres du Liban pour la construction du temple de Salomon. Vous verrez que c'est aux portes de Joppé que le prophète Jonas vint s'embarquer pour Tharsis, afin de fuir la face du Seigneur.

Puis, passant de la Bible à Josèphe, que l'on pourrait appeler son continuateur, vous verrez que Judas Macchabée, pour venger la mort de deux cents de ses frères, que les habitants de Joppé avaient égorgés par trahison, vint, l'épée d'une main, la torche de l'autre, mettre le feu aux navires ancrés dans le port, et fit périr par le fer ceux qui avaient échappé au feu.

« Il y avait, disent les *Actes des Apôtres*, à Joppé, une femme nommée Tabithe, Dorcas en grec; sa vie était pleine d'œuvres pieuses, elle faisait beaucoup d'aumônes.

» Or, il arriva qu'étant tombée malade, elle mourut, et, après qu'on l'eût lavée, on la mit dans une chambre haute.

» Comme Lydda était à peu de distance de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, vinrent le trouver et le conduisirent dans la chambre haute où était le corps, et,

aatour de lui, toutes les veuves assemblées et pleurant en lui montrant les tuniques et les vêtements que la bonne Dorcas leur faisait. — Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria. — Puis, se tournant vers le corps, il dit :

» — Tabithe, levez-vous !

» Alors, elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit sur son lit. — Pierre lui donna la main, l'aida à se lever, et, ayant appelé les fidèles et les veuves, il la leur rendit vivante.

» Ce miracle fut connu de toute la ville de Joppé, si bien que beaucoup crurent au Seigneur.

» Pierre demeura plusieurs jours à Joppé chez un corroyeur nommé Simon.

» Ce fut là que le trouvèrent les serviteurs du centurion Corneille, lorsque ceux-ci vinrent le prier de se rendre à Césarée. Ce fut chez Simon qu'il eut cette vision qui lui ordonnait de porter l'Évangile aux gentils. »

Lors des soulèvements juifs contre Rome, Sextius assiégea Joppé, la prit d'assaut, la brûla.

Huit mille habitants périrent; cependant, elle fut bientôt rebâtie. Comme de la ville nouvelle sortaient à chaque instant des pirates qui infestaient les côtes de la Syrie, et qui faisaient des courses jusqu'en Grèce et jusqu'en Égypte, l'empereur Vespasien la reprit, la rasa au niveau de la terre depuis sa première jusqu'à sa dernière maison, et y fit bâtir une forteresse.

Mais, dans son livre des guerres, Josèphe, raconte qu'une nouvelle ville ne tarda pas à se bâtir au pied de la forteresse vespasienne, qui fut le siége d'un évêché, ou plutôt

d'un évêque, depuis le règne de Constantin (330) jusqu'à l'invasion des Arabes (636).

Cet évêché fut établi dès la première croisade et soumis au siége métropolitain de Césarée. Enfin, elle fut érigée en comté, embellie et fortifiée par Baudouin Ier, empereur de Constantinople.

Saint Louis, à son tour, vint à Jaffa, et c'est dans Joinville, son naïf historien, qu'il faut lire le séjour qu'il fit chez le comte de Japhe, comme l'appelle le bon chevalier en françisant son nom.

Ce comte de Japhe était Gautier de Brienne, qui fit de son mieux pour nettoyer et badigeonner sa ville, laquelle était en si piteux état, que saint Louis en eut honte, et se chargea d'en relever les murs et d'en embellir les églises.

Saint Louis y reçut, pendant son séjour, la nouvelle de la mort de sa mère.

« Quand le saint roi, dit Joinville, vit que l'archevêque de Tyr et son confesseur entraient chez lui avec une grande tristesse sur le visage, il les fit passer dans sa chapelle, qui était son arsenal contre toutes les traverses du monde.

» Puis, lorsqu'il eut appris la fatale nouvelle, il se jeta à genoux, et, les mains jointes, il s'écria en pleurant :

» — Je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous m'avez prêté madame ma mère tant qu'il a plu à votre volonté, et de ce que maintenant, selon votre bon plaisir, vous l'avez retirée à vous. Il est vrai que je l'aimais au-dessus de toutes les créatures, et elle le méritait ; mais, puisque vous me l'avez ôtée, que votre nom soit béni éternellement ! »

Les travaux de saint Louis furent détruits en 1268 par le pacha d'Égypte, Bibas, qui rasa la citadelle et qui envoya

au Caire, pour en bâtir sa mosquée, les bois et les marbres précieux que l'on y trouva.

Enfin, au temps où Monconys visita la Palestine, il ne trouva à Jaffa qu'un château et trois cavernes creusées dans le roc.

Nous avons dit dans quel état la trouva Bonaparte et dans quel état il la laissa.

Nous passerons encore une fois par cette ville, qui, pour Bonaparte, ne fut ni Jaffa la Belle, ni Jopé la Haute, mais Jaffa la Fatale.

V

SIDNEY SMITH

Le 18, à la pointe du jour, Bonaparte accompagné seulement de Roland de Montrevel, du cheik d'Aher et du comte de Mailly, qu'il n'avait pu, malgré ses bonnes paroles, consoler de la mort de son frère, gravissait, tandis que l'armée traversait la petite rivière de Kerdaneah sur un pont jeté dans la nuit, Bonaparte gravissait, disons-nous, une colline située à mille toises environ de la ville qu'il venait assiéger.

Du haut de cette colline, il embrassa tout le paysage et put voir, non-seulement les deux vaisseaux anglais *le Tigre* et *le Théseus* se balançant sur la mer, mais encore les troupes d– pacha occupant tous les jardins qui entouraient la vi

— Que l'on débusque, dit-il, toute cette canaille embusquée dans les jardins et qu'on la force à rentrer dans la place.

Comme il ne s'était adressé à personne pour donner cet ordre, les trois jeunes gens s'élancèrent à la fois, comme trois éperviers que l'on pousserait sur une même proie.

Mais, de sa voix stridente, il cria :

— Roland ! cheik d'Aher !

Les deux jeunes gens, en entendant leurs noms, arrêtèrent leurs chevaux, qui plièrent sur leurs jarrets, et ils vinrent reprendre leur place près du général en chef. — Quant au comte de Mailly, il continua son chemin avec une centaine de tirailleurs, autant de grenadiers, autant de voltigeurs, et, mettant son cheval au galop, il chargea à leur tête.

Bonaparte avait grande confiance dans les augures guerriers. Voilà pourquoi, au premier engagement avec les Bédouins, il avait été si fort blessé de l'hésitation de Croisier et la lui avait si amèrement reprochée.

D'où il était, il pouvait suivre avec sa lunette, qui était excellente, le mouvement des troupes. Il vit Eugène Beauharnais et Croisier, qui n'avaient point osé lui parler depuis l'affaire de Jaffa, prendre, le premier, le commandement des grenadiers, le second, celui des tirailleurs, tandis que Mailly, plein de déférence pour ses compagnons, se mettait à la tête des voltigeurs.

Si le général en chef désirait que l'augure ne se fît point attendre, il dut être content. Tandis que Roland mangeait d'impatience la pomme d'argent de son fouet, que le cheik d'Aher, tout au contraire, assistait au combat avec le calme et la patience d'un Arabe, il put voir les trois détachements traverser les ruines d'un village, un cimetière turc et un petit bois indiquant par sa fraîcheur qu'il abritait un réservoir,

et se ruer sur eux, malgré la fusillade des Arnautes et des Albanais, qu'il reconnut à leurs magnifiques costumes brodés d'or et à leurs longs fusils montés en argent, et les culbuter du premier choc.

La fusillade, de la part des nôtres, s'engagea vigoureusement, et se continua au pas de course, tandis qu'on entendait éclater avec le plus de bruit les grenades que nos soldats jetaient à la main et dont ils harcelaient les fugitifs.

Ils arrivèrent presqu'en même temps qu'eux au pied des murailles; mais, les poternes s'étant refermées sur les musulmans, et les remparts s'étant enveloppés d'une ceinture de feu, force fut à nos trois cents hommes de battre en retraite, après en avoir tué cent cinquante à peu près à l'ennemi.

Les trois jeunes gens avaient été merveilleux de courage; à l'envi l'un de l'autre, ils avaient fait des prouesses!

Eugène, dans un combat corps à corps, avait tué un Arnaute qui avait la tête de plus que lui; Mailly, arrivé à dix pas d'un groupe qui résistait, avait lâché ses deux coups de pistolet au milieu du groupe et d'un bond s'était trouvé sur lui. Croisier, enfin, avait sabré deux Arabes qui l'avaient attaqué à la fois, et, fendant la tête du premier d'un coup de sabre, il avait brisé sa lame dans la poitrine du second, et revenait avec le tronçon ensanglanté pendu à son poignet par la dragonne.

Bonaparte se tourna vers le cheik d'Aher :

— Donnez-moi votre sabre en échange du mien, lui dit-il.

Et il détacha son sabre de sa ceinture et le présenta au cheik.

Celui-ci baisa la poignée du sabre et s'empressa de donner le sien en échange.

— Roland, dit Bonaparte, va faire mes compliments à

Mailly et à Eugène ; quant à Croisier, tu lui donneras ce sabre, sans lui dire autre chose que ceci : « Voici un sabre que le général en chef vous envoie ; il vous a vu. »

Roland partit au galop. Les jeunes gens félicités par Bonaparte bondirent de joie sur leurs selles, et s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre.

Croisier, comme le cheik d'Aher, baisa le sabre qui lui était envoyé, jeta loin de lui le fourreau et la poignée du sabre brisé, serra à sa ceinture celui que venait de lui envoyer Bonaparte et répondit :

— Remerciez le général en chef de ma part, et dites-lui qu'il sera content de moi au premier assaut.

L'armée tout entière était venue s'échelonner sur la colline, où Bonaparte se tenait debout comme une statue équestre. Les soldats avaient jeté de grands cris de joie à la vue de leurs compagnons chassant devant eux tous ces Maugrabins, ainsi que le vent chasse les sables de la mer. Comme Bonaparte, l'armée ne voyait pas une grande différence entre les fortifications de Saint-Jean-d'Acre et celles de Jaffa, et, comme Bonaparte, elle ne doutait point que la ville ne fût prise au deuxième ou au troisième assaut.

Les Français ignoraient encore que Saint-Jean-d'Acre renfermât deux hommes qui valaient mieux à eux deux que tout une armée musulmane :

L'Anglais Sidney Smith, qui commandait *le Tigre* et *le Thésens*, que l'on voyait se balancer gracieusement dans le golfe du Carmel;

Et le colonel Phélippeaux, qui dirigeait les travaux de défense de la forteresse de Djezzar le Boucher.

Phélippeaux, l'ami, le compagnon d'études de Bonaparte à Brienne, son émule dans ses compositions de collége, son ri-

val dans ses succès en mathématique, que la fortune, le hasard, un accident jetait parmi ses ennemis.

Sidney Smith, que les déportés du 18 fructidor ont connu au Temple et qui, par une étrange coïncidence du sort, au moment même où Bonaparte partait pour Toulon, s'évadait de sa prison et arrivait à Londres pour réclamer sa place dans la marine anglaise.

C'était Phélippeaux qui s'était chargé de l'évasion de Sidney Smith, et qui avait réussi dans sa hasardeuse entreprise. — On avait fait fabriquer de faux ordres, sous le prétexte de transporter le captif dans une autre prison; on avait acheté à prix d'or la griffe du ministre de la police. — A qui? — Peut-être à lui-même. Qui sait?

Sous le nom de Loger, sous l'habit d'adjudant général, l'ami de Sidney Smith s'était présenté à la prison et avait mis son ordre sous les yeux du greffier.

Le greffier l'avait examiné minutieusement, et avait été forcé de reconnaître qu'il était parfaitement en règle.

Seulement, il avait dit:

— Pour un prisonnier de cette importance, il faut au moins six hommes de garde?

Mais le faux adjudant avait répondu:

— Pour un homme de cette importance, il ne me faut que sa parole.

Puis, se tournant vers le prisonnier:

— Commodore, avait-il ajouté, vous êtes militaire, je le suis aussi, votre parole de ne pas chercher à fuir me suffira; si vous me la donnez, je n'aurai pas besoin d'escorte.

Et Sidney Smith, qui, en loyal Anglais, ne voulait pas mentir, même pour s'évader, avait répondu :

— Monsieur, si cela vous suffit, je jure de vous suivre partout où vous me conduirez.

Et l'adjudant général Loger avait conduit sir Sidney Smith en Angleterre.

Ces deux hommes furent lâchés sur Bonaparte.

Phélippeaux se chargea de défendre la forteresse, comme nous l'avons dit; Sidney Smith, de l'approvisionner d'armes et de soldats.

Là où Bonaparte croyait trouver un stupide commandant turc, comme à Gaza et à Jaffa, il trouvait toute la science d'un compatriote et toute la haine d'un Anglais.

Le même soir, Bonaparte chargeait le chef de brigade du génie Sanson de reconnaître la contrescarpe.

Celui-ci attendit que la nuit fût épaisse. C'était une nuit sans lune et comme il convient à ces sortes d'opérations.

Il partit seul, traversa le village ruiné, le cimetière, les jardins, d'où avaient été débusqués le matin les Arabes repoussés dans la ville. Voyant l'ombre rendue plus épaisse par la masse qui se dressait devant lui, et qui n'était autre que la forteresse, il se mit à quatre pattes pour sonder le terrain pas à pas. Au moment où il sentait, en tâtonnant, un talus plus rapide, qui lui fit croire que le fossé était sans revêtement, il fut entrevu par une sentinelle dont les yeux s'étaient probablement habitués aux ténèbres, ou qui avait cette faculté qu'ont certains hommes, comme certains animaux, de voir clair pendant la nuit.

Le cri de « Qui vive? » retentit une première fois.

Sanson ne répondit pas. Le même cri retentit une seconde, puis une troisième fois; un coup de fusil le suivit; la balle avait brisé la main étendue du chef de brigade du génie.

Malgré l'atroce douleur qu'il ressentit, l'officier ne poussa pas un cri; il se retira en arrière en rampant, croyant avoir étudié suffisamment le fossé, et il vint faire son rapport à Bonaparte.

Le lendemain, la tranchée fut commencée. On profita des jardins, des fossés de l'ancienne Ptolémaïs, dont nous raconterons l'histoire, comme nous avons raconté celle de Jaffa; on profita d'un aqueduc qui traversait le glacis, et, dans l'ignorance où l'on était de l'aide fatale apportée par notre mauvaise fortune à Djezzar-pacha, on donna à cette tranchée trois pieds à peine de profondeur.

En voyant cette tranchée, le géant Kléber haussait les épaules et disait à Bonaparte :

— Voilà une belle tranchée, général ! elle ne m'ira pas jusqu'aux genoux.

Le 23 mars, Sidney Smith s'empara des deux bâtiments qui apportaient à Bonaparte sa grosse artillerie et à l'armée ses munitions. On vit, sans pouvoir s'y opposer, la prise des deux bâtiments, et nous nous trouvâmes dans l'étrange position d'assiégeants qu'on foudroie avec leurs propres armes.

Le 25, on battit en brèche et l'on se présenta à l'assaut; mais on fut arrêté par une contrescarpe et par un fossé.

Le 26 mars, les assiégés, conduits par Djezzar en personne, tentèrent une sortie pour détruire les ouvrages commencés; mais, chargés à la baïonnette, ils furent aussitôt repoussés et contraints de rentrer dans la place.

Quoique les batteries françaises ne fussent armées que de quatre pièces de 12, de huit pièces de 8 et de quatre obusiers, le 28 cette faible artillerie fut démasquée et battit en brèche la tour contre laquelle se dirigeait la principale attaque.

— Monsieur, si cela vous suffit ... des Français, tout où vous me condui... ...r les nôtres, et, à

Et l'adjudant ... une brèche satisfai- Smith en Anglete...

Ces deux hom... ...uraille et le jour se faire

Phélippeau... ...e éclata dans l'armée fran- nous l'avon... ...aient entrés les premiers à et de sold... ...ir, se persuadant qu'il ne serait

Là où ... ...endre Acre que de prendre Jaffa, de- turc, c... ...voix qu'on leur permît de monter à la d'un c...

Le ... Bonaparte, avec son état-major, était dans gé... ...ependant, il hésitait à donner l'ordre de l'assaut. ... ...ar le capitaine Mailly, qui vint lui dire qu'il ne s... ...lus retenir les grenadiers, Bonaparte se décida ... malgré lui, et laissa échapper ces mots:

— Eh bien, allez donc!

Aussitôt les grenadiers de la 69e demi-brigade, conduits par Mailly, s'élancent vers la brèche; mais, à leur grand étonnement, là où ils croyaient trouver le talus du fossé, ils rencontrent un escarpement de douze pieds. Alors, le cri « Des échelles! des échelles! » se fait entendre.

Les échelles sont jetées dans le fossé, les grenadiers s'élancent de la hauteur de la contrescarpe, Mailly saisit la première échelle et va l'appliquer à la brèche; vingt autres sont appliquées à côté.

Mais la brèche se remplit d'Arnautes et d'Albanais, qui tirent à bout portant, et font rouler sur les assaillants les pierres mêmes de la muraille. La moitié des échelles est brisée et entraîne, en se brisant, ceux qui les montaient; ...ly, blessé, tombe du haut en bas de la sienne; le feu des

assiégés redouble; les grenadiers sont contraints de reculer et de se servir, pour remonter la contrescarpe, des échelles qu'ils avaient apportées pour escalader la brèche.

Mailly, qui, blessé au pied, ne peut marcher, supplie ses grenadiers de l'emporter avec eux. L'un d'eux le charge sur ses épaules, fait dix pas, et tombe la tête brisée d'une balle; un second reprend le blessé et l'emporte au pied de l'échelle, où il tombe la cuisse cassée. Pressés de se mettre en sûreté, les soldats l'abandonnent, et l'on entend sa voix qui crie sans que personne s'arrête pour y répondre:

— Une balle du moins qui m'achève, si vous ne pouvez pas me sauver!

Le pauvre Mailly n'eut pas longtemps à souffrir. Les fossés à peine évacués par les grenadiers français, les Turcs y descendirent et coupèrent la tête à tous ceux qui y étaient restés.

Djezzar-pacha crut faire un cadeau précieux à Sidney Smith : il fit mettre toutes ces têtes dans un sac et les fit porter au commodore anglais.

Sidney Smith regarda ce sombre trophée avec tristesse et se contenta de dire:

— Voilà ce que c'est que de se faire l'allié d'un barbare!

VI

PTOLÉMAÏS

Quelque indifférence qu'eût manifesté Bonaparte pour Jérusalem, à sept lieues de laquelle il passait sans s'arrêter, il n'en était pas moins curieux de l'histoire du sol qu'il foulait aux pieds. N'ayant pu, ou n'ayant pas voulu faire ce qu'avait fait Alexandre, qui, lors de sa conquête de l'Inde, s'était dérangé de sa route pour venir visiter le grand prêtre à Jérusalem, il regardait comme un dédommagement de fouler le sol de l'ancienne Ptolémaïs et de dresser sa tente là où Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste avaient dressé la leur.

Loin d'être insensible à ces rapprochements historiques, son orgueil s'en réjouissait, et il avait choisi pour son quartier général cette petite colline d'où, le premier jour, il avait regardé le combat, bien sûr que ce devait être sur le même emplacement que les héros qui l'avaient précédé avaient posé leurs têtes.

Mais lui, le premier des chefs d'une croisade politique, suivant la bannière de sa propre fortune et laissant derrière lui toutes les idées religieuses qui avaient amené des millions d'hommes là où il était, depuis Godefroy de Bouillon jusqu'à saint Louis, lui, au contraire, il traînait derrière

lui la science du XVIIIe siècle, Volney et Dupuis, c'est-à-dire le scepticisme.

Peu soucieux de la tradition chrétienne, il était, au contraire, fort curieux de la légende historique.

Le soir même de cet assaut manqué, où périt le pauvre Mailly de la même mort dont avait péri son frère, il réunit sous sa tente ses généraux et ses officiers, et ordonna à Bourrienne de tirer de leurs caisses le peu de livres dont se composait sa bibliothèque.

Par malheur, elle n'était pas considérable en fait de livres d'histoire parlant de la Syrie. Il n'avait que Plutarque : vies de Cicéron, de Pompée, d'Alexandre, d'Antoine ; et, en fait de livres de politique, il n'avait que le Vieux, le Nouveau Testament et la Mythologie.

Il remit chacun des livres que nous venons de nommer aux plus lettrés de ses généraux ou de ses jeunes amis, et en appela aux souvenirs historiques des autres, qui, réunis aux siens, devaient lui fournir les seuls renseignements qu'il pût obtenir dans ce désert.

Aussi, ces renseignements furent-ils bien incomplets. Nous qui, plus heureux que lui, avons sous les yeux la bibliothèque des croisades, nous allons lever, pour nos lecteurs, le voile des siècles, et leur dire l'histoire de ce petit coin de terre, depuis le premier jour où il tomba en partage à la tribu d'Aser dans la distribution de la terre promise, jusqu'au jour où un autre Cœur-de-Lion venait essayer de la reprendre pour la troisième fois aux Sarrasins.

Son ancien nom était Acco, ce qui signifie *sable brûlant.* Aujourd'hui, les Arabes l'appellent encore Acca.

Soumise à l'Égypte par les rois de la dynastie grecque de

Ptolémées, qui avaient [illegible] d'Alexandre à la mort du vainqueur de l'Inde, elle prit, 300 ans à peu près avant Jésus-Christ, le nom de Ptolémaïs.

Vespasien, préparant son expédition contre la Judée, resta trois mois à Ptolémaïs, et y tint une cour de rois et de princes des contrées environnantes.

Ce fut là que Titus vit Bérénice, fille d'Agrippa Ier, et en devint amoureux.

Mais Bonaparte n'avait, sur cette période, que la tragédie de Racine, dont tant de fois il avait fait déclamer des fragments à Talma.

Les *Actes des Apôtres* disent : « De Tyr, nous vînmes à Ptolémaïs, où finit notre navigation, et, ayant salué les frères, nous demeurâmes un jour avec eux. » Vous le savez, c'est saint Paul qui dit cela, et c'est lui qui vint de Tyr à Ptolémaïs.

Le premier siége de Ptolémaïs par les croisés commença en 1189. Boah-Eddin, historien arabe, dit, en parlant des chrétiens, qu'ils étaient si nombreux, que Dieu seul pouvait en savoir le nombre. Mais, en revanche, un auteur chrétien, Gauthier Visinauf, chroniqueur de Richard Cœur-de-Lion, assure que l'armée de Sala-Eddin était plus nombreuse que celle de Darius.

Après la bataille de Tibériade, dont nous aurons occasion de parler lors de la bataille du mont Thabor, Guy de Lusignan, sorti de captivité, vint assiéger Jérusalem, les fortifications de cette ville venaient d'être rebâties; de fortes tours la défendaient du côté de la mer.

L'une s'appelait la tour des Mouches, parce que c'était là que les païens faisaient leurs sacrifices et que les mouches y étaient attirées par la chair des victimes; et l'autre, la

tour Maudite, parce que, dit Gauthier Vinisauf dans son *Itinéraire du roi Richard*, ce fut dans cette tour que furent frappées les pièces d'argent contre lesquelles Judas vendit Notre-Seigneur.

Aussi fut-ce par cette même tour, véritablement la tour Maudite, que, l'an 1291, les Sarrasins pénétrèrent dans la ville et s'en emparèrent.

Quoique ignorant ce détail, ce fut cette même tour qu'avait attaquée Bonaparte, et contre laquelle il venait d'échouer.

Walter Scott, dans un de ses meilleurs romans : *Richard en Palestine*, nous a raconté un épisode de ce fameux siége, qui dura deux ans.

Les relations arabes, beaucoup moins connues que les relations françaises, contiennent quelques détails curieux sur ce siége.

Ibn-Alatir, médecin de Sala-Eddin, nous a, entre autres, laissé une description curieuse du camp musulman.

« Au milieu du camp — c'est Ibn-Alatir qui parle — était une vaste place contenant les loges des maréchaux ferrants. Il y en avait cent quarante. On peut juger du reste à proportion.

» Dans une seule cuisine étaient vingt-neuf marmites, pouvant contenir chacune un mouton entier. Je fis moi-même l'énumération des boutiques enregistrées chez l'inspecteur des marchés. J'en comptai jusqu'à sept mille. Notez que ce n'était pas des boutiques comme nos boutiques de ville. Une des boutiques du camp en eût fait cent des nôtres. Toutes étaient bien approvisionnées. J'ai ouï dire que, quand Sala-Eddin changea de camp pour se retirer à Karouba, bien que la distance fût assez courte, il en coûta à un seul

marchand de beurre soixante et dix pièces d'or pour le transport de son magasin. Quant aux marchés de vieux habits et d'habits neufs, c'est une chose qui dépasse l'imagination. On comptait dans le camp plus de mille bains. Ils étaient tenus par des hommes d'Afrique ; il en coûtait une pièce d'argent pour se baigner. Quant au camp des chrétiens, c'était une véritable ville forte. Tous les métiers et tous les arts mécaniques d'Europe y avaient leurs représentants. »

Les marchés étaient fournis de viande, de poisson et de fruits aussi complétement que l'eût été la capitale d'un grand royaume. Il y avait jusqu'à des églises avec leurs clochers. Aussi était-ce ordinairement à l'heure de la messe que les Sarrasins attaquaient le camp.

« Un pauvre prêtre d'Angleterre, dit Michaud, fit construire à ses frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés. Il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière dans lequel, chantant lui-même l'office des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pèlerins. Quarante seigneurs de Brême et de Lubeck firent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation et les soigner dans leur maladie. Ce fut là l'origine d'un ordre célèbre qui existe encore aujourd'hui sous le nom d'*ordre Teutonique*. »

Quiconque a voyagé en Orient, en Égypte ou à Constantinople, a fait connaissance avec le fameux polichinelle turc, nommé *Caragous;* les exploits de notre polichinelle, à nous, ne sont rien en comparaison des siens, et il rougirait, lui, le cynique par excellence, des plus innocentes plaisanteries de son collègue à turban.

C'est pendant ce siége, où jouèrent un si grand rôle Ri-

chard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste et Sala-Eddin, que l'on trouve l'aïeul du *Caragous* moderne.

Il était émir.

Une autre date historique, non moins importante à vérifier, est celle des billets à ordre. Emad-Eddin parle d'un ambassideur du calife de Bagdad qui était porteur de deux charges de naphte et de roseaux, et il amenait cinq personnes habiles à distiller le naphte et à le lancer. On sait que le naphte et le feu grégeois sont une seule et même chose.

De plus, cet ambassadeur était porteur d'une *cédule* de vingt mille pièces d'or sur les marchands de Bagdad.

Donc, la lettre de change et le billet à ordre ne sont point une invention du commerce moderne, puisqu'ils avaient cours en Orient, l'an 1191.

Ce fut pendant ces deux ans de siége que les assiégés inventèrent le *zenbourech*, dont les papes défendirent plus tard aux chrétiens de se servir entre eux.

C'était une espèce de flèche de la longueur de trente centimètres et de l'épaisseur de douze. Elle avait quatre faces, une pointe de fer et la tête garnie de plumes.

Vinisauf raconte que cette terrible flèche, lancée par l'instrument qui lui donnait son impulsion, traversait parfois du même coup deux hommes armés de leur cuirasse, et, après les avoir traversés, allait encore s'enfoncer dans la muraille.

Ce fut vers la fin de ce siége que s'éleva la grande querelle, qui sépara Richard d'Angleterre et Léopold duc d'Autriche. Cœur-de-Lion, qui revenait quelquefois de l'assaut tellement criblé de flèches, qu'il semblait, dit son historien, une pelote couverte d'épingles, était fier, à juste titre, de son courage et de sa force.

Léopold, très-brave lui-même, avait fait arborer son drapeau sur l'une des tours de la ville, où il était entré avec Richard. Richard eût pu y mettre le sien à côté de celui du duc Léopold, mais il préféra enlever le drapeau autrichien et le faire jeter dans les fossés de la ville. Tous les Allemands se soulevèrent et voulurent attaquer le roi dans ses quartiers; mais Léopold s'y opposa.

Un an après, Richard, ne voulant pas revenir par la France, à cause de ses différends avec Philippe-Auguste, traversa l'Autriche déguisé; mais, reconnu malgré son déguisement, il fut fait prisonnier et conduit au château de Durenstein. Pendant deux ans, on ignora ce qu'il était devenu; ce foudre de guerre s'était éteint comme un météore. De Richard Cœur-de-Lion, plus de traces.

Un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, se mit à sa recherche, et, un jour que, sans se savoir si près du roi d'Angleterre, il était assis au pied d'un vieux château, il chanta par hasard la première strophe d'une ballade qu'il avait faite avec Richard. Richard était poëte dans ses moments perdus.

Richard, qui entendit le premier couplet de la chanson composée par lui avec Blondel, se douta de la présence de celui-ci et répondit par le second couplet.

On sait le reste de l'histoire, qui a fourni à Grétry l'occasion de faire un chef-d'œuvre.

Ptolémaïs se rendit aux chrétiens, comme nous l'avons dit, après un siége de deux ans. La garnison eut la vie sauve, contre la promesse de restituer la vraie croix, qui avait été prise à la bataille de Tibériade.

Il va sans dire qu'une fois en liberté, les Sarrasins oublièrent leur promesse.

Cent ans après, Ptolémais fut reprise sur les chrétiens pour ne plus leur être jamais rendue.

Ce siége aussi eut ses chroniqueurs, ses péripéties, qui émurent l'Europe et l'Asie, son dévouement que signala plus d'un trait de courage et d'abnégation.

Saint Antonin raconte, à cette occasion, une curieuse légende.

« Il y avait, dit-il, à Saint-Jean-d'Acre un célèbre monastère de religieuses appartenant à l'ordre de sainte Claire. Au moment où les Sarrasins pénétraient dans la ville, l'abbesse fit sonner la cloche du couvent et rassembla toute la communauté.

» S'adressant alors aux religieusrs : « Mes très-chères
» filles et très-excellentes sœurs, » leur dit-elle, « vous avez
» promis à Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'être ses épouses
» sans tache; nous courons en ce moment un double danger,
» danger de la vie, danger de la pudeur. Ils sont près de nous,
» les ennemis de notre corps, non pas tant de notre corps que
» de notre âme, qui, après avoir flétri celles qu'ils rencon-
» trent, les percent de leur épée. S'il ne nous est plus possible
» de leur échapper par la fuite, nous le pouvons par une
» résolution pénible mais sûre. C'est la beauté des femmes
» qui séduit le plus souvent les hommes : dépouillons-nous
» de cet attrait, servons-nous de notre visage pour sauver
» notre beauté, pour conserver notre chasteté intacte. Je vais
» vous donner l'exemple; que celles qui veulent aller sans
» tache au-devant de l'époux immaculé imitent leur maî-
» tresse. »

» Ayant dit cela, elle se détache le nez avec un rasoir, les autres suivent son exemple et se défigurent avec courage pour paraître plus belles devant Jésus-Christ.

» Par ce moyen, elles conservèrent leur pureté, car les musulmans, continue saint Antonin, en voyant leurs visages ensanglantés, ne conçurent que de l'horreur pour elles et se contentèrent de leur ôter la vie. »

VII

LES ÉCLAIREURS

Pendant cette nuit où Bonaparte avait réuni son état-major, non pas pour un conseil de guerre, non pas pour un plan de bataille, mais en comité littéraire et historique, plusieurs messagers arrivèrent au cheik d'Aher, qui lui apprirent qu'une armée, sous les ordres du pacha de Damas, s'apprêtait à passer le Jourdain, pour venir faire lever à Bonaparte le siége de Saint-Jean-d'Acre.

Cette armée, forte de vingt-cinq mille hommes à peu près, disaient les rapports toujours exagérés des Arabes, traînait avec elle un bagage immense, et devait passer le Jourdain au pont de Jacob.

D'un autre côté, les agents de Djezzar avaient parcouru tout le littoral de Saïd, et ses contingents s'étaient joints à ceux d'Alep et de Damas avec d'autant plus de sécurité, que les envoyés du pacha avaient fait courir partout le bruit que les Français n'étaient qu'une poignée d'hommes, qu'ils n'a-

vaient point d'artillerie, et qu'il suffirait au pacha de Damas de se montrer et de se réunir à lui pour exterminer Bonaparte et son armée.

Bonaparte, à ces nouvelles, jeta loin de lui un volume de Plutarque qu'il tenait, appela Vial, Junot et Murat ; envoya Vial au nord, pour prendre possession de Sour, l'ancienne Tyr ; envoya Murat au nord-est, pour s'assurer du fort de Zaphet, et Junot vers le sud, avec ordre de s'emparer de Nazareth, et, de ce village situé sur une hauteur, d'observer tout le pays environnant.

Vial traversa les montagnes du cap Blanc, et arriva le 3 avril en vue de la ville de Sour.

Du haut d'une colline, le général français put voir ses habitants effrayés quitter la ville en courant et en donnant des marques de la plus grande terreur. Il entra dans la ville sans combattre, promit aux habitants qui y étaient restés paix et protection, les rassura, les détermina à aller dans le voisinage chercher ceux qui s'étaient enfuis, et, au bout de deux ou trois jours, il avait eu la joie de les voir rentrer tous dans leurs foyers.

Vial était de retour sous Saint-Jean-d'Acre le 6 avril, après avoir laissé à Sour une garnison de deux cents hommes.

Murat avait été aussi heureux que Vial dans son expédition. Il était parvenu jusqu'au fort de Zaphet, d'où quelques coups de canon étaient parvenus à chasser la moitié de la garnison. L'autre moitié, qui était composée de Maugrabins, avait offert à Murat de se mettre sous ses ordres ; il avait, de là, gagné le Jourdain, avait reconnu toute sa rive droite, jeté un regard sur le lac de Tibériade, et, laissant une garnison française dans le fort largement approvisionné, il était de retour au camp le 6 avril, avec ses Maugrabins.

Junot s'était emparé de Nazareth, patrie de Notre-Seigneur, et, là, il avait campé, moitié dans le village, moitié dehors, attendant de nouveaux ordres de Bonaparte, qui lui avait dit de ne point revenir qu'il ne le rappelât.

Mais Murat avait eu beau essayer de rassurer le général en chef, ses pressentiments et surtout les instances du cheik d'Aher, ne lui laissaient point de repos à l'endroit de cette armée invisible qu'on disait marcher contre lui. Aussi accepta-t-il la proposition que lui fit le cheik de l'envoyer en éclaireur du côté du lac de Tibériade.

— Seulement, Roland, qui s'ennuyait au camp, où, sous les yeux de Bonaparte, il ne pouvait pas risquer sa vie comme il l'entendait, demanda d'accompagner le cheik d'Aher dans son exploration.

Le soir même, ils partirent, profitant de la fraîcheur et de l'ombre de la nuit pour gagner les plaines d'Esdrelon, qui leur offraient un double refuge, à droite dans les montagnes de Naplouse, à gauche dans celles de Nazareth.

* * *

« Le 7 avril 1799, le promontoire sur lequel est bâtie Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, apparaissait enveloppé d'autant d'éclairs et de tonnerres que l'était le mont Sinaï le jour où le Seigneur dans le buisson ardent donna la loi à Moïse.

» D'où venaient ces détonations qui ébranlaient la côte de Syrie comme un tremblement de terre? D'où sortait cette fumée qui couvrait le golfe du Carmel d'un nuage aussi

épais que si la montagne d'Élie était changée en volcan? »

Ainsi avons-nous commencé le premier chapitre de ce nouveau récit. Les autres n'ont servi qu'à expliquer ce qui avait précédé cette campagne de Syrie, huitième et probablement dernière croisade.

Bonaparte, en effet, donnait son second assaut; et il avait profité du retour de Murat et de Vial pour tenter cette fois encore la fortune.

Il était dans la tranchée à cent pas à peine des remparts; il avait près de lui le général Caffarelli, avec lequel il causait. Le général Caffarelli avait le poing sur la hanche, pour faire équilibre à la gêne que lui causait sa jambe de bois. L'angle seul de son coude dépassait la tranchée.

La corne du chapeau de Bonaparte était en vue, une balle le lui enleva de dessus la tête.

Il se baissa pour ramasser son chapeau; en se baissant, il vit la position du général, et, s'approchant de lui :

— Général, lui dit-il, nous avons affaire à des Arnautes et à des Albanais, excellents tireurs, comme mon chapeau en est une preuve. Prenez garde qu'il n'en arrive autant à votre bras qu'à mon chapeau.

Caffarelli fit un mouvement de dédain.

Le brave général avait laissé une de ses jambes au bord du Rhin, et il paraissait s'inquiéter peu de laisser quelque partie de son corps que ce fût au bord de la Kerdaneah.

Il ne bougea point.

Une minute après, Bonaparte le vit tressaillir; il se retourna, son bras inerte pendait à côté de lui. Une balle l'avait atteint au coude et lui avait brisé l'articulation. En même temps, il leva les yeux et vit, à dix pas de là, Croisier

debout sur la tranchée. C'était une bravade inutile. Aussi Bonaparte cria-t-il :

— Descendez, Croisier! vous n'avez rien à faire là, descendez, je le veux!

— Est-ce que vous n'avez pas dit tout haut, un jour, que j'étais un lâche? lui cria le jeune homme.

— J'ai eu tort, Croisier, répondit le général en chef; mais vous m'avez prouvé depuis que je me trompais; descendez.

Croisier fit un mouvement pour obéir, mais il ne descendit point, il tomba.

Une balle venait de lui briser la cuisse.

— Larrey! Larrey! s'écria Bonaparte avec impatience et en frappant du pied. Tenez! venez ici, il y a de la besogne pour vous.

Larrey s'approcha. On coucha Croisier sur des fusils ; quant à Caffareili, il s'éloigna appuyé au bras du chirurgien en chef.

Laissons l'assaut, commençant sous d'aussi tristes auspices, suivre son cours, et jetons les yeux vers la belle plaine d'Esdrelon, toute couverte de fleurs et vers la rivière de Kison, dont une longue ligne de lauriers-roses marque le cours.

Sur le bord de cette rivière, deux cavaliers cheminent insoucieusement.

L'un, revêtu de l'uniforme vert des chasseurs à cheval, le sabre au côté, le chapeau à trois cornes sur la tête, se faisait de l'air avec un mouchoir parfumé comme il eût pu faire avec un éventail.

La cocarde tricolore qu'il portait à son chapeau indiquait qu'il appartenait à l'armée française.

L'autre portait une calotte rouge serrée autour de sa tête

avec une corde de poil de chameau. Une coiffure aux éclatantes couleurs descendait de sa tête sur ses épaules. Il était complétement enveloppé d'un burnous de cachemire blanc, qui, en s'ouvrant, laissait voir un riche cafetan oriental de velours vert brodé d'or. Il avait une ceinture de soie nuancée de mille couleurs, s'harmoniant entre elles avec ce goût merveilleux qu'on ne retrouve que dans les étoffes d'Orient. — Dans cette ceinture étaient passés du même côté deux pistolets à crosse de vermeil, travaillées comme la plus fine dentelle. Le sabre seul était de fabrique française. Il avait de larges pantalons de satin rouge perdus dans des bottes vertes brodées comme son cafetan et en velours comme lui. En outre, il portait à la main une longue et fine lance, légère comme un roseau, solide comme une tige de fer, ornée à son extrémité d'un bouquet de plumes d'autruche.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent dans un des coudes de la rivière, à l'ombre d'un petit bois de palmiers, et, là, tout en riant comme il convient à deux bons compagnons qui font route ensemble, ils se mirent à préparer leur déjeuner, qui consistait en quelques morceaux de biscuit que le jeune Français tira de ses fontes, et fit tremper un instant dans la rivière. Quant à l'Arabe, il se mit à regarder autour et au-dessus de lui; puis, sans rien dire, il attaqua à coups de sabre un des palmiers dont le bois tendre et poreux céda rapidement sous le tranchant de l'acier.

— Voilà, en vérité, un bon sabre dont le général en chef m'a fait cadeau, il y a quelques jours, et dont j'espère faire l'essai sur autre chose que des palmiers.

— Je crois bien, répondit le Français, en écrasant le biscuit entre ses dents, c'est un cadeau de la manufacture de

Versailles. — Mais est-ce seulement pour l'essayer que tu martyrises ce pauvre arbre?

— Regarde, lui dit l'Arabe en levant le doigt en l'air.

— Ah ! par ma foi, dit le Français, c'est un dattier et notre déjeuner sera meilleur que je ne le croyais.

Et, en effet, en ce moment même, l'arbre tombait avec bruit, mettant à la portée des deux jeunes gens, deux ou trois magnifiques régimes de dattes, arrivées à leur maturité.

Ils se mirent à attaquer avec des appétits de vingt-cinq ans la manne que le Seigneur leur envoyait.

Ils étaient au milieu de leur déjeuner lorsque le cheval de l'Arabe se mit à hennir d'une certaine façon.

L'Arabe poussa une exclamation, s'élança hors du bois de palmiers, et, la main sur les yeux, sonda les profondeurs de la plaine d'Esdrelon, au milieu de laquelle ils se trouvaient.

— Qu'est-ce? demanda nonchalamment le Français.

— Un des nôtres, monté sur une jument, et par lequel nous allons savoir probablement les nouvelles que nous allions chercher.

Et il revint s'asseoir près de son compagnon, sans s'inquiéter de son cheval, qui, prenant le galop, allait au-devant de la jument dont il avait senti les effluves.

Dix minutes après, on entendait le galop de deux chevaux.

Et un Druse, qui avait reconnu le cheval de son chef, s'arrêtait près du bouquet de palmiers, où un second cheval entravé lui indiquait, sinon un campement, du moins une halte.

— Azib! cria le chef arabe.

Le Druse s'arrêta, sauta à bas de son cheval, auquel il jeta la bride sur le cou, et s'avança vers le cheik en croisant ses

deux mains sur sa poitrine et en saluant profondément.

Celui-ci lui adressa quelques paroles en arabe.

— Je ne m'étais pas trompé, dit le cheik d'Aher en se retournant vers son compagnon, l'avant-garde du pacha de Damas vient de passer le pont d'Iacoub.

— C'est ce que nous allons voir, répondit Roland, que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu à son insouciance du danger.

— Inutile, reprit le cheik d'Aher, Azib a vu!

— Soit, reprit Roland; mais Azib peut avoir mal vu. Je serai bien plus sûr de la chose quand j'aurai vu moi-même. Cette grande montagne, qui a l'air d'un pâté, doit être le mont Thabor. Le Jourdain, par conséquent, est derrière. Nous en sommes à un quart de lieue, montons jusqu'à ce que nous sachions nous-mêmes à quoi nous en tenir.

Et, sans s'inquiéter si le cheik et Azib le suivaient, Roland sauta sur son cheval, rafraîchi par la halte qu'il venait de faire, et le lança au grand galop dans la direction du mont Thabor.

Une minute après, il entendait ses deux compagnons qui galopaient derrière lui.

VIII

LES BELLES FILLES DE NAZARETH

Il traversa pendant une lieue à peu près cette splendide plaine d'Esdrelon, la plus vaste et la plus célèbre de la Palestine après celle du Jourdain. —Autrefois, elle s'appelait le paradis et le grenier de la Syrie, la plaine de Jesraël, la campagne d'Esdrela, la plaine de Majeddo; sous tous ces noms, elle est célèbre dans la Bible. Elle a vu la défaite des Madianites et des Amalécites par Gédéon. Elle a vu Saül campant près de la fontaine de Jesraël pour combattre les Philistins, rassemblés à Aphec. Elle a vu Saül, vaincu, se jeter sur son épée et ses trois fils périr avec lui. — C'est dans cette plaine que le pauvre Naboth avait sa vigne près du palais d'Achab, et que l'impie Jésabel le fit lapider comme blasphémateur, afin de s'emparer de son héritage. C'est là que Joram eut le cœur percé d'une flèche lancée par Jéhu. C'est enfin à peu près à la place où les deux jeunes gens avaient déjeuné que Jésabel fut, par ordre de Jéhu, précipitée d'une fenêtre, et que son corps fut dévoré par les chiens.

Au moyen âge, cette plaine, qui vit tant de choses, était la plaine de Sabas. Aujourd'hui, elle s'appelle *Merdj ibn Amer*, c'est-à-dire « Pâturage du fils d'Amer. » — Elle s'étend sur

une largeur d'environ cinq lieues entre les montagnes de Gelboë et celles de Nazareth. A son extrémité s'élève le mont Thabor, vers lequel galopaient les trois cavaliers, sans songer un instant à la célébrité des lieux qu'ils foulaient aux pieds de leurs chevaux.

Le mont Thabor est accessible de tous les côtés, et surtout du côté de Fouli, où ils l'abordèrent.

Ils furent obligés de gravir jusqu'à son sommet — tâche facile, du reste, pour les chevaux arabes — avant que leur vue pût s'étendre au-dessus des deux collines qui, à une hauteur moyenne, leur masquaient la vue du Jourdain et du lac de Tibériade.

Mais, au fur et à mesure qu'ils montaient, l'horizon s'élargissait autour d'eux. Bientôt ils découvrirent, comme une immense nappe d'azur, encadrée dans du sable d'or, d'un côté, et dans des collines d'une verdure fauve, de l'autre, le lac de Tibériade, relié à la mer Morte par le Jourdain, qui s'étend à travers la plaine nue comme un ruban jaune éclatant au soleil. Leurs yeux furent bientôt fixés de ce côté par la vue de toute l'armée du pacha de Damas, qui suivait la rive orientale du lac, et qui traversait le Jourdain au pont d'Iacoub. Toute l'avant-garde avait déjà disparu entre le lac et la montagne de Tibériade. Il était évident qu'elle se dirigeait vers ce village.

Il était impossible aux trois jeunes gens de supputer, même approximativement, cette multitude. Les cavaliers, à eux seuls, marchant avec cette fantaisie des Orientaux, couvraient des lieues de terrain. Quoique à la distance de quatre lieues, on voyait resplendir les armes, et il sortait comme des éclairs d'or de la poussière que les cavaliers soulevaient sous les pieds de leurs chevaux.

Il était à peu près trois heures de l'après-midi.

Il n'y avait pas de temps à perdre; le cheik d'Aher et Azib, en faisant faire une halte d'une heure ou deux à leurs chevaux près du fleuve Kison, pouvaient arriver, vers la fin de la nuit ou au point du jour, au camp de Bonaparte et le prévenir.

Quant à Roland, il se chargeait d'aller à Nazareth et de mettre sur ses gardes Junot, près duquel il comptait combattre pour avoir plus de liberté d'action.

Les trois jeunes gens redescendirent rapidement le Thabor; puis, au pied de la montagne, ils se séparèrent : les deux Arabes reprenant la plaine d'Esdrelon dans toute sa longueur, Roland piquant droit sur Nazareth, dont il avait vu, du haut du Thabor, les maisons blanches couchées comme un nid de colombes au milieu de la sombre verdure de la montagne.

Quiconque a visité Nazareth sait par quels abominables chemins on y arrive : tantôt à droite, tantôt à gauche, la route est bordée de précipices, et des fleurs charmantes qui poussent partout où un peu de terre permet à leurs racines de germer, embellissent le sentier, mais ne le rendent pas moins dangereux : ce sont des lis blancs, des narcisses jaunes, des crocus bleus et roses d'une fraîcheur et d'une suavité dont on ne peut se faire une idée. — Nezer, d'ailleurs, qui est l'étymologie de Nazareth ne veut-il pas dire fleur en hébreu ?

Roland vit et revit, grâce aux détours du chemin, trois ou quatre fois Nazareth avant d'y arriver. A dix minutes de chemin des premières maisons, il rencontra un poste de grenadiers de la 19ᵉ demi-brigade. Il se fit reconnaître et s'informa si le général était à Nazareth ou dans les environs.

Le général était à Nazareth, et il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était venu visiter les avants-postes.

Force fut à Roland de mettre son cheval au pas. La noble bête venait de faire dix-huit à vingt lieues sans autre repos que celui qui lui avait été donné à l'heure du déjeuner; mais, comme il était sûr de trouver maintenant le général, il n'avait nullement besoin de forcer son cheval.

Aux premières maisons de Nazareth, Roland trouva un poste de dragons commandé par un de ses amis, le chef de brigade Desnoyers. Il confia son cheval à un soldat, et demanda où était logé le général Junot.

Il pouvait être cinq heures et demie du soir.

Le chef de brigade Desnoyers consulta le soleil près de disparaître derrière les montagnes de Naplouse, et répondit en riant:

— C'est l'heure où les femmes de Nazareth vont puiser de l'eau; le général Junot doit être sur le chemin de la fontaine.

Roland haussa les épaules; sans doute pensa-t-il que la place d'un général était partout ailleurs et qu'il avait d'autres revues à passer que celle des belles filles de Nazareth. Il n'en suivit pas moins les indications données et arriva à l'autre bout du village.

La fontaine est située à dix minutes à peu près de la dernière maison; l'avenue qui y conduit est bordée de chaque côté d'immenses cactus, qui forment comme une muraille. A cent pas de la fontaine et suivant, en effet, des yeux les femmes qui y allaient ou qui en venaient, Roland aperçut le général et ses deux aides de camp.

Junot le reconnut pour l'officier d'ordonnance de Bonaparte. On savait l'amitié que le général en chef lui portait,

et c'eût été une raison pour que tout le monde lui voulût du bien; mais sa courtoise familiarité et son courage proverbial dans l'armée lui eussent fait des amis, lors même qu'il n'eût eu qu'une part moindre à la bienveillance du commandant.

Junot vint à lui, la main ouverte.

Roland, rigide observateur des convenances, le salua en inférieur, car il ne craignait rien tant que de laisser croire qu'il attribuât à son mérite les bontés que le général en chef avait pour lui.

— Nous apportez-vous de bonnes nouvelles, mon cher Roland? lui demanda Junot.

— Oui, général, répondit Roland, puisque je viens vous annoncer l'ennemi.

— Ma foi, dit Junot, après la vue de ces belles filles, qui portent toutes leurs cruches comme de véritables princesses Nausicaa, je ne connais rien de plus agréable que la vue de l'ennemi. Regardez donc, mon cher Roland, comme ces drôlesses ont l'air surperbe, et si on ne dirait pas autant de déesses antiques!... Et pour quand l'ennemi?

— Pour quand vous voudrez, général, attendu qu'il n'est guère qu'à cinq ou six lieues d'ici.

— Savez-vous ce qu'elles vous répondent, quand on leur dit qu'elles sont belles? « C'est la vierge Marie qui le veut ainsi. » Et, en effet, c'est la première fois, depuis que nous sommes entrés en Syrie, que nous apercevons de jolies femmes... Ainsi vous l'avez vu, l'ennemi?

— De mes yeux vu, général.

— D'où vient-il? Où va-t-il? Que nous veut-il?

— Il vient de Damas, il voudrait nous battre, à ce que je

pense; il va à Saint-Jean-d'Acre, si je ne me trompe, pour en faire lever le siége.

— Rien que cela? Oh! nous nous mettrons en travers. Restez-vous avec nous ou retournez-vous près de Bonaparte?

— Je reste avec vous, général; j'ai une envie énorme de me couper la gorge avec tous ces gaillards-là. Nous nous ennuyons à mourir au siége. A part deux ou trois sorties que Djezzar-pacha a eu la bêtise de faire, pas la moindre distraction.

— Eh bien, dit Junot, je vous en promets pour demain, de la distraction. A propos, j'ai oublié de vous demander combien ils étaient.

— Ah! mon cher général, je vous répondrai comme vous répondrait un Arabe: « Autant vaudrait compter les sables de la mer! » Ils doivent être au moins dans les vingt-cinq ou trente mille.

Junot se gratta le front.

— Diable! dit-il, il n'y a pas grand'chose à faire avec ce que j'ai d'hommes sous mes ordres.

— Et combien en avez-vous? demanda Roland.

— Juste cent hommes de plus que les trois cents Spartiates. Mais, au fait, on peut faire ce qu'ils ont fait, et ce ne serait déjà pas si mal. Au reste, il sera temps de songer à tout cela demain matin. Voulez-vous voir les curiosités de la ville, ou voulez-vous souper?

— En effet, dit Roland, nous sommes ici à Nazareth, et les légendes ne doivent pas manquer. Mais, pour le moment, je ne vous cacherai pas, général, que j'ai l'estomac plus impatient que les yeux. J'ai déjeuné ce matin près du Kison avec

un buiscnit de matelot et une douzaine de dattes, et je vous avoue que j'ai faim et soif.

— Si vous voulez me faire le plaisir de souper avec moi, nous tâcherons de calmer votre appétit. Quand à votre soif, vous ne trouverez jamais plus belle occasion de l'étancher.

Puis, s'adressant à une jeune fille qui passait devant lui :

— De l'eau ! lui demanda-t-il en arabe. Ton frère a soif.

Et il indiquait Roland à la jeune fille.

Elle s'approcha, grande et sévère, avec sa tunique aux longues manches tombantes, qui laissaient les bras nus ; et, courbant la cruche qu'elle portait sur son épaule droite jusqu'à la hauteur de son poignet gauche, elle offrit, par un geste plein de grâce, l'eau qu'elle portait à Roland.

Roland but longuement, non point parce que la porteuse était belle, mais parce que l'eau était fraîche.

— Mon frère a-t-il bu suffisamment ? demanda la jeune fille.

— Oui, dit Roland, dans la même langue, et ton frère te remercie.

La jeune fille salua de la tête, redressa sa cruche sur son épaule, et reprit son chemin vers le village.

— Savez-vous que vous parlez l'arabe tout couramment ? dit en riant Junot au jeune homme.

— Est-ce que je n'ai pas été un mois blessé et prisonnier de ces brigands-là, dit Roland, lors de l'insurrection du Caire ? Il m'a bien fallu apprendre un peu d'arabe malgré moi. Et, depuis que le général en chef s'est aperçu que je baragouine la langue du prophète, il a la rage en toute occasion de me prendre pour interprète.

— Parole d'honneur ! dit Junot, si je croyais au même prix et au bout d'un mois savoir l'arabe comme vous le savez, je me ferais blesser et prendre demain.

— Eh bien, général, répondit Roland, en riant d'un rire strident et nerveux qui lui était particulier, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'apprendre une autre langue et surtout d'une autre façon ! — Allons souper, général.

Et Roland reprit le chemin du village, sans même jeter un dernier coup d'œil sur ces belles Nazaréennes que le général Junot et ses aides de camp s'arrêtaient à tout moment pour regarder.

IX

LA BATAILLE DE NAZARETH

Le lendemain au point du jour, c'est-à-dire à six heures du matin, tambours et trompettes battaient et sonnaient la diane.

Comme Roland avait dit à Junot que l'avant-garde des Damasquins s'était dirigée vers Tibériade, Junot, ne voulant pas leur donner le temps de l'assiéger sur sa montagne, franchit la gorge des monts qui dominent Nazareth et descendit par la vallée jusqu'au village de Cana.

Il ne l'aperçut qu'à la distance d'un quart de lieue, une rampe de la montagne le couvrant complétement.

L'ennemi devait être ou dans la vallée de Batouf, ou dans l-

plaine qui s'étend au pied du mont Tabor. En tout cas, comme on descendait des lieux hauts, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture, il n'y avait pas de danger d'être surpris par lui, et, au contraire, on le verrait de loin.

Les soldats étaient plus instruits du miracle que Jésus-Christ fit à Cana que de ses autres miracles, et, de tous les lieux sanctifiés par sa présence, Cana était celui qui tenait la plus grande place dans leur mémoire.

En effet, ce fut aux noces de Cana que Jésus changea l'eau en vin. Et, quoique nos soldats fussent bien heureux, les jours où ils avaient de l'eau, il est évident qu'ils eussent été encore plus heureux les jours où ils eussent eu du vin.

C'est à Cana que Jésus fit encore un autre miracle rapporté par saint Jean :

« Il y avait un grand de la cour dont le fils était malade à Capharnaum ; ayant appris que Jésus était venu en Galilée, il alla vers lui et le pria de descendre et de guérir son fils, qui était près de mourir.

» Jésus lui dit : « Allez, votre fils se porte bien. »

» Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dit, et il s'en alla.

» Et, comme il descendait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui annoncèrent que son fils se portait bien. »

Aux premières maisons du village de Cana, Junot trouva le cheik El-Beled qui venait au-devant de lui pour l'inviter à ne pas aller plus loin, attendu, disait-il, que l'ennemi se trouvait dans la plaine au nombre de deux ou trois mille chevaux.

Junot avait cent cinquante grenadiers de la 19e de ligne,

cent cinquante carabiniers de la 2e légère, et à peu près cent chevaux commandés par le chef de brigade Duvivier appartenant au 14e de dragons. Cela lui faisait juste quatre cents hommes, comme il l'avait dit la veille.

Il remercia le cheik El-Beled, et, à la grande admiration de celui-ci, il continua son chemin. Arrivé sur une des branches d'une petite rivière qui prend sa source à Cana même, il côtoya cette branche en la remontant. Parvenu au défilé qui sépare Loubi des montagnes de Cana, il vit, en effet, deux ou trois mille cavaliers divisés en plusieurs corps, qui caracolaient entre le mont Thabor et Loubi.

Pour mieux juger leurs positions, il mit son cheval au galop et arriva jusqu'aux ruines d'un village qui couronnent la colline et que les gens du pays appellent Meschenah.

Mais, en ce moment, il s'aperçut qu'un second corps marchait sur le village de Loubie. Il était composé de mamelouks, de Turcomans et de Maugrabins.

Cette troupe était à peu près aussi forte que l'autre, c'est-à-dire que, ayant quatre cents hommes sous ses ordres, Junot en avait contre lui cinq mille.

En outre, cette troupe marchait en masse contre la coutume des Orientaux, au petit pas et en bon ordre. On apercevait dans ses rangs une grande quantité d'étendards, de bannières, de queues de chevaux.

Ces queues de chevaux, qui servaient d'enseignè aux pachas, avaient été pour les Français un objet de risée, jusqu'à ce qu'ils connussent l'origine de ce singulier étendard. On leur avait alors raconté qu'à la bataille de Nicopolis, Bajazet, ayant vu son étendard enlevé par les croisés, avait d'un coup de sabre coupé la queue à son cheval, avait mis

cette queue au bout d'une pique, et non-seulement avait rallié les siens autour de ce nouvel étendard, mais avait gagné cette fameuse bataille, l'une des plus désastreuses pour la chrétienté.

Junot jugea avec raison qu'il n'avait à craindre que de la troupe qui marchait en bon ordre. Il envoya une cinquantaine de grenadiers pour contenir les cavaliers qu'il avait aperçus d'abord, et qu'il reconnut pour des Bédouins qui se contenteraient de harceler la troupe pendant le combat.

Mais, à la troupe régulière, il opposa les cent grenadiers de la 19ᵉ et les cent cinquante carabiniers de la 2ᵉ légère, gardant sous sa main les cent dragons, afin de les lancer où besoin serait.

Les Turcs, en voyant cette poignée d'hommes s'arrêter et les attendre, supposèrent qu'ils étaient immobiles de terreur. Ils approchèrent jusqu'à portée de pistolet; mais, alors, carabiniers et grenadiers, choisissant chacun son homme, firent feu, et tout le premier rang des Turcs fut abattu, tandis que des balles, pénétrant dans les profondeurs, allaient atteindre des hommes et des chevaux au troisième et au quatrième rang.

Cette décharge jeta un grand trouble parmi les musulmans et donna le temps aux grenadiers et aux carabiniers de recharger leurs fusils. Mais, cette fois-ci, ils ne firent plus feu que du premier rang, ceux du second passant les fusils chargés à ceux du premier, et ceux du premier leur repassant leurs fusils déchargés.

Cette fusillade continue avait jeté l'hésitation parmi les Turcs; mais ceux-ci, voyant leur nombre, et combien petit était celui de leurs ennemis, chargèrent avec de grands cris.

C'était le moment qu'attendait Roland; tandis que Junot ordonnait à ses deux cent cinquante hommes de former le bataillon carré, Roland, à la tête des cent dragons, s'élançait sur cette troupe chargeant en désordre, et la prenait en flanc.

Les Turcs n'étaient point habitués à ces sabres droits, qui les perçaient comme des lances à une distance à laquelle leurs sabres recourbés ne pouvaient atteindre. L'effet de la charge fut donc terrible; les dragons traversèrent la masse musulmane de part en part, reparurent de l'autre côté, donnèrent le temps au carré de faire sa décharge, pénétrèrent dans le trou que les balles venaient de pratiquer, et, là, se mettant à pointer chacun devant soi, ils élargirent la trouée de telle façon que la masse sembla éclater, et que les cavaliers turcs, au lieu de continuer à marcher serrés, commencèrent à s'éparpiller dans la plaine.

Roland s'était attaché à un porte-étendard des principaux chefs ennemis; n'ayant point le sabre droit et pointu des dragons, mais le sabre recourbé des chasseurs, il se trouvait combattre à arme égale avec son ennemi. Deux ou trois fois, laissant flotter la bride sur le cou de son cheval et le manœuvrant des jambes, il porta la main gauche à ses fontes pour en tirer un pistolet, mais il pensa qu'il était indigne de lui de se servir de ce moyen; il poussa son cheval sur celui de son adversaire, prit l'homme à bras-le-corps, et la lutte continua, tandis que les chevaux, se reconnaissant pour ennemis, se mordaient et se déchiraient de leur mieux. Un instant ceux qui entouraient les deux combattants s'arrêtèrent; Français et musulmans, on voulait voir la fin de la lutte. Mais Roland, lâchant ses arçons, éperonna son cheval, qui glissa, pour ainsi dire, entre ses jambes et entraîna par son

poids le cavalier turc, lequel tomba la tête en bas, pendu à ses étriers. En une seconde, Roland se releva, son sabre ensanglanté d'une main et l'étendard turc de l'autre. Quant au musulman, il était mort, et son cheval, piqué par Roland d'un coup de sabre, l'entraîna dans les rangs de ses compagnons, où il alla porter le désordre.

Cependant, les Arabes de la plaine du mont Thabor étaient accourus à la fusillade.

Deux chefs, supérieurement montés, précédaient leurs cavaliers de cinq cents pas.

Junot s'élança seul au-devant d'eux, en ordonnant à ses soldats de les lui laisser pour son compte.

A cent pas en avant des cinquante hommes qu'il avait opposés comme une dérision aux Arabes de la plaine, il s'arrêta, et, voyant qu'il y avait une distance d'une dizaine de pas entre les deux cavaliers qu'il chargeait, il laissa pendre son sabre à sa dragonne, prit dans ses fontes un pistolet, et entre les deux oreilles du cheval d'un de ses ennemis qui venait sur lui ventre à terre, apercevant deux yeux flamboyants, il lui mit (nous avons dit quelle était son adresse à cette arme) la balle juste au milieu du front.

Le cavalier tomba; le cheval, emporté par sa course, alla se faire prendre par un des cinquante grenadiers, tandis que, remettant son pistolet dans la fonte où il l'avait pris, et saisissant la poignée de son sabre, il fendait d'un coup de taille, la tête de son second adversaire.

Alors, chaque officier, électrisé par l'exemple de son général, sortit des rangs. Dix ou douze combats singuliers, dans le genre de celui que nous venons de décrire, s'engagèrent aux yeux des deux armées, qui battaient des mains. Dans tous, les Turcs furent vaincus.

Le combat dura de neuf heures et demie du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, moment où Junot ordonna d'effectuer la retraite pas à pas et toujours dans les montagnes de Cana. — En descendant le matin, il avait vu un large plateau qui lui avait paru favorable à ses desseins, car il savait bien qu'avec ses quatre cents hommes, il ne pouvait que livrer un brillant combat, mais non pas vaincre. Le combat était livré; quatre cents Français avaient tenu pendant cinq heures contre cinq mille Turcs; ils avaient couché huit cents morts et trois cents blessés sur le champ de bataille.

Eux, avaient eu cinq hommes tués et un blessé.

Junot ordonna que le blessé fût emporté, et, comme il avait la cuisse cassée, on le coucha sur une civière que portèrent, en se relayant, quatre de ses camarades.

Roland avait remonté à cheval; il avait échangé son sabre courbe contre un sabre droit; il avait dans ses fontes ses pistolets, avec lesquels il abattait à vingt pas une fleur de grenade. Il se mit, avec les deux aides de camp de Junot, à la tête des cent dragons qui formaient la cavalerie du général, et, les trois jeunes gens rivalisant entre eux, faisant de cette œuvre de mort une partie de plaisir, soit qu'ils combattissent corps à corps à l'arme blanche avec les Turcs, soit qu'ils se contentassent, encouragés par le général, de tirer sur eux comme sur des cibles, ils semèrent cette journée de scènes pittoresques qui défrayèrent longtemps d'anecdotes héroïques et de récits joyeux les bivacs de l'armée d'Orient.

A quatre heures, Junot, établi sur son plateau, ayant à ses pieds une des sources du petit fleuve qui va se jeter dans la mer près du Carmel, en communication avec les moines

grecs et catholiques de Cana et de Nazareth, était à l'abri d'une attaque par sa position et assuré de ses vivres.

Il pouvait donc attendre tranquillement les renforts que, prévenu qu'il était par le cheik d'Aher, Bonaparte ne pouvait manquer de lui envoyer.

X

LE MONT THABOR

Comme l'avait pensé Roland, le cheik d'Aher était arrivé au point du jour au camp. En raison de son axiome : « Réveillez-moi toujours pour les mauvaises nouvelles, mais jamais pour les bonnes, » on avait éveillé Bonaparte.

Le cheik, introduit près de lui, lui avait dit ce qu'il avait vu, comment vingt-cinq à trente mille hommes avaient passé le Jourdain, et venaient d'entrer sur le territoire de Tibériade.

Sur la question de Bonaparte, qui lui demandait ce qu'était devenu Roland, il lui dit que le jeune aide de camp s'était chargé de prévenir Junot, qui était à Nazareth, et faisait dire à Bonaparte qu'il y avait au pied du Thabor, entre cette montagne et celles de Naplouse, une grande plaine dans laquelle, sans être gênés, vingt-cinq mille Turcs pouvaient dormir couchés les uns près des autres.

Bonaparte avait fait éveiller Bourrienne, avait demandé sa carte, et mandé Kléber.

Devant celui-ci, par le jeune Druse auquel il avait donné un crayon, il s'était fait indiquer le passage précis des musulmans, la route qu'ils avaient prise et celle que lui, cheik d'Aher, avait suivie pour revenir au camp,

— Vous allez prendre votre division, dit Bonaparte à Kléber ; elle doit se composer de deux mille hommes à peu près. Le cheik d'Aher vous servira de guide, pour que vous ne passiez pas justement par la même route qu'il a prise avec Roland. Vous suivrez le chemin le plus court pour aller à Safarié ; demain, dès le matin, vous pourrez être à Nazareth. Que vos hommes prennent chacun de l'eau pour la journée. Quoique je voie un fleuve tracé sur la carte, j'ai peur qu'à l'époque de l'année où nous sommes, il ne soit desséché. Engagez, si vous pouvez, la bataille dans la plaine qui est en avant ou en arrière du mont Thabor, à Loubi ou à Fouli. Nous avons une revanche à prendre de la bataille de Tibériade, gagnée par Saladin sur Guy de Lusignan en 1187. Tâchons que les Turcs n'aient rien perdu pour attendre. Ne vous inquiétez pas de moi ; j'arriverai à temps.

Kléber réunit sa division, bivaqua le soir près de Safarié, ville que la tradition veut avoir été habitée par saint Joachim et par sainte Anne.

Le même soir, il se mit en communication avec Junot, qui avait laissé une avant-garde à Cana et était remonté à Nazareth, pour laquelle il avait un faible.

Il apprit de lui que l'ennemi n'avait point quitté sa position de Loubi, et que, par conséquent, il le trouverait sur un des deux points que lui avait indiqués Bonaparte, c'est-à-dire en avant du mont Thabor.

A un quart de lieue de Loubi était un village nommé Seïd-Jarra, occupé par une portion de l'armée turque, c'est-à-dire

par sept à huit mille hommes. Il le fit attaquer par Junot avec une partie de sa division, tandis qu'avec le reste de ses hommes, formés en carré, il chargeait la cavalerie.

Au bout de deux heures, l'infanterie des pachas était chassée de Seïd-Jarra, et la cavalerie de Loubi.

Les Turcs, culbutés, se retirèrent en désordre jusqu'au Jourdain. Junot, dans ce combat, eut deux chevaux tués sous lui ; ne trouvant sous sa main qu'un dromadaire, il le monta, et, emporté par lui, se trouva bientôt au milieu des cavaliers turcs, parmi lesquels il semblait un géant.

Les jarrets coupés, son dromadaire s'abattit, ou plutôt s'écroula sous lui. Heureusement Roland, ne l'avait pas perdu de vue ; il arriva avec son aide de camp Teinturier, le même qui regardait avec lui passer les belles filles de Nazareth.

Tous deux tombèrent comme la foudre sur la masse qui l'enveloppait, s'ouvrirent un passage et arrivèrent jusqu'à Junot. Ils le remontèrent sur le cheval d'un mamelouk tué, et tous trois, le pistolet au poing, perçant une muraille vivante, reparurent au milieu des soldats qui les croyaient perdus, et qui se hâtaient, sans autre espérance que celle de retrouver leurs cadavres.

Kléber était venu tellement vite, qu'il n'avait pu se faire suivre par ses fourgons ; il en résulta que, faute de munitions, il ne put poursuivre l'ennemi.

Il se retira sur Nazareth et se fortifia dans la position de Safarié.

Le 13, Kléber fit reconnaître l'ennemi. Les mamelouks d'Ibrahim-bey, les janissaires de Damas, les Arabes d'Alep et des différentes tribus de Syrie, avaient opéré leur jonction avec les Naplousins, et toute cette nuée d'hommes campait dans la plaine de Fouli, c'est-à-dire d'Esdrelon.

Kléber informa aussitôt le général en chef de ces détails. Il lui dit qu'il avait reconnu l'armée ennemie, qu'elle pouvait monter à une trentaine de mille hommes, dont vingt mille de cavalerie, et lui annonça que, le lendemain, avec ses deux mille cinq cents hommes, il allait attaquer toute cette multitude. Il terminait sa lettre par ces mots :

« L'ennemi est justement où vous le vouliez; tâchez d'être de la fête. »

Le cheik d'Aher fut chargé de porter cette dépêche; mais, comme la plaine était inondée de coureurs ennemis, elle fut envoyée en triple expédition et par trois messagers différents.

Sur les trois dépêches, Bonaparte en reçut deux : l'une à onze heures du soir, l'autre à une heure du matin. On n'entendit jamais parler du troisième messager.

Bonaparte n'avait garde de manquer d'être de la fête. Il était urgent d'en venir à une action générale et de livrer une bataille décisive pour éloigner cette masse formidable qui pouvait venir l'écraser contre les murailles de Saint-Jean-d'Acre.

Murat fut envoyé, à deux heures du matin, en avant avec mille hommes d'infanterie, une pièce d'artillerie légère et un détachement de dragons. Il avait l'ordre de marcher jusqu'à ce qu'il rencontrât le Jourdain, où il s'emparerait du pont d'Iacoub, pour empêcher la retraite de l'armée turque. Il avait plus de dix lieues à faire.

Bonaparte partit à trois heures du matin; il emmenait avec lui tout ce qui n'était pas strictement nécessaire pour maintenir les assiégés dans leurs murailles. Au point du jour, il bivaquait sur les hauteurs de Safarié, faisait faire à ses hommes une distribution de pain, d'eau et d'eau-de-vie ; il avait été obligé de prendre la route la plus longue, parce que

son artillerie et ses fourgons n'eussent pu le suivre sur les rives du Kison.

A neuf heures, il se remit en marche, et, à dix heures du matin, il était au pied du mont Thabor.

Là, dans la vaste plaine d'Esdrelon, à trois lieues de distance environ, il aperçut la division Kléber, forte de deux mille cinq cents hommes à peine, comme nous l'avons dit, aux prises avec la masse entière de l'armée ennemie qui l'enveloppait de tous côtés, et au milieu de laquelle elle faisait un point noir entouré de feu.

Plus de vingt mile cavaliers l'assaillaient, tantôt tournant autour d'elle comme un tourbillon, tantôt fondant sur elle comme une avalanche ; jamais ces hommes, qui avaient vu tant de choses cependant, n'avaient vu tant de cavaliers se mouvoir, charger, caracoler autour d'eux ; et cependant, chaque soldat, pressant du pied le pied de son voisin, conservait ce sang-froid terrible qui pouvait seul faire son salut, recevait les Turcs au bout de son fusil, ne faisant feu que lorsqu'il était sûr d'atteindre son homme; frappant les chevaux de sa baïonnette quand les chevaux s'approchaient de trop près, mais gardant les balles pour les cavaliers.

Chaque homme avait reçu cinquante cartouches; mais, à onze heures du matin, on fut obligé de faire une seconde distribution de cinquante autres. Ils avaient tiré cent mille coups de fusil; ils avaient fait autour d'eux un rempart d'hommes et de chevaux tués, et ils étaient abrités par cet horrible abatis, par cette sanglante muraille, comme par un rempart.

Voilà ce que voyaient Bonaparte et son armée lorsqu'ils débouchèrent du mont Thabor.

Aussi, à cette vue, un cri d'enthousiasme s'échappa-t-il de toutes les poitrines :

— A l'ennemi ! à l'ennemi !

Mais Bonaparte cria : « Halte ! » Il les força de prendre un quart d'heure de repos. Il savait que Kléber tiendrait, s'il le fallait, des heures encore, et il voulait que la journée fût complète.

Puis il forma ses six mille hommes en deux carrés de trois mille hommes chacun, et les divisa de manière à prendre toutes ces hordes sauvages, cavalerie et infanterie, dans un triangle de fer et de feu.

Les combattants étaient si acharnés, que, pareils aux Romains et aux Carthaginois qui, pendant la bataille de Trasimène, ne sentirent pas un tremblement de terre qui renversa vingt-deux villes, ni Turcs ni Français ne virent s'approcher ces deux masses armées qui roulaient dans leurs flancs des tonnerres muets encore, mais dont les armes brillantes envoyaient des milliers d'éclairs, précurseurs de l'orage qui allait gronder.

Tout à coup, on entendit un coup de canon isolé.

C'était le signal par lequel Bonaparte était convenu de prévenir Kléber.

Les trois carrés n'étaient plus qu'à une lieue les uns des autres, et leurs triples feux allaient porter sur une masse de vingt-cinq mille hommes.

Le feu éclata des trois côtés à la fois.

Les mamelouks, les janissaires, tous les cavaliers enfin tourbillonnèrent sur eux-mêmes, ne sachant comment sortir de la fournaise, tandis que les dix mille hommes d'infanterie, ignorants de toute science et de toute théorie militaire, se débandèrent et allèrent se heurter à ces triples feux.

Tout ce qui eut le bonheur de donner dans les intervalles parvint à peu près à s'échapper. Au bout d'une heure, les fugitifs avaient disparu comme une poussière balayée par le vent, laissant la plaine couverte de morts, abandonnant leur camp, leurs étendards, quatre cents chameaux, un butin immense.

Les fuyards se croyaient sauvés; ceux qui gagnèrent les montagnes de Naplouse y trouvèrent en effet un refuge; mais ceux qui voulurent rejoindre le Jourdain, par lequel ils étaient venus, rencontrèrent Murat et ses mille hommes qui gardaient le passage du fleuve.

Les Français ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent las de tuer.

Bonaparte et Kléber se joignirent sur le champ de bataille, et, au milieu des acclamations des trois carrés, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ce fut là que, suivant la tradition militaire, le colosse Kléber, posant la main sur l'épaule de Bonaparte, qui atteignait à peine à sa poitrine, lui dit ces paroles tant contestées depuis :

— Général, vous êtes grand comme le monde !

Bonaparte devait être content.

C'était bien sur le même point où Guy de Lusignan avait été vaincu qu'il venait de vaincre ; c'était là que, le 5 juillet 1187, les Français, ayant épuisé jusqu'à l'eau de leurs larmes, dit l'auteur arabe, en vinrent à une action désespérée avec les musulmans, commandés par Sala-Eddin.

« Au commencement, dit ce même auteur, ils se battaient comme des lions ; mais à la fin ils n'étaient plus que des brebis dispersées. Entourés de toutes parts, ils furent repoussés jusqu'au pied de la montagne des Béatitudes, où le Sei-

gneur, instruisant le peuple, dit : « Bienheureux les pauvres » d'esprit, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux » qui souffrent persécution pour la justice! » et où il leur dit : « Vous prierez ainsi : *Notre Père, qui êtes aux cieux!* »

Toute l'action se porta donc vers cette montagne, que les infidèles appellent la montagne d'Hittin.

Guy de Lusignan se réfugia sur la colline et défendit tant qu'il put la vraie croix, dont il ne put empêcher les musulmans de s'emparer, après qu'ils eurent blessé mortellement l'évêque de Saint-Jean-d'Acre, qui la portait.

Raymond s'ouvrit un passage avec les siens et s'enfuit à Tripoli, où il mourut de douleur.

Tant qu'un groupe de chevaliers resta, ce groupe revint à la charge, mais il fondait bientôt au milieu des Sarrasins, comme la cire dans un brasier.

Enfin, le pavillon du roi tomba pour ne plus se relever; Guy de Lusignan fut fait prisonnier, et Saladin, en prenant des mains de celui qui la lui apportait l'épée du roi de Jérusalem, descendit de cheval et rendit grâce à Mahomet de sa victoire.

Jamais les chrétiens, ni en Palestine ni ailleurs, n'avaient subi une pareille défaite. « En voyant le nombre des morts, dit un témoin oculaire, on ne croyait pas qu'il y eût des prisonniers; en voyant les prisonniers, on ne pouvait croire qu'il y eût des morts. »

Le roi, après avoir juré la renonciation de son royaume, fut envoyé à Damas. Tous les chevaliers du Temple et les Hospitaliers eurent la tête tranchée. Sala-Eddin, qui craignait que ses soldats ne ressentissent une pitié qu'il n'éprouvait pas, et qui appréhendait qu'ils n'épargnassent quelques-uns

de ces moines soldtas, paya cinquante pièces d'or pour chacun de ceux qu'on lui livra.

De toute l'armée chrétienne, à peine resta-t-il mille hommes debout. « On vendit, disent les auteurs arabes, un prisonnier pour une paire de sandales, et l'on exposa dans les rues de Damas des têtes de chrétiens en guise de melons. »

Monseigneur Mislin dit, dans son beau livre des *Saints Lieux*, qu'un an après cet horrible carnage, en traversant les champs d'Hittin, il trouva encore des monceaux d'ossements, et que les montagnes et les vallées d'alentour étaient couvertes des restes qu'y avaient traîné les bêtes sauvages.

Après la bataille du mont Thabor, les chacals de la plaine d'Esdrelon n'eurent rien à envier aux hyènes de la montagne de Tibériade.

XI

LE MARCHAND DE BOULETS

Depuis que Bonaparte était revenu du mont Thabor, c'est-à-dire depuis près d'un mois, pas un jour les batteries n'avaient cessé de tonner, pas un jour il n'y avait eu trêve entre les assiégeants et les assiégés.

C'était la première résistance que la fortune opposait à Bonaparte.

Le siége de Saint-Jean-d'Acre durait depuis soixante jours; il y avait eu sept assauts et douze sorties. Caffarelli était mort des suites de l'amputation de son bras, Croisier était toujours sur son lit de douleur.

Mille hommes avaient été tués ou étaient morts de la peste.

On avait encore de la poudre, mais on manquait de boulets.

Le bruit s'en répandit dans l'armée; on ne peut point cacher ces choses-là aux soldats. Un matin que Bonaparte visitait la tranchée avec Roland, un sergent-major s'approcha de Roland.

— Est-ce vrai, mon commandant, lui demanda-t-il, que le général en chef manque de boulets?

— Oui, répondit Roland; pourquoi cette question?

— Oh! répondit le sergent-major avec un mouvement de cou qui lui était particulier et qui semblait remonter aux premiers jours où il avait mis une cravate, et où il avait été gêné dedans, c'est que, s'il en manque, je lui en procurerai.

— Toi?

— Oui, moi, et pas cher : à cinq sous.

— A cinq sous! et ils en coûtent quarante au gouvernement!

— Vous voyez bien que c'est une bonne affaire.

— Tu ne plaisantes pas?

— Allons donc, est-ce que l'on plaisante avec ses chefs?

Roland s'approcha de Bonaparte, et lui fit part de la propositition du sergent-major.

— Ces drôles-là ont parfois de bonnes idées, dit-il; appelle-le.

Roland fit signe au sergent de s'avancer.

Il arriva au pas militaire, et se planta à deux mètres de Bonaparte, la main à la visière du schako.

— C'est toi qui es marchand de boulets? lui demanda Bonaparte.

— C'est-à-dire que j'en vends, mais je n'en fabrique pas.

— Et tu peux les donner à cinq sous?

— Oui, mon général.

— Comment fais-tu?

— Ah! cela, c'est mon secret; si je le dis, tout le monde en vendra.

— Et combien peux-tu en fournir?

— Ce que tu en voudras, citoyen général, dit le sergent major en appuyant sur le *tu*.

— Que faut-il te donner pour cela? demanda Bonaparte.

— La permission de me baigner avec ma compagnie.

Bonaparte éclata de rire, il avait compris.

— C'est bien, dit-il, tu l'as.

Le sergent-major salua et s'en alla tout courant.

— Voilà, dit Roland, un drôle qui est bien attaché au vocabulaire républicain. Avez-vous remarqué, général, l'accent avec lequel il a dit : « Ce que *tu* en voudras? »

Bonaparte sourit, mais sans répondre.

Presque aussitôt le général en chef et son aide de camp virent passer la compagnie qui avait permission de se baigner, sergent-major en tête.

— Viens voir quelque chose de curieux, dit Bonaparte à son aide de camp.

Et, prenant le bras de Roland, il gagna un petit mamelon du haut duquel on découvrait tout le golfe.

Alors, il vit le sergent major, donnant l'exemple de courir à l'eau, comme il eût certainement donné celui de courir au feu, se déshabiller le premier avec une partie de ses hommes

et se mettre à la mer, tandis que l'autre s'éparpillait sur le rivage.

Jusque-là, Roland n'avait pas compris.

Mais à peine la manœuvre commandée par le sergent-major fut-elle exécutée, que, des deux frégates anglaises et du haut des remparts de Saint-Jean-d'Acre, commença de tomber une pluie de boulets; mais, comme les soldats, tant ceux qui se baignaient que ceux qui étaient éparpillés sur le sable, avaient soin de se tenir éloignés les uns des autres, les boulets portaient dans les intervalles, où ils étaient aussitôt recueillis, sans qu'un seul fût perdu, pas même ceux qui tombaient dans l'eau. La plage allant en pente douce, les soldats n'avaient qu'à se baisser et à les ramasser au fond de la mer.

Ce jeu étrange dura deux heures.

Au bout de deux heures, il y avait trois hommes tués, et l'inventeur du système avait recueilli mille à douze cents boulets, ce qui faisait trois cents francs pour la compagnie.

Cent francs par homme perdu. La compagnie trouvait le marché des plus avantageux.

Comme les batteries des frégates et de la place étaient du même calibre que celles de l'armée, c'est-à-dire du calibre 16 et du 12, il ne devait pas y avoir un boulet perdu.

Le lendemain, la compagnie retourna au bain, et, en entendant la canonnade que frégate et remparts dirigaient sur eux, Bonaparte ne put s'empêcher de retourner voir le même spectacle, auquel cette fois assistait une partie des chefs de l'armée.

Roland ne put y tenir. C'était un de ces hommes que le bruit du canon exalte, que l'odeur de la poudre enivre.

En deux bonds, il fut sur la plage, et, jetant ses habits s"

le sable, ne conservant que son caleçon, il s'élança à la mer.

Deux fois Bonaparte l'avait rappelé, mais il avait fait semblant de ne point entendre.

— Qu'a-t-il donc, ce fou-là, murmura-t-il, pour ne pas manquer une occasion de se faire tuer?

Roland n'était plus là pour répondre à son général, et probablement ne lui eût-il pas répondu.

Bonaparte le suivait des yeux.

Bientôt il dépassa le cercle des baigneurs et s'avança, en nageant, presque à portée de mousquet du *Tigre*.

On fit feu sur lui, et l'on vit les balles faire jaillir l'eau tout autour du nagenr.

Lui, ne s'en inquiéta aucunement, mais son action semblait tellement une bravade, qu'un officier du *Tigre* ordonna de mettre une chaloupe à la mer.

Roland voulait bien être tué, mais il ne voulait pas être pris. Il nagea avec énergie pour gagner les écueils semés au pied de Saint-Jean-d'Acre.

Il était impossible à la barque de s'engager parmi ces écueils.

Roland disparut un instant à tous les yeux. Bonaparte commençait à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, lorsqu'il le vit reparaitre au pied des murailles de la ville, et sous le feu de la mousqueterie.

Les Turcs, voyant un chrétien à portée de leurs fusils, ne se firent pas faute de tirer sur lui; mais Roland semblait avoir faire un pacte avec les balles. Il suivait le bord de la mer, au pas. Le sable d'un côté, l'eau de l'autre, jaillissaient presque sous ses pieds. Il regagna l'endroit où il avait déposé ses habits, les revêtit et s'achemina vers Bonaparte.

Une vivandière qui s'était cette fois mise de la partie et

qui distribuait le contenu de son baril aux ramasseurs de boulets, vint lui offrir un petit verre.

— Ah! c'est toi, déesse Raison! dit Roland; tu sais bien que je ne bois jamais d'eau-de-vie.

— Non, dit celle-ci; une fois n'est pas coutume, et ce que tu viens de faire vaut bien la goutte, citoyen commandant.

Et, lui présentant un petit verre d'argent plein de liqueur:

— A la santé du général en chef, et à la prise de Saint-Jean-d'Acre! dit-elle.

Roland but en levant son verre du côté de Bonaparte; puis il offrit à la cantinière un talari.

— Bon! dit-elle, je vends mon eau-de-vie à ceux qui ont besoin d'acheter du courage, mais pas à toi. D'ailleurs, mon mari fait de bonnes affaires.

— Que fait-il donc, ton mari?

— Il est marchand de boulets.

— En effet, à la façon dont marche la canonnade, il peut faire fortune en peu de temps... Et où est-il, ton mari?

— Le voilà, dit-elle.

Et elle montra à Roland le sergent-major qui était venu faire à Bonaparte la proposition de lui vendre des boulets cinq sous.

Au moment où la déesse Raison faisait cette démonstration, un obus vint s'enterrer dans le sable, à quatre pas du spéculateur.

Le sergent-major, qui paraissait familier avec tous les projectiles, se jeta la face contre terre et attendit.

Au bout de trois secondes, l'obus éclata en faisant voler un nuage de sable.

— Ah! par ma foi, déesse Raison, dit Roland, j'ai peur pour le coup que tu ne sois veuve.

Mais, au milieu du sable et de la poussière soulevés autour de lui, le sergent-major se releva.

Il semblait sortir du cratère d'un volcan.

— Vive la République! cria-t-il en se secouant.

Et, à l'instant même, dans l'eau et sur la plage, fut répété par tous les spectateurs ce cri sacré, qui faisait immortels les morts eux-mêmes.

XII

COMMENT LE CITOYEN PIERRE-CLAUDE FARAUD FUT NOMMÉ SOUS-LIEUTENANT

Cette récolte de boulets dura quatre jours. Les Anglais et les Turcs avaient deviné le but de la spéculation, qu'ils avaient prise d'abord pour une bravade.

Le compte fait des boulets, il y en avait trois mille quatre cents.

Bonaparte les avait fait payer très-exactement au sergent-major par le payeur de l'armée Estève.

— Ah! dit Estève en reconnaissant le sergent, décidément tu spécules sur l'artillerie. Je t'ai payé un canon à Frœschwillers, et je te paye trois mille quatre cents boulets à Saint-Jean-d'Acre.

— Bon! dit le sergent-major, je ne suis pas plus riche pour cela; les six cents francs des canons de Frœschevillers ont

servi, avec le trésor du prince de Condé, à faire des pension aux veuves et aux orphelins de Dawendorff.

— Et cet argent-ci, qu'en vas-tu faire?

— Il a sa destination.

— Peut-on la connaître?

— D'autant mieux que c'est toi, citoyen payeur, qui vas te charger de la commission. Cet argent est destiné à la vieille mère de notre brave capitaine Guillet, qui a été tué au dernier assaut. Il est mort en la léguant à sa compagnie. La République n'est pas assez riche, elle pourrait oublier de lui faire une pension. Eh bien, à défaut de pension, la compagnie lui fera un capital. C'est malheureux seulement que ces démons d'Anglais et ces imbéciles de Turcs se soient aperçu de la farce et n'aient pas voulu rendre plus longtemps : on lui aurait complété la somme de mille francs, à la pauvre femme; mais, que veux-tu, citoyen payeur! la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, et la troisième compagnie de la 32e demi-brigade, quoiqu'elle soit la plus belle fille de l'armée, n'a que huit cent cinquante francs à lui offrir.

— Et où demeure-t-elle, la mère du capitaine Guillet?

— A Châteauroux, capitale de l'Indre... Ah! l'on est fidèle à son vieux régiment, et il en était, le brave capitaine Guillet!

— C'est bien, on lui fera passer la somme, au nom de la troisième compagnie de la 32e demi-brigade et de...

— Pierre-Claude Faraud, exécuteur testamentaire.

— Merci. Maintenant, Pierre-Claude Faraud, je suis chargé par le général en chef de te dire qu'il veut te parler.

— Quand il voudra, fit le sergent-major, avec le mouvement de cou qui lui était particulier. Pierre-Claude Faraud, n'est pas embarrassé sur la parole.

— Il te le fera dire.

— J'attends!

Et le sergent-major pivota sur ses talons, et alla attendre à la 32e demi-brigade l'avis qui lui était annoncé.

Bonaparte était à dîner sous sa tente, lorsqu'on le prévint que le sergent-major qu'il avait envoyé chercher attendait son bon plaisir.

— Qu'il entre! fit Bonaparte.

Le sergent-major entra.

— Ah! c'est toi?

— Oui, citoyen général, dit Faraud; ne *m'as-tu* pas fait demander?

— A quelle brigade appartiens-tu?

— A la 32e.

— A quelle compagnie?

— A la troisième.

— Capitaine?

— Capitaine Guillet, défunt.

— Non remplacé?

— Non remplacé.

— Quel est le plus brave des deux lieutenants?

— Il n'y a pas de plus brave dans la 32e, ils sont tous aussi braves l'un que l'autre.

— Le plus ancien, alors?

— Le lieutenant Valats, resté à son poste avec un coup de feu dans la poitrine.

— Le second lieutenant n'a point été blessé, lui?

— Ce n'est pas sa faute.

— C'est bien. Valats passera capitaine, le second lieutenant passera lieutenant en premier. N'y a-t-il pas un sous-lieutenant qui se soit distingué?

— Tout le monde s'est distingué.

— Mais je ne puis pas faire tout le monde lieutenant, animal !

— C'est juste; alors, il y a Taberly.

— Taberly ? qu'est-ce que Taberly ?

— Un brave.

— Sa nomination sera-t-elle bien vue ?

— Acclamée.

— En ce cas, il va manquer une sous-lieutenance; quel est le plus vieux sergent-major ?

Celui auquel s'adressait la question fit un mouvement de cou, à croire qu'il étranglait dans sa cravate.

— C'est un nommé Pierre-Claude Faraud, dit-il.

— Qu'as-tu à dire sur lui ?

— Pas grand'chose.

— Tu ne le connais pas, peut-être ?

— C'est justement parce que je le connais.

— Eh bien, moi aussi, je le connais.

— Tu le connais, général ?

— Oui, c'est un aristocrate de l'armée du Rhin.

— Oh !

— Un querelleur.

— Général !

— Que j'ai surpris se battant en duel à Milan avec un brave républicain.

— C'était un ami, général; on peut bien se battre entre amis.

— Et que j'ai envoyé à la salle de police pour quarante-huit heures.

— Pour vingt-quatre, général.

— Alors, je lui ai fait tort des vingt-quatre autres.

— On est prêt à les faire, général.

— Quand on est sous-lieutenant, on ne va plus à la salle de police, — on va aux arrêts.

— Mon général, Pierre-Claude Faraud n'est pas sous-lieutenant, il n'est que sergent-major.

— Si fait, il est sous-lieutenant.

— Oh! en voilà une bonne, par exemple! et depuis quand?

— Depuis ce matin; voilà ce que c'est que d'avoir des protecteurs.

— Moi, des protecteurs? s'écria Faraud.

— Ah! c'est donc toi? dit Bonaparte.

— Oui, c'est moi, et je voudrais bien savoir qui est-ce qui me protège.

— Moi, dit Estève, qui t'ai vu deux fois donner généreusement l'argent que tu avais gagné.

— Et moi, dit Roland, qui ai besoin d'un brave qui me seconde dans une expédition dont pas beaucoup ne reviendront.

— Prends-le, dit Bonaparte; mais je ne te conseille pas de le mettre en sentinelle perdue dans un pays où il y aura des loups.

— Comment, général, tu sais cette histoire-là?

— Je sais tout, monsieur.

— Général, dit Faraud, c'est toi qui feras mes vingt-quatre heures de salle de police.

— Comment cela?

— Tu viens de dire *monsieur!*

— Allons, allons, tu es un garçon d'esprit, dit en riant Bonaparte, et je me souviendrai de toi; en attendant, tu vas boire un verre de vin à la santé de la République.

— Général, reprit en riant Roland, le citoyen Faraud ne boit à la République qu'avec de l'eau-de-vie.

— Bon! et moi qui n'en ai pas, fit Bonaparte.

— J'ai prévu le cas, dit Roland.

Puis, allant à la porte de la tente :

— Entre, citoyenne Raison, dit-il.

La citoyenne Raison entra.

Elle était toujours belle, quoique le soleil d'Égypte eût hâlé son teint.

— Rose ici! s'écria Faraud.

— Tu connais la citoyenne ? demanda en riant Roland.

— Je crois bien ! répliqua Faraud, c'est ma femme.

— Citoyenne, dit Bonaparte, je t'ai vu opérer au milieu des boulets; Roland a voulu te payer le petit verre que tu lui as donné au moment où il sortait de l'eau, tu as refusé; comme je n'ai pas d'eau-de-vie dans ma cantine et que mes convives en désiraient chacun un petit verre, Roland a dit : « Faites venir la citoyenne Raison, nous lui payerons le tout ensemble. » On t'a fait venir, verse donc.

La citoyenne Raison tourna son petit tonneau, et versa à chacun son petit verre.

Elle oubliait Faraud.

— Quand on boit au salut de la République, dit Roland, tout le monde boit.

— Seulement, on est libre de boire de l'eau, dit Bonaparte.

Et, levant son verre :

— Au salut de la République! prononça-t-il.

Le toast fut répété en chœur.

Alors, Roland tirant un parchemin de sa poche :

— Tiens, dit-il, voilà une lettre de change sur la pos-

térité; seulement, elle est au nom de ton mari; tu peux l'endosser, mais lui seul la touchera.

La déesse Raison, les mains tremblantes, ouvrit le parchemin que Faraud suivait d'un œil étincelant.

— Tiens, Pierre, dit-elle en le lui tendant, lis! ton brevet de sous-lieutenant en remplacement de Taberly.

— Est-ce vrai? demanda Faraud.

— Regarde plutôt.

Faraud regarda.

— Cré mille tonnerres! Faraud, sous-lieutenant! s'écria-t-il. Vive le général Bonaparte!

— Vingt-quatre heures d'arrêts forcés pour avoir crié : « Vive le général Bonaparte! » au lieu de crier : « Vive la République! » dit Bonaparte.

— Décidément, je ne pouvais pas y échapper, répliqua Faraud; mais, ces vingt-quatre heures-là, on les fera avec plaisir.

XIII

DERNIER ASSAUT

Pendant la nuit qui suivit la nomination de Faraud au grade de sous-lieutenant, Bonaparte reçut huit pièces de grosse artillerie et des munitions en abondance.

Les trois mille quatre cents boulets de Faraud avaient servi à repousser les sorties de la place.

La tour Maudite était détruite presque en entier. Bonaparte résolut de faire un dernier effort.

D'ailleurs, les circonstances le commandaient.

Le 8 mai, on aperçut au loin une flotte turque de trente voiles, escortée par des bâtiments de guerre anglais.

Il faisait à peine jour lorsque Bonaparte en fut prévenu ; il monta sur une colline d'où l'on découvrait toute la mer.

Son appréciation fut que cette escadre venait de l'île de Rhodes, et qu'elle apportait aux assiégés un renfort de troupes, de munitions et des vivres.

Il s'agissait d'emporter Saint-Jean-d'Arce avant que le convoi y entrât et que les forces de la garnison fussent doublées.

Lorsque Roland vit l'attaque bien décidée, il demanda au général en chef la disposition de deux cents hommes, avec carte blanche pour faire d'eux et avec eux tout ce qu'il voudrait.

Bonaparte exigea une explication.

Il avait grande confiance dans le courage de Roland, courage qui allait jusqu'à la témérité; mais, à cause de cette témérité même, il hésitait à lui confier la vie des deux cents hommes.

Alors, Roland lui expliqua que, le jour où il s'était baigné, il avait aperçu du côté de la mer une brèche que l'on ne pouvait voir du côté de la terre et dont les assiégés ne s'étaient point inquiétés, défendue qu'elle était par une batterie intérieure et par le feu des vaisseaux anglais.

Par cette brèche, il entrerait dans la ville et ferait diversion avec ses deux cents hommes.

Bonaparte autorisa Roland.

Roland choisit deux cents hommes de la 32e demi-brigade, au nombre desquels était le nouveau sous-lieutenant Faraud

Bonaparte ordonna une attaque générale : Murat, Rampon, Vial, Kléber, Junot, généraux de division, généraux de brigade, chefs de corps, tous s'élancèrent à la fois.

A dix heures du matin, tous les ouvrages extérieurs repris par l'ennemi étaient enterrés de nouveau : cinq drapeaux étaient conquis, trois canons enlevés et quatre encloués. Cependant, les assiégés ne reculaient pas d'une semelle; on les abattait et l'on prenait la place de ceux qui étaient abattus. Jamais pareille audace, jamais valeur semblable, jamais plus impêtueuse ardeur, jamais courage plus obstiné, n'avaient lutté pour la possession et la défense d'une ville. Jamais, depuis l'époque où l'enthousiasme religieux avait mis l'épée aux mains des croisés, et le fanatisme mahométan, le cimeterre au bras des Turcs, jamais lutte si mortelle, si meurtrière, si sanglante n'avait effrayé une population, dont un tiers faisait des vœux pour les chrétiens, et les deux autres tiers pour Djezzar. Du haut des remparts qu'ils occupaient déjà en partie et où retentissaient déjà les cris de victoire, nos soldats pouvaient voir les femmes parcourant les rues et poussant leurs cris qui ressemblent à la fois aux houhoulements des hiboux et aux glapissements de l'hyène, ces cris qu'aucun de ceux qui les a entendus n'oubliera jamais, et jetant de la poussière en l'air, avec des invocations et des malédictions!

Généraux, officiers, soldats, combattaient pêle-mêle dans la tranchée; Kléber, armé d'un fusil albanais qu'il avait arraché à son maître, s'en était fait une massue, et, le levant au-dessus de sa tête comme un batteur en grange fait d'un fléau, à chaque coup il abattait un homme. Murat, la tête découverte, ses longs cheveux flottants, faisait tournoyer son sabre, dont la fine trempe abattait tout ce qu'il rencon-

trait. Junot, tantôt le fusil, tantôt le pistolet à la main, tuait un homme à chaque fois qu'il faisait feu.

Le chef de la 18e demi-brigade, Boyer, était tombé dans la mêlée avec dix-sept officiers, et plus de cent cinquante soldats de son corps; mais, sur leurs cadavres qui avaient servi d'épaulement, Lannes, Bon et Vial avaient passé.

Bonaparte, non pas dans la tranchée, mais sur la tranchée, dirigeant lui-même l'artillerie, immobile et offert comme une cible à tous les coups, faisait battre en brèche, avec les canons mêmes de la tour, la courtine qui était à sa droite; au bout d'une heure, l'ouverture était praticable. On manquait de fascines pour combler le fossé; là, comme on avait déjà fait sur un autre point du rempart, on jeta les cadavres; musulmans et chrétiens, Français et Turcs, précipités par les fenêtres de la tour qu'ils encombraient, élevèrent un pont à la hauteur des remparts.

Les cris de « Vive la République ! » se firent entendre, mêlés aux cris « A l'assaut! à l'assaut!» La musique joua *la Marseillaise,* et le reste de l'armée prit part au combat.

Bonaparte envoya un de ses officiers d'ordonnance, nommé Raimbaud, dire à Roland que le moment était venu de faire son mouvement; seulement, lorsqu'il sut de quoi il s'agissait, Raimbaud, au lieu de revenir près de Bonaparte, demanda à Roland de rester avec lui.

Les deux jeunes gens étaient liés, et, un jour de bataille, on ne se refuse pas ces choses-là entre amis.

Faraud était parvenu à se procurer l'habit et les épaulettes d'un sous-lieutenant tué, et il étincelait à la tête de sa compagnie.

La déesse Raison, plus fière de son grade que son mari,

marchait sur le même rang que lui, une paire de pistolets à la ceinture.

A peine l'ordre reçu, Roland prend la tête de ses deux cents hommes, se jette à la mer avec eux, tourne le bastion avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et se présente à la brèche, clairons en tête.

Cette attaque était si inattendue, depuis deux mois que durait le siége, que les artilleurs n'étaient pas même à leurs pièces. Roland s'en empare et, n'ayant pas d'artilleurs pour les servir, les encloue.

Puis, au milieu des cris de « Victoire! victoire! » il s'élance dans les rues tortueuses de la ville.

Ces cris sont entendus des remparts et redoublent l'ardeur des assiégeants. Pour la seconde fois, Bonaparte croit être maître de Saint-Jean-d'Acre, et s'élance lui-même dans la tour Maudite, que l'on a eu tant de mal à emporter.

Mais, arrivé là, il reconnaît avec désespoir une seconde enceinte, par laquelle sont arrêtés nos soldats.

C'est celle que le colonel Phélippeaux, son ancien condisciple de Brienne, a fait construire derrière la première.

A moitié penché hors de la fenêtre, il crie, il encourage ses soldats. Les grenadiers, furieux de se trouver en face de ce nouvel obstacle, essayent, à défaut d'échelles, de monter sur les épaules les uns des autres; mais tout à coup, en même temps que les assaillants sont attaqués en face par ceux qui garnissent la seconde enceinte, ils sont foudroyés par une batterie destinée à les prendre en flanc. Une fusillade immense éclate de tous les côtés, des maisons, des rues, des barricades, du sérail même de Djezzar. Une fumée épaisse monte de l'intérieur de la ville : c'est Roland, Raimbaud et Faraud, qui mettent le feu à un bazar. Au milieu de la fumée, ils

apparaissent sur les terrasses des maisons, pour se mettre en communication avec ceux des remparts ; à travers la brume de l'incendie et de la fusillade, on voit briller les plumets tricolores, et, de la ville et des remparts, le cri « Victoire ! » s'élance pour la troisième fois de la journée ; ce sera la dernière !

Les soldats destinés à faire, par le rempart, leur jonction avec les deux cents hommes de Roland, et dont une partie vient de se laisser rouler dans la ville, tandis que l'autre combat sur la muraille et se débat dans les fossés, écrasés par une quadruple fusillade, hésitent, au sifflement des balles et au grondement des boulets qui tombent comme une grêle et passent comme un ouragan. Lannes, blessé à la tête d'un coup de feu, tombe sur le genou et est emporté par ses grenadiers... Kléber, comme un géant invulnérable, tient encore au milieu du feu. Bon et Vial sont repoussés dans le fossé. Bonaparte cherche par qui il peut faire soutenir Kléber. Tout son monde est engagé. Lui-même alors ordonne la retraite en pleurant de rage ; car, il n'en doute point, tout ce qui est entré dans la ville avec Roland, tout ce qui s'est glissé à bas du rempart pour aller le rejoindre, deux cent cinquante ou trois cents hommes, tout cela est perdu. Et le lendemain, il y aura une moisson de têtes à faire dans le fossé de la ville !

Il se retire le dernier et s'enferme dans sa tente avec ordre de ne laisser pénétrer personne jusqu'à lui.

C'est, depuis trois ans, la première fois qu'il doute de sa fortune.

Quelle sublime page écrirait l'historien qui pourrait dire ce qui se passa dans cet esprit et dans cette âme pendant cette heure douloureuse !

XIV

LE DERNIER BULLETIN

Pendant ce temps, Roland et les cinquante hommes qui étaient descendus dans la ville, et qui avaient fait leur jonction avec lui, après avoir eu l'espoir d'être soutenus, commençaient à craindre d'être abandonnés.

En effet, les cris de victoire qui avaient répondu aux leurs s'éteignaient peu à peu ; puis la fusillade et la canonnade allaient diminuant, et enfin, au bout d'une heure, avaient entièrement cessé.

A travers les autres bruits dont il était environné, Roland avait même cru entendre les clairons sonnant et les tambours battant la retraite.

Puis, comme nous l'avons dit, tous les bruits s'étaient éteints.

Alors, pareils à une marée qui de tous côtés monte à la fois, de tous côtés sur la petite troupe s'étaient rués Anglais, Turcs, mamelouks, Arnautes, Albanais, la garnison entière, huit mille hommes.

Alors, Roland avait fait former le carré à sa petite troupe, avait appuyé une de ses faces à la porte d'une mosquée, avait fait entrer cinquante de ses hommes dans la mosquée, convertie par lui en forteresse, et, là, après avoir fait jurer à ses

hommes de se défendre jusqu'à la mort contre des ennemis dont il n'y avait pas de quartier à espérer, ils attendirent, la baionnette en avant.

Comme toujours, les Turcs, pleins de confiance dans leur cavalerie, la lancèrent sur le carré avec une telle furie, que, quoique le feu des Français eût abattu dans sa double fusillade une soixantaine d'hommes et de chevaux, ceux qui venaient ensuite montèrent par-dessus les cadavres des hommes et des chevaux, comme ils eussent fait par-dessus une montagne, et vinrent se heurter aux baïonnettes encore fumantes.

Mais, là, force leur fut de s'arrêter.

Le second rang eut le temps de recharger et de faire feu à bout portant.

Il fallut reculer; mais, comme ils ne pouvaient pas repasser la montagne de morts et de blessés à reculons, ils s'échappèrent par la droite et par la gauche.

Deux effroyables fusillades les accompagnèrent dans leur fuite et les décimèrent.

Mais ils n'en revinrent que plus acharnés.

Alors, une lutte effroyable commença, véritable combat corps à corps, où les cavaliers turcs, affrontant la fusillade à bout portant, venaient, jusque sur les baïonnettes de nos soldats, décharger leurs pistolets.

D'autres, voyant que le reflet du soleil sur les canons des fusils effrayait leurs chevaux, les faisaient marcher à reculons, et, les forçant de se cabrer, se renversaient avec eux sur les baïonnettes.

Les blessés se traînaient à terre, et, comme des serpents se glissant sous le canon des fusils, coupaient les jarrets de nos soldats.

Roland, armé d'un fusil double, selon son habitude dans

ces sortes de combats, abattait un chef à chaque coup qu'il tirait.

Faraud, dans la mosquée, dirigeait le feu, et plus d'un bras qui levait déjà le sabre pour frapper, retomba inerte, atteint d'une balle venant d'une fenêtre de la galerie du minaret.

Roland, voyant que le nombre de ses hommes diminuait, et que, malgré le triple rang de cadavres qui faisait un rempart à sa petite troupe, il ne pouvait soutenir longtemps encore une pareille lutte, fit ouvrir la porte de la mosquée, et, avec le plus grand calme et continuant de faire un feu meurtrier, y fit rentrer ses hommes et y rentra lui-même le dernier.

Alors, le feu recommença par toutes les ouvertures de la mosquée; mais les Turcs firent avancer une pièce de canon et la pointèrent vers la porte.

Roland, lui, se tenait près d'une fenêtre, et l'on vit tomber les uns après les autres les trois premiers artilleurs qui approchèrent la mèche de la lumière.

Alors, un cavalier passa à toute bride près du canon, et, avant que l'on s'aperçût de son intention, il lâcha son pistolet sur la lumière.

La pièce éclata, le cheval et le cavalier roulèrent à dix pas, mais la porte était brisée.

Seulement, par cette porte brisée, sortit une telle fusillade, que trois fois les Turcs se présentèrent pour entrer dans la mosquée et trois fois ils furent repoussés.

Furieux, ils se rallient et reviennent une quatrième fois; mais, cette fois, quelques coups de fusil à peine répondent à leurs cris de mort.

Les munitions de la petite troupe sont épuisées.

Les grenadiers attendent l'ennemi la baïonnette en avant,

— Amis, crie Roland, rappelez-vous que vous avez juré de mourir tous plutôt que d'être les prisonniers de Djezzar le Boucher, qui a fait couper les têtes de nos compagnons.

— Nous le jurons! crient d'une seule voix les deux cents hommes de Roland.

— Vive la République! dit Roland.

— Vive la République! répètent-ils tous après lui.

Et chacun s'apprête à mourir, mais à tuer en mourant.

En ce moment, un groupe d'officiers paraît à la porte; à leur tête marche Sidney Smith. Tous ont l'épée au fourreau.

Smith lève son chapeau et fait signe qu'il veut parler.

On fait silence.

— Messieurs, dit-il en excellent français, vous êtes des braves, et il ne sera pas dit que, devant moi, on massacre des hommes qui se sont conduits en héros. Rendez-vous : je vous assure la vie sauve.

— C'est trop ou pas assez, répondit Roland.

— Que voulez-vous donc?

— Tuez-nous tous jusqu'au dernier ou renvoyez-nous tous.

— Vous êtes exigeants, messieurs, dit le commodore, mais on ne peut rien refuser à des hommes comme vous. Seulement, vous me permettrez de vous donner une escorte anglaise jusqu'à la porte de la ville; sans quoi, pas un de vous n'y arriverait vivant. Est-ce convenu?

— Oui, milord, dit Roland, et nous ne pouvons que vous remercier de votre courtoisie.

Sidney Smith laissa deux officiers anglais pour garder la porte, et, entrant dans la mosquée, vint tendre la main à Roland.

Dix minutes après, l'escorte anglaise était arrivée.

Les soldats français, la baïonnette au bout du fusil, les

officiers, le sabre à la main, traversèrent, au milieu des imprécations des musulmans, des hurlements des femmes et des cris des enfants, la rue qui conduisait au camp français.

Dix ou douze blessés, au nombre desquels était Faraud, étaient portés sur des civières improvisées avec des fusils.

La déesse Raison marchait près du brancard du sous-lieutenant, un pistolet à la main.

Jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la portée des balles turques, Smith et les soldats anglais accompagnèrent les grenadiers, qui défilèrent devant le double rang de soldats rouges leur présentant les armes.

Bonaparte, nous l'avons dit, s'était retiré dans sa tente. Il avait demandé Plutarque et lisait la biographie d'Auguste; et, pensant à Roland et à ses braves, qu'à cette heure on égorgeait sans doute, il murmurait, comme Auguste après la bataille de Teutberg : « Varus, » rends-moi mes légions!

Cette fois, il n'avait à redemander ses légions à personne, il était son propre Varus.

Tout à coup une grande rumeur se fit entendre et le chant de *la Marseillaise* arriva jusqu'à lui.

Qu'avaient-ils à se réjouir et à chanter, ces soldats, quand leur général pleurait de rage et de douleur?

Il bondit jusqu'à la porte de sa tente.

La première personne qu'il vit fut Roland, son aide de camp Raimbaud et le sous-lieutenant Faraud, sur une jambe comme un héron; l'autre jambe avait été traversée d'une balle.

Le blessé s'appuyait sur l'épaule de la déesse Raison.

Derrière eux étaient les deux cents hommes que Bonaparte croyait perdus.

— Ah! par exemple, mon bon ami, dit-il en ser-

rant les mains de Roland, j'avais déjà fait mon deuil de toi, car je te croyais bien flambé... Comment, diable, vous êtes-vous tirés de là?

— Raimbaud vous racontera cela, dit Roland, de mauvaise humeur de devoir la vie à un Anglais. Moi, j'ai trop soif pour parler. Je vais boire.

Et, prenant une gargoulette pleine d'eau qui se trouvait sur la table, il la vida d'un seul trait, tandis que Bonaparte allait au-devant du groupe des soldats, qu'il voyait avec d'autant plus de plaisir qu'il avait cru ne plus les revoir.

XV

RÊVES ÉVANOUIS

Napoléon a dit à Sainte-Hélène, en parlant de Saint-Jean-d'Acre :

« Le sort de l'Orient était dans cette bicoque. Si Saint-Jean-d'Acre fût tombé, je changeais la face du monde! »

Ce regret, exprimé vingt ans après, donne la mesure de ce que dut souffrir Bonaparte lorsque, devant l'impossibilité de prendre Saint-Jean-d'Acre, il publia cet ordre du jour dans toutes les divisions de l'armée.

Ce fut, comme toujours, Bourrienne qui l'écrivit sous sa dictée :

« Soldats !

» Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée d'Arabes.

» L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite. Vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux.

» Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

» Vous avez dispersé, aux champs du mont Thabor, cette nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie, dans l'espoir de piller l'Égypte.

» Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, de Jaffa, de Kaïffa et d'Acre, nous allons rentrer en Égypte ; la saison des débarquements m'y rappelle.

» Encore quelques jours, et vous aurez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais ; mais, dans cette saison, le prix du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours, et les braves que je devrais y perdre me sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations essentielles.

» Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à parcourir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous pendant cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

» Vous y trouverez de nouvelles occasions de gloire, et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent place à leur tour parmi ce petit nombre

qui donne l'élan dans le danger et qui maîtrise la victoire. »

En achevant de dicter ce bulletin à Bourrienne, Bonaparte se leva et sortit de sa tente comme pour respirer.

Bourrienne le suivit, inquiet. Les événements n'avaient pas l'habitude de faire sur ce cœur de bronze une si profonde empreinte. Bonaparte gravit la petite colline qui dominait le camp, s'assit sur une pierre, et resta longtemps les regards fixés sur la forteresse à moitié détruite, et sur l'Océan qui lui faisait un immense horizon.

Enfin, au bout d'un instant de silence :

— Les gens qui écriront ma vie, dit-il, ne comprendront pas pourquoi je me suis acharné si longtemps à cette misérable bicoque. Ah! si je l'avais prise, comme je l'espérais!

Il laissa tomber sa tête dans sa main.

— Si vous l'aviez prise? demanda Bourrienne.

— Si je l'avais prise, s'écria Bonaparte en lui saisissant la main, je trouvais dans la ville les trésors du pacha et des armes pour trois cent mille hommes; je soulevais et j'armais toute la Syrie; je marchais sur Damas et sur Alep; je grossissais mon armée de tous les mécontents; j'annonçais aux peuples l'abolition de la servitude et du gouvernement tyrannique des pachas; j'arrivais à Constantinople avec des masses armées; je renversais l'empire turc, je fondais en Orient un nouvel et grand empire qui fixait ma place dans la postérité, et peut-être retournais-je à Paris par Andrinople et par Vienne, après avoir anéanti la maison d'Autriche.

C'était, comme on le voit, tout simplement le projet de César au moment où il tomba sous le poignard des assassins; c'était sa guerre commencée chez les Parthes et qui ne devait s'achever qu'en Germanie.

Autant il y avait loin de l'homme du 13 vendémiaire au

vainqueur de l'Italie, autant il y avait loin aujourd'hui du vainqueur de l'Italie au conquérant des Pyramides.

Proclamé en Europe le plus grand des généraux contemporains, il cherche, sur les rivages où ont combattu Alexandre, Annibal et César, à égaler, sinon à surpasser les noms des capitaines antiques, et il les surpassera, puisque, ce qu'ils ont rêvé, il veut le faire.

« Que serait-il arrivé de l'Europe, dit Pascal à propos de Cromwell mort de la gravelle, si ce grain de sable ne se fût trouvé dans ses entrailles? »

Que serait-il arrivé de la fortune de Bonaparte, si cette bicoque de Saint-Jean-d'Acre ne se fût trouvée sur son chemin ?

Il rêvait à ce grand mystère de l'inconnu, quand son regard fut attiré par un point noir qui allait grandissant entre deux montagnes de la chaîne du Carmel.

Au fur et à mesure qu'il approchait, on pouvait reconnaître un soldat de ce corps des dromadaires créé par Bonaparte, « avec lequel, après la bataille, il donnait la chasse aux fugitifs. » Cet homme venait au pas le plus allongé de sa monture.

Bonaparte tira sa lunette de sa poche, et, après avoir regardé un instant :

— Bon! dit-il, voici des nouvelles d'Égypte qui nous arrivent.

Et il se tint debout.

Le messager le reconnut, de son côté; il dirigea aussitôt vers la colline son dromadaire, qui obliquait du côté du camp. Bonaparte descendit alors, s'assit sur une pierre et attendit.

Le soldat, qui paraissait excellent cavalier, mit son dro-

madaire au galop. Il portait les insignes de maréchal des logis chef.

— D'où viens-tu ? lui cria Bonaparte, impatient du moment où il crut que celui-ci pouvait l'entendre.

— De la haute Égypte, lui cria le maréchal des logis.

— Quelles nouvelles?

— Mauvaises, mon général.

Bonaparte frappa du pied.

— Viens ici, dit-il.

En quelques secondes, l'homme au dromadaire était près de Bonaparte ; sa monture plia les genoux, et il se laissa glisser à terre.

— Tiens, citoyen général, lui dit-il.

Et il lui remit une dépêche.

Bonaparte la passa à Bourrienne :

— Lisez, dit-il.

Bourrienne lut :

Au général en chef Bonaparte.

« Je ne sais si cette dépêche te parviendra, citoyen général, et, en supposant qu'elle te parvienne, si tu seras en état de remédier au désastre dont je suis menacé.

» Pendant que le général Desaix poursuit les mamelouks du côté de Syout, la flottille, composée de la djerme *l'Italie* et de plusieurs autres bateaux armés, qui portent presque toutes les munitions de la division, beaucoup d'objets d'artillerie, des blessés et des malades, a été retenue à la hauteur de Beirout par le vent.

» La flottille va être attaquée dans un quart d'heure par le chérif Hassan et trois ou quatre mille hommes. Nous ne sommes pas en mesure de résister ; — nous résisterons

» [illegible]

» Je prépare cette dépêche, à laquelle j'ajouterai les détails du combat au fur et à mesure qu'avancera la bataille.

» Le [illegible] nous attaque par une vive fusillade ; je commence le feu, il est deux heures de l'après-midi.

» *Trois heures.* — Après un carnage horrible fait par notre artillerie, les Arabes reviennent pour la troisième fois à la charge. J'ai perdu le tiers de mes hommes.

» *Quatre heures.* — Les Arabes se jettent dans le fleuve et s'emparent des petits bateaux. Je n'ai plus que douze hommes, tous les autres sont blessés ou morts. J'attendrai que les Arabes encombrent *l'Italie* et je me ferai sauter avec eux.

» Je remets cette dépêche à un homme brave et adroit qui me promet, s'il n'est pas tué, d'arriver partout où vous serez.

» Dans dix minutes, tout sera fini.

» Le capitaine MORANDI. »

— Après ? demanda Bonaparte.

— Voilà tout, dit Bourrienne.

— Mais Morandi ?

— S'est fait sauter, général, dit le messager.

— Et toi ?

— Moi, je n'ai pas attendu qu'il sautât ; j'ai sauté d'avance, après avoir eu le soin de mettre ma dépêche dans ma blague à tabac, et j'ai nagé entre deux eaux jusqu'à un endroit où je me suis caché dans de grandes herbes. La nuit venue, je suis sorti de l'eau, et, en me traînant à quatre [illegible]tes jusqu'au camp, je parvins près d'un Arabe endormi ;

je le poignardai, et, m'emparant de son dromadaire, je m'éloignai au grand galop.

— Et tu arrives de Beirout?

— Oui, citoyen général.

— Sans accident?

— Si tu appelles des accidents quelques coups de fusil tirés sur moi ou par moi, j'ai eu pas mal d'accidents, au contraire, et mon chameau aussi. Nous avons reçu à nous deux quatre balles, lui trois dans les cuisses, moi une dans l'épaule; nous avons eu soif, nous avons eu faim; lui n'a rien mangé du tout; moi, j'ai mangé du cheval. — Enfin, nous voilà. Tu te portes bien, citoyen général! c'est tout ce qu'il faut.

— Mais Morandi? demanda Bonaparte.

— Dame! comme il a mis lui-même le feu à la poudre, je crois qu'il serait difficile d'en retrouver un morceau gros comme une noix.

— Et *l'Italie?*

— Oh! *l'Italie,* il n'en reste pas de quoi faire une botte d'allumettes.

— Tu avais raison, mon ami, ce sont là de mauvaises nouvelles! — Bourrienne, tu diras que je suis superstitieux; as tu entendu le nom de la djermi qui a sauté?

— *L'Italie.*

— Eh bien, écoute ici, Bourrienne. — L'Italie est perdue pour la France; c'en est fait : mes pressentiments ne me trompent jamais.

Bourrienne haussa les épaules.

— Quel rapport voulez-vous qu'il y ait entre une barque qui saute à huit cents lieues de la France, et sur le Nil, avec l'Italie?

— J'ai dit, reprit Bonaparte avec un accent prophétique; tu verras!

Puis, après un instant de silence :

— Emmène ce garçon, Bourrienne, dit-il en montrant le messager ; donne-lui trente talaris et fais-toi dicter par lui la relation du combat de Beirout.

— Si, au lieu de trente talaris, citoyen, dit le maréchal des logis, tu voulais me faire donner un verre d'eau, je te serais bien reconnaissant.

— Tu auras tes trente talaris, tu auras une gargoulette d'eau tout entière, et tu aurais un sabre d'honneur, si tu n'avais déjà celui du général Pichegru.

— Il m'a reconnu ! s'écria le maréchal des logis.

— On n'oublie pas les braves comme toi, Falou ; seulement, ne te bats plus en duel, ou gare la salle de police !

XVI

LA RETRAITE

Dès le soir, pour dissimuler le mouvement à l'ennemi et pour éviter la chaleur du jour, l'armée se mit en retraite.

Ordre était donné de suivre la Méditerannée, pour profiter de la fraîcheur de la mer.

Avant le départ, Bonaparte avait appelé Bourrienne près de lui, et lui avait dicté un ordre pour que tout le monde

allât à pied, et que les chevaux, les mules et les chameaux fussent réservés pour les malades et les blessés.

Une anecdote donne parfois une idée plus complète de la situation de l'esprit d'un homme que toutes les descriptions impossibles.

Bonaparte venait de dicter l'ordre à Bourrienne, lorsque son écuyer, Vigogne père, entra sous sa tente, et, portant la main au chapeau, lui demanda :

— Général, quel cheval vous réservez-vous ?

Bonaparte commença par le regarder de travers, et, lui appliquant un coup de cravache sur la figure :

— N'avez-vous pas entendu l'ordre, imbécile? Tout le monde va à pied, moi comme les autres. Sortez !

Vigogne sortit.

Il y avait trois pestiférés au mont Carmel ; ils étaient trop malades pour qu'on essayât de les transporter. On les confia à la générosité des Turcs et à la garde des pères carmélites.

Sidney Smith, par malheur, n'était plus là pour les sauver. Les Turcs les égorgèrent. A deux lieues de là, la nouvelle en fut apportée à Bonaparte.

Alors, Bonaparte entra dans une fureur dont le coup de cravache de Vigogne père n'avait été que la préface. Il fit arrêter des caissons d'artillerie et distribuer des torches à l'armée.

Ordre fut donné d'allumer ces torches et d'incendier les petites villes, les bourgades, les hameaux, les maisons.

Les orges étaient en pleine maturité.

Le feu y fut mis.

C'était un spectacle terrible et magnifique tout à la fois. La côte était tout en flamme sur une longueur de dix lieues, et la mer, miroir gigantesque, reflétait l'immense incendie.

Il semblait qu'on marchât entre denx murailles de flammes, tant la mer reproduisait fidèlement l'image de la côte. La plage, couverte de sable, et seule préservée du feu, semblait un pont jeté sur le Cocyte.

Cette plage présentait un spectacle déplorable.

Quelques blessés, ceux qui l'étaient le plus grièvement, étaient portés sur des brancards, les autres sur des mulets, des chevaux et des chameaux. Le hasard avait fait donner à Faraud, le blessé de la veille, le cheval que montait habituellement Bonaparte. Celui-ci reconnut l'homme et sa monture.

— Ah! voilà comme tu fais tes vingt-quatre heures d'arrêts, lui cria-t-il.

— Je les ferai au Caire, répondit Faraud.

— Tu n'as rien à boire, déesse Raison? demanda Bonaparte.

— Un verre d'eau-de-vie, citoyen général.

Il secoua la tête.

— Allons, dit-elle, je sais ce qu'il vous faut.

Et, fouillant au fond de sa petite charrette :

— Tenez, dit-elle.

Et elle lui donna une pastèque des jardins du Carmel.

C'était un présent royal.

Bonaparte s'arrêta, envoya chercher Kléber, Bon, Vial, pour partager sa bonne fortune. Lannes, blessé à la tête, passa sur une mule. Bonaparte le fit arrêter, et les cinq généraux achevèrent leur déjeuner en vidant une gargoulette et en buvant à la santé de la déesse Raison.

En reprenant la tête de la colonne, Bonaparte fut épouvanté.

Une soif dévorante, le manque total d'eau, une chaleur ex-

cessive, une marche fatigante dans des dunes enflammées, avaient démoralisé les hommes et fait succéder à tous les sentiments généreux le plus cruel égoïsme, la plus affligeante indifférence.

Et cela, sans transition, du jour au lendemain.

On commença par se débarrasser des pestiférés, sous le prétexte que leur transport était dangereux.

Puis vint le tour des blessés.

Les malheureux criaient :

— Je ne suis pas pestiféré, je ne suis que blessé !

Et ils découvraient leurs anciennes blessures ou s'en faisaient de nouvelles.

Les soldats ne se détournaient même pas.

— Ton affaire est faite, disaient-ils.

Et ils passaient.

Bonaparte vit cela et frissonna de terreur.

Il barra la route. Il força tous les hommes valides qui étaient montés sur des chevaux, des dromadaires ou des mulets, d'abandonner leur monture aux malades.

On arriva à Tentoura le 20 mai, par une chaleur étouffante. On cherchait inutilement un peu de verdure et d'ombre pour fuir un ciel embrasé. On se couchait sur le sable, le sable brûlait. A chaque instant, un homme tombait pour ne plus se relever. Un blessé porté sur une civière demandait de l'eau. Bonaparte s'en approcha.

— Qui portez-vous là ? demanda-t-il aux soldats.

— Nous ne savons pas, citoyen général, dirent-ils ; c'est une double épaulette : voilà tout.

La voix cessa de se plaindre et de demander de l'eau.

— Qui êtes-vous ? demanda Bonaparte.

Le blessé garda le silence.

Bonaparte leva un des côtés de la toile qui abritait la civière et reconnut Croisier.

— Ah ! mon pauvre enfant ! s'écria-t-il.

Croisier se mit à sangloter.

— Allons, lui dit Bonaparte, un peu de courage.

— Ah ! dit Croisier en se soulevant dans sa litière, croyez-vous que je pleure parce que je vais mourir? Je pleure parce que vous m'avez appelé lâche; et c'est parce que vous m'avez appelé lâche que j'ai voulu me faire tuer.

— Mais, dit Bonaparte, depuis, je t'ai envoyé un sabre. Roland ne te l'a-t-il pas donné ?

— Le voilà, dit Croisier en saisissant son arme, qui était couchée près de lui et en la portant à ses lèvres. Ceux qui me portent savent que je veux qu'il soit enterré avec moi. Donnez-leur-en l'ordre, général.

Et le blessé, suppliant, joignit les deux mains.

Bonaparte laissa retomber le coin de toile qui couvrait la civière, donna l'ordre et s'éloigna.

En sortant de Tentoura, le lendemain, on rencontra toute une mer de sable mouvant. Il n'y avait pas d'autre route; l'artillerie fut forcée de s'y engager, et les canons s'y enfoncèrent. Un instant, l'on déposa les malades et les blessés sur la grève, et l'on attela tous les chevaux aux affûts et aux fourgons. Tout fut inutile : caissons et canons avaient du sable jusqu'aux moyeux. Les soldats valides demandèrent qu'on leur laissât faire un dernier effort. Ils essayèrent; comme les chevaux, ils s'y épuisèrent sans résultat.

Ils abandonnèrent en pleurant ce bronze si souvent béni, et le témoin de leurs triomphes, et dont le retentissement avait fait trembler l'Europe.

On coucha le 22 mai à Césarée.

Tant de malades et de blessés étaient morts, que les chevaux étaient moins rares. Bonaparte, mal portant lui-même, avait, la veille, failli mourir de fatigue. On le supplia tant, qu'il consentit à remonter à cheval. A peine était-il à trois cents pas de Césarée, que, vers le point du jour, un homme caché dans un buisson tira un coup de fusil sur lui, presqu'à bout portant, et le manqua.

Les soldats qui entouraient le général en chef, s'élancèrent dans le bois, le fouillèrent et le Naplousien fut pris et condamné à être fusillé sur place.

Les quatre guides, avec le bout de leurs carabines, le poussèrent vers la mer; — là, ils lâchèrent la détente; mais aucune des carabines ne partit.

La nuit avait été très-humide, la poudre était mouillée.

Le Syrien, étonné de se voir encore debout, retrouva à l'instant même toute sa présence d'esprit, se jeta à la mer et très-rapidement gagna un récif assez éloigné.

Dans le premier moment de stupéfaction, les soldats le regardèrent s'éloigner sans songer à tirer sur lui.

Mais Bonaparte, qui pensait au mauvais effet que ferait sur ces populations superstitieuses une pareille tentative restée impunie, ordonna à un peloton de faire feu sur lui.

Le peloton obéit, mais l'homme était hors de portée; les balles écorchèrent la mer sans arriver jusqu'au rocher.

Le Naplousien tira de sa poitrine un kandjiar et fit avec cette arme un geste menaçant.

Bonaparte ordonna de mettre charge et demie dans les fusils et de recommencer le feu.

— Inutile, dit Roland, j'y vais.

Et déjà le jeune homme avait jeté bas ses habits, à l'exception de son caleçon.

— Reste ici, Roland, dit Bonaparte. Je ne veux pas que tu risques ta vie contre celle d'un assassin.

Mais, soit qu'il n'entendît pas, soit qu'il ne voulût pas entendre, Roland avait déjà pris le kandjiar du cheik d'Aher, qui battait en retraite avec l'armée, et, ce kandjiar aux dents, s'était jeté à la mer.

Les soldats, qui connaissaient tous le jeune capitaine pour l'officier le plus aventureux de l'armée, firent cercle et crièrent bravo.

Il fallut bien que Bonaparte se décidât à assister au duel qui allait avoir lieu.

Le Syrien, en voyant venir à lui un seul homme, n'essaya point de fuir plus loin. Il attendit.

Il était vra imemt beau à voir sur son rocher ; un poing crispé, le poignard dans l'autre ; il semblait la statue de Spartacus sur son piédestal.

Roland avançait sur lui, suivant une ligne directe, comme celle d'une flèche.

Le Naplousien n'essaya point de l'attaquer avant qu'il eût pris pied, et, avec une certaine chevalerie, il recula autant que le lui permettait l'étendue de son rocher.

Roland sortit de l'eau, jeune, beau et ruisselant comme un dieu marin.

Tous deux se trouvèrent en face l'un de l'autre. Le terrain sur lequel ils allaient combattre et qui sortait de l'eau semblait l'écaille d'une immense tortue.

Les spectateurs s'attendaient à un combat où chacun, prenant ses précautions contre son adversaire, donnerait le spectacle d'une lutte savante et prolongée.

Il n'en fut point ainsi.

A peine Roland se fut-il affermi sur ses jambes et eut-il

secoué l'eau qui l'aveuglait en ruisselant de ses cheveux, que, sans songer à se garantir du poignard de son adversaire, il s'élança sur lui, non pas comme un homme s'élance sur un autre homme, mais comme un jaguar sur le chasseur.

On vit étinceler les lames des kandjiars ; puis, comme déracinés de leur piédestal, les deux hommes tombèrent à la mer.

Il se fit un grand bouillonnement.

Après quoi, on vit reparaître une tête, — la tête blonde de Roland.

Il s'accrocha d'une main aux aspérités du rocher, puis, du genou, puis il se dressa tout entier, tenant de la main gauche, par sa longue mèche de cheveux, la tête du Naplousien.

On eût dit Persée venant de couper la tête à la Gorgone.

Un immense hourra s'élança de la poitrine des spectateurs et parvint jusqu'à Roland, sur les lèvres duquel se dessina un sourire d'orgueil.

Puis, prenant son poignard entre ses dents, il s'élança à la mer et nagea du côté du rivage.

L'armée avait fait halte. Les hommes sains et saufs ne pensaient plus à la chaleur et à la soif.

Les blessés oubliaient leurs blessures.

Les mourants eux-mêmes avaient trouvé un peu de force pour se soulever sur leur coude.

Roland aborda à dix pas de Bonaparte.

— Tiens, lui dit-il en jetant à ses pieds son sanglant trophée, voici la tête de ton assassin.

Bonaparte recula malgré lui ; mais, quant à Roland, calme comme s'il sortait d'un bain ordinaire, il alla droit à ses vêtements et se rhabilla avec des soins de pudeur que lui eût enviés une femme.

XVII

OU L'ON VOIT QUE LES PRESSENTIMENTS DE BONAPARTE NE L'AVAIENT PAS TROMPÉ

Le 24, on arriva à Jaffa.

On y séjourna les 25, 26, 27 et 28.

Jaffa était véritablement pour Bonaparte une ville de malheur!

On se rappelle les quatre mille prisonniers d'Eugène et de Croisier, que l'on ne pouvait nourrir, que l'on ne pouvait garder, que l'on ne pouvait envoyer au Caire, mais que l'on pouvait fusiller et qu'on fusilla.

Une plus grave et plus douloureuse nécessité peut-être attendait Bonaparte à son retour.

Il existait à Jaffa un hopital de pestiférés.

Nous avons au Musée un magnifique tableau de Gros représentant Bonaparte touchant les pestiférés de Jaffa.

Pour représenter un fait inexact, le tableau n'en deviendra pas moins beau.

Voici ce que dit M. Thiers. Nous sommes faché, nous, chétif romancier, de nous trouver, cette fois encore, en opposition avec le géant de l'histoire.

C'est l'auteur de la *Révolution*, du *Consulat* et de *l'Empire*, qui parle:

« Arrivé à Jaffa, Bonaparte en fit sauter les fortifications. Il y avait là une ambulance pour nos pestiférés. Les emporter était impossible ; en ne les emportant pas, on les laissait exposés à une mort inévitable, soit par la maladie, soit par la faim, soit par la cruauté de l'ennemi. Aussi Bonaparte dit-il au médecin Desgenettes qu'il y aurait bien plus d'humanité à leur administrer de l'opium qu'à leur laisser la vie ; à quoi ce médecin fit cette réponse fort vantée : *Mon métier est de les guérir, non de les tuer.* On ne leur administra point l'opium, et ce fait servit à propager une *calomnie* indigne et aujourd'hui détruite. »

J'en demande humblement pardon à M. Thiers, mais cette réponse de Desgenettes, que j'ai beaucoup connu, comme Larrey, comme tous les Égyptiens, enfin, compagnons de mon père dans cette grande expédition, la réponse de Desgenettes est aussi apocryphe que celle de Cambronne.

Dieu me garde de *calomnier*, c'est le terme dont se sert M. Thiers, l'homme qui a illuminé la première moitié du XIXe siècle du flambeau de sa gloire, et, quand nous en serons à Pichegru et au duc d'Enghien, on verra si je me fais l'écho de bruits infâmes ; — mais la vérité est une, et il est du devoir de quiconque parle à la foule de la dire hautement.

Nous avons dit que le tableau de Gros représentait un fait inexact, prouvons-le.

Voici le rapport de Davout, écrit sous les yeux et par ordre du général en chef dans sa *relation officielle.*

« L'armée arriva à Jaffa le 5 prairial (24 mai). On y séjourna les 6, 7 et 8 (25, 26 et 27 mai). Ce temps est employé à punir les villages qui se sont mal conduits. On fait sauter les fortifications de Jaffa. On jette à la mer toute l'artillerie en fer de la

place. Les blessés sont évacués par mer et par terre. Il n'y avait qu'un petit nombre de bâtiments, et, pour donner le temps d'achever l'évacuation par terre, on fut forcé de différer jusqu'au 9 (28 mai) le départ de l'armée.

» La division Kléber forme l'arrière-garde et ne quitte Jaffa que le 10 (29 mai). »

Vous le voyez, par un mot des pestiférés, pas un mot de la visite à l'hôpital et surtout de l'attouchement des *pestiférés.*

Pas un mot dans aucun rapport officiel.

De la part de Bonaparte, dont les yeux, depuis qu'ils ont quitté l'Orient, sont tournés vers la France, c'eût été une modestie bien mal appliquée que de garder le silence sur un fait si remarquable et qui eût fait honneur, non pas à sa raison peut-être, mais à sa témérité.

Au reste, voici comment Bourrienne, témoin oculaire et acteur fort impressionné, raconte le fait :

« Bonaparte se rendit à l'hôpital. Il y avait là des amputés, des blessés, beaucoup de soldats affligés d'ophtalmie, qui poussaient de lamentables cris, et des pestiférés. Les lits des pestiférés étaient à droite en entrant dans la première salle. *Je marchais à côté du général.* J'affirme ne l'avoir pas vu toucher un pestiféré. Et pourquoi en aurait-il touché ? Ils étaient au dernier période de la maladie; aucun ne disait mot. Bonaparte savait bien qu'il n'était point à l'abri de la contagion. Fera-t-on intervenir la fortune ? Elle l'avait, en vérité, trop peu secondé dans les derniers mois pour qu'il se confiât à ses faveurs.

» Je le demande. Se serait-il exposé à une mort certaine, pour laisser son armée au milieu d'un désert que nous venions de créer par nos ravages, dans une bicoque démolie, sans secours, sans espérance d'en recevoir ; lui, si nécessaire,

si indispensable, on ne peut le nier, à son armée; lui, sur la tête duquel reposait en ce moment, sans aucun doute, la vie de tous ceux qui avaient survécu au dernier désastre et qui venaient de lui prouver par leur dévouement, leurs souffrances et leurs privations, leur inébranlable courage, qui faisaient tout ce qu'il pouvait humainement exiger d'eux, et qui n'avaient de confiance qu'en lui? »

Voilà déjà qui est logique; mais voici qui est convaincant.

Bonaparte traversa rapidement les salles, frappant légèrement le revers jaune de sa botte avec la cravache qu'il tenait à la main.

Il répétait, en marchant à grands pas, ces paroles :

« — Les fortifications sont détruites; la fortune m'a été contraire à Saint-Jean-d'Acre. Il faut que je retourne en Égypte pour la préserver des ennemis qui vont arriver. Dans peu d'heures, les Turcs seront ici; que tous ceux qui se sentent la force de se lever viennent avec nous; ils seront transportés sur les brancards et les chevaux.

» Il y avait à peine *une soixantaine de pestiférés*, tout ce que l'on a dit au delà de ce nombre est exagéré; — leur silence absolu, leur complet abattement, une atonie générale annonçaient leur fin prochaine; les emmener dans l'état où ils étaient, c'était évidemment inoculer la peste dans le reste de l'armée.

» On veut sans cesse des conquêtes, de la gloire, des faits brillants, que l'on fasse donc aussi la part des malheurs. — Lorsque l'on croit pouvoir reprocher une action à un chef qui est précipité par les revers et par de désastreuses circonstances à de funestes extrémités, il faut, avant de prononcer, se bien identifier avec la position donnée et connue, et

se demander, — la main sur la conscience — si l'on n'aurait pas agi de même. Il faut alors plaindre celui qui est forcé de commettre ce qui paraît toujours cruel, mais il faut l'absoudre, car la victoire, il faut le dire franchement, ne peut s'acquérir que par ces horreurs ou d'autres qui leur ressemblent. »

D'ailleurs, voici celui qui a tout intérêt à dire la vérité qui prend la parole.

Écoutez :

« *Il* ordonna d'examiner ce qu'il y aurait de mieux à faire. Le rapport fut que sept à huit hommes étaient si dangereusement malades, qu'ils ne pouvaient vivre au delà de vingt-quatre heures ; qu'en outre, atteints de la peste comme ils l'étaient, ils répandraient cette maladie parmi tous les soldats qui communiqueraient avec eux. Plusieurs demandèrent instamment la mort. *On* pensa que ce serait un acte de charité de devancer leur mort de quelques heures. »

Doutez-vous encore? Napoléon va s'exprimer à la première personne.

« Quel est l'homme qui n'aurait pas préféré une mort prompte à l'horreur de vivre exposé aux tortures de ces barbares! *Si mon fils* — et cependant, je crois l'aimer autant qu'on peut aimer ses enfants, — *était dans une situation pareille à celle de ces malheureux, mon avis serait qu'on en agît de même, et, si je m'y trouvais moi-même, j'exigerais qu'on en agît ainsi envers moi.* »

Rien n'est plus clair, il me semble, que ces quelques lignes. Comment M. Thiers ne les a-t-il pas lues, et, s'il les a lues, comment a-t-il démenti un fait avoué par celui qui avait le plus d'intérêt à le nier?

Aussi, quand nous rétablissons la vérité, n'est-ce point

pour accuser Bonaparte *qui ne pouvait agir autrement* que de faire ce qu'il a fait, mais pour montrer aux partisans de l'histoire *pure* qu'elle n'est pas toujours de l'histoire *vraie.*

La petite armée suivit, pour rentrer au Caire, la même route qu'elle avait suivie pour en sortir. Seulement, la chaleur alla chaque jour augmentant. En sortant de Gazà, elle était de 35 degrés, et, si l'on faisait toucher le sable au mercure, elle montait à 45 degrés.

Un peu avant d'arriver à El-Arich, au milieu du désert, Bonaparte vit deux hommes qui recouvraient une fosse.

Il crut les reconnaitre pour leur avoir parlé une quinzaine de jours auparavant.

En effet, ces hommes, interrogés, répondirent que c'étaient eux qui portaient le brancard de Croisier.

Le pauvre garçon venait de mourir du tétanos.

— Avez-vous enterré son sabre avec lui? demanda Bonaparte.

— Oui, répondirent-ils tous deux en même temps.

— Bien sûr? insista Bonaparte.

Un des hommes descendit dans la fosse, fouilla le sable mouvant avec son bras et amena la poignée de l'arme jusqu'à la surface du sable.

— C'est bien, dit Bonaparte; achevez.

Il demeura jusqu'à ce que la fosse fût comblée; puis, craignant quelque spoliation :

— Un homme de bonne volonté qui reste en sentinelle ici jusqu'à ce que l'armée soit passée, dit-il.

— Voilà, dit une voix qui semblait venir du ciel.

Bonaparte se retourna et aperçut, perché sur son dromadaire, le maréchal des logis chef Falou.

— Ah! c'est toi, fit-il.

— Oui, citoyen général.

— Et comment se fait-il que tu sois à dromadaire quand les autres sont à pied ?

— Parce que deux pestiférés sont morts sur le dos de mon dromadaire et que personne ne veut plus le monter.

— Et tu n'as peur de la peste, toi, à ce qu'il paraît?

— Je n'ai peur de rien, citoyen général.

— C'est bien, dit Bonaparte, on s'en souviendra; cherche ton ami Faraud, et venez me voir tous les deux au Caire.

— On ira, citoyen général.

Bonaparte abaissa une dernière fois son regard vers la fosse de Croisier.

— Dors en paix, pauvre Croisier ! dit-il, ta modeste tombe ne sera pas souvent troublée.

XVIII

ABOUKIR

Le 14 juin 1799, après une retraite presque aussi désastreuse à travers les sables brûlants de la Syrie que celle de Moscou à travers les neiges de la Bérésina, Bonaparte rentrait au Caire au milieu d'un peuple immense.

Le cheik qui l'attendait, lui fit présent tout ensemble d'un magnifique cheval et du mamelouk Roustan.

Bonaparte avait dit, dans son bulletin daté de Saint-Jean-d'Acre, qu'il revenait pour s'opposer au débarquement d'une armée turque, formée dans l'île de Rhodes.

Sur ce point, il avait été bien renseigné, et, le 11 juillet, les vigies d'Alexandrie signalèrent en pleine mer soixante-seize bâtiments, dont douze de guerre avec le pavillon ottoman.

Le général Marmont, qui commandait Alexandrie, expédia courrier sur courrier au Caire et à Rosette, ordonna au commandant de Ramanieh de lui envoyer toutes les troupes disponibles, et fit passer deux cents hommes au fort d'Aboukir pour renforcer ce poste.

Le même jour, le commandant d'Aboukir le chef de bataillons Godard, écrivit de son côté à Marmont :

« La flotte turque est mouillée dans la rade ; mes hommes et moi, nous nous ferons tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous rendre. »

Les journées du 12 et du 13 furent employés par l'ennemi à hâter l'arrivée des bataillons en retard.

Le 13 au soir, on comptait dans la rade cent treize bâtiments, dont treize vaisseaux de soixante-quatorze, neuf frégates, dix-sept chaloupes canonnières. Le reste était composé de bâtiments de transport.

Le lendemain soir, Godard avait tenu parole ; lui et ses hommes étaient morts, mais la redoute était prise.

Restaient trente-cinq hommes enfermés dans le fort. Ils étaient commandés par le colonel Vinache.

Il tint deux jours contre toute l'armée turque.

Bonaparte reçut toutes ces nouvelles tandis qu'il était aux Pyramides.

Il partit pour Ramanieh, où il arriva le 19 juillet.

Les Turcs, maîtres de la redoute et du fort, avaient débarqué

toute leur artillerie; Marmont, dans Alexandrie, n'ayant à opposer aux Turcs que dix-huit cents hommes de troupes de ligne et deux cents marins composant la légion nautique, envoyait courrier sur courrier à Bonaparte.

Par bonheur, au lieu de marcher sur Alexandrie, comme le craignait Marmont, ou sur Rosette, comme le craignait Bonaparte, les Turcs, avec leur indolence ordinaire, se contentèrent d'occuper la presqu'île et de tracer à gauche de la redoute une grande ligne de retranchement s'appuyant au lac Madieh.

En avant de la redoute, à neuf cents toises à peu près, ils avaient fortifié deux mamelons, avaient mis dans l'un mille hommes et dans l'autre deux mille.

Ils avaient dix-huit mille hommes en tout.

Seulement, ces dix-huit mille hommes ne semblaient être venus en Égypte que pour se faire assiéger.

Bonaparte attendait Mustapha-pacha ; mais, voyant qu'il ne faisait aucun mouvement pour marcher à lui, il prit la résolution de l'attaquer.

Le 23 juillet, il ordonna à l'armée française, qui n'était plus séparée de l'armée turque que par deux heures de marche, de se mettre en mouvement.

L'avant-garde, composée de la cavalerie de Murat et de trois bataillons du général Destaing, avec deux pièces de canon, formait le centre.

La division du général Rampon, ayant sous ses ordres les généraux Fugière et Lanusse, marchait à gauche.

Par la droite s'avançait, le long du lac Madieh, la division du général Lannes.

Placé entre Alexandrie et l'armée avec deux escadrons de cavalerie et cent dromadaires, Davout était chargé de faire

face soit à Mourad-bey, soit à tout autre qui eût pu venir au secours des Turcs, et de maintenir les communications entre Alexandrie et l'armée.

Kléber, que l'on attendait, était chargé de faire la réserve.

Enfin Menou, qui s'était dirigé sur Rosette, se trouvait, au soleil levant, à l'extrémité de la barre du Nil, près du passage du lac Madieh.

L'armée française arriva en vue des retranchements avant, pour ainsi dire, que les Turcs fussent prévenus de son voisinage. Bonaparte fit former les colonnes d'attaque. Le général Destaing, qui les commandait, marcha droit au mamelon retranché, tandis que deux cents hommes de la cavalerie de Murat, placés entre les deux mamelons, se détachaient et, décrivant une courbe, coupaient la retraite aux Turcs attaqués par le général Destaing.

Pendant ce temps, Lannes marchait sur le mamelon de gauche, défendu par deux mille Turcs, et Murat faisait filer deux cents autres cavaliers derrière ce mamelon.

Destaing et Lannes attaquèrent à peu près en même temps et avec un succès pareil; les deux mamelons sont emportés à la baïonnette; les Turcs fugitifs rencontrent notre cavalerie et, à droite et à gauche de la presqu'île, se jettent à la mer.

Destaing, Lannes et Murat se portent alors sur le village qui fait le centre de la presqu'île, et l'attaquent de front.

Une colonne se détache du camp d'Aboukir et vient pour soutenir le village.

Murat tire son sabre, ce qu'il ne faisait jamais qu'au dernier moment, enlève sa cavalerie, charge la colonne et la rejette dans Aboukir.

Pendant ce temps, Lannes et Destaing emportent le village:

les Turcs fuient de tous côtés et rencontrent la cavalerie de Murat qui revient sur eux.

Quatre ou cinq mille cadavres jonchent déjà le champ de bataille.

Les Français ont un seul homme blessé : c'est un mulâtre, compatriote de mon père, le chef d'escadron des guides Hercule.

Les Français se trouvaient en face de la grande route défendant le front des Turcs.

Bonaparte pouvait resserrer les Turcs dans Aboukir, et, en attendant l'arrivée des divisions Kléber et Regnier, les écraser de bombes et d'obus, mais il préféra donner un coup de collier et achever leur défaite.

Il ordonna de marcher droit sur la seconde ligne.

C'est toujours Lannes et Destaing, appuyés de Lanusse, qui feront les frais de la bataille et auront les honneurs de la journée.

La redoute qui couvre Aboukir est l'œuvre des Anglais et, par conséquent, est exécutée dans toutes les règles de la science.

Elle est défendue par neuf à dix mille Turcs; un boyau la joint à la mer. Les Turcs n'ont pas eu le temps de creuser l'autre dans toute sa longueur, de sorte qu'il ne joint pas le lac de Madieh.

Un espace de trois cents pas à peu près reste ouvert, mais il est à la fois occupé par l'ennemi et balayé par des canonnières.

Bonaparte ordonne d'attaquer de front et à droite. Murat, embusqué dans un bois de palmiers, attaquera par la gauche et traversera l'espace où le boyau manque, sous le feu des canonnières et en chassant l'ennemi devant lui.

Les Turcs, en voyant ces dispositions, font sortir quatre corps de deux mille hommes à peu près chacun, et viennent à notre rencontre.

Le combat allait devenir terrible, car les Turcs comprenaient qu'ils étaient enfermés dans la presqu'île, ayant derrière eux la mer et devant eux la muraille de fer de nos baïonnettes.

Une forte canonnade dirigée sur la redoute et les retranchements de droite, indique une nouvelle attaque; le général Bonaparte fait alors avancer le général Fugière. Il suivra le rivage pour enlever, au pas de course, la droite des Turcs; la 32ᵉ, qui occupe la gauche du hameau qu'on vient d'emporter, tiendra l'ennemi en échec et soutiendra la 18ᵉ.

C'est alors que les Turcs sortent de leurs retranchements et viennent au-devant de nous.

Nos soldats poussèrent un cri de joie; c'était cela qu'ils demandaient. Ils se ruèrent sur l'ennemi la baïonnette en avant.

Les Turcs déchargèrent alors leurs fusils, puis leurs deux pistolets, et enfin tirèrent leurs sabres.

Nos soldats, que cette triple décharge n'avait point arrêtés, les joignirent à la baïonnette.

Ce fut alors seulement que les Turcs virent à quels hommes et à quelles armes ils avaient à faire.

Leurs fusils derrière le dos, leurs sabres pendus à leurs dragonnes, ils commencèrent une lutte corps à corps, essayant d'arracher aux fusils cette terrible baïonnette qui leur traversait la poitrine, au moment où ils étendaient les mains pour la saisir.

Mais rien n'arrêta la 18ᵉ: elle continua de marcher du même pas, poussant les Turcs devant elle jusqu'au pied

des retranchements, qu'elle essaya d'emporter de vive force ; mais, là, les soldats furent repoussés par un feu plongeant qui les prenait en écharpe. Le général Fugière, qui conduisait l'attaque, reçut d'abord une balle à la tête ; la blessure étant légère, il continua de marcher et d'encourager ses soldats ; mais, un boulet lui ayant enlevé le bras, force lui fut de s'arrêter !

L'adjudant général Lelong, qui venait d'arriver avec le bataillon de la 75e, fit des efforts inouïs pour faire braver aux soldats cet ouragan de fer. Deux fois il les y conduit, et deux fois il est repoussé ; à la troisième, il s'élance, et, au moment où il vient de franchirles retranchements, il tombe mort.

Depuis longtemps, Roland, qui se tenait près de Bonaparte, lui demandait un commandement quelconque, que celui-ci hésitait à lui donner, lorsque le général en chef sent qu'on en est arrivé à ce moment où il faut faire un suprême effort.

Il se tourne vers lui.

— Allons, va ! dit-il.

— A moi la 32e demi-brigade ! crie Roland.

Et les braves de Saint-Jean-d'Acre accourent, conduits par leur chef de brigade d'Armagnac.

Au premier rang est le sous-lieutenant Faraud, guéri de sa blessure.

Pendant ce temps, une autre tentative avait été faite par le chef de brigade Morange ; mais lui aussi fut repoussé, blessé, laissant une trentaine d'hommes sur les glacis et dans les fossés.

Les Turcs se croyaient vainqueurs. Emportés par leur habitude de couper les têtes des morts, qu'on leur payait cin-

quante paras la pièce, ils sortent en désordre de la redoute et se mettent à la sanglante besogne.

Roland les montre à ses soldats indignés.

— Tous nos hommes ne sont pas morts, s'écrièrent-ils, il y a des blessés parmi eux. Sauvons-les.

En même temps, à travers la fumée, Murat voit ce qui se passe. Il s'élance sous le feu des canonniers, le franchit, sépare, avec sa cavalerie, la redoute du village, tombe sur les trancheurs de têtes qui accomplissent leur horrible opération de l'autre côté de la redoute, tandis que Roland l'attaque de front, se jette au milieu des Turcs avec sa témérité accoutumée et fauche les sanglants moissonneurs.

Bonaparte voit les Turcs qui se troublent sous cette double attaque, il fait avancer Lannes à la tête de deux bataillons. Lannes, avec son impétuosité ordinaire, aborde la redoute par la face gauche et par la gorge.

Pressés ainsi de tous côtés, les Turcs veulent gagner le village d'Aboukir ; mais, entre le village et la redoute, ils trouvent Murat et sa cavalerie ; derrière eux, Roland et la 32e demi-brigade ; à leur droite, Lannes et ses deux bataillons.

Pour tout refuge, la mer !

Ils s'y jettent, tout affolés de terreur ; car, ne faisant pas grâce à leurs prisonniers, ils aiment encore mieux la mer, qui leur laisse la chance d'arriver jusqu'à leurs vaisseaux, que la mort reçue de la main de ces chrétiens qu'ils méprisent tant.

Arrivé à ce point de la bataille, on est maître des deux mamelons par lesquels on a commencé l'attaque ;

Du hameau où les débris des défenseurs des deux mamelons se sont réfugiés ;

De la redoute qui vient de coûter la vie à tant de braves;
Et l'on se trouve en face du camp et de la réserve turcs.
On tomba sur eux.

Rien ne pouvait plus arrêter nos soldats enivrés du carnage qu'ils venaient de faire. Ils se jetèrent au milieu des tentes, se ruèrent sur cette réserve.

Murat et sa cavalerie, comme un tourbillon, comme l'ouragan, comme le simoun, vint heurter la garde du pacha.

Ignorant du sort de la bataille, à ce bruit, à ces cris, à ce tumulte, Mustapha monte à cheval, se met à la tête de ses icoglans, se précipite au-devant des nôtres, rencontre Murat, tire sur lui à bout portant et lui fait une légère blessure. D'un premier coup de sabre, Murat lui coupe deux doigts; d'un second, il va lui fendre la tête : un Arabe se jette entre lui et le pacha, reçoit le coup, tombe mort. Mustapha tend son cimeterre. Murat l'envoie prisonnier à Bonaparte.

Voir le magnifique tableau de Gros!

Le reste de l'armée se retire dans le fort d'Aboukir, les autres sont tués ou noyés.

Jamais, depuis que deux armées ont pour la première fois marché l'une contre l'autre, on ne vit destruction si complète. A part deux cents janissaires et les cent hommes renfermés dans le fort, il ne restait rien des dix-huit mille Turcs qui avaient débarqué.

A la fin de la bataille, Kléber arriva. Il se fit renseigner sur le résultat de la journée et demanda où était Bonaparte.

Bonaparte, rêveur, était sur la pointe la plus avancée d'Aboukir. Il regardait le golfe où s'était engloutie notre flotte, c'est-à-dire son seul espoir de retour en France.

Kléber alla à lui, le prit à bras-le-corps, et, tandis que l'œil de Bonaparte restait vague et voilé :

— Général, lui dit-il, vous êtes grand comme le monde!

IX

DÉPART

Pendant un an qu'avait duré cette huitième croisade, la neuvième si l'on compte pour deux la double tentative de saint Louis, Bonaparte avait fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Il s'était emparé d'Alexandrie, avait vaincu les mamelouks à Chebreïs et aux Pyramides, avait pris le Caire, avait achevé la conquête du Delta, complétait, par les marais du Delta celle de la haute Égypte, avait pris Gaza, Jaffa, détruit l'armée turque de Djezzar au mont Thabor; enfin, il venait d'anéantir une seconde armée turque à Aboukir.

Les trois couleurs avaient flotté triomphantes sur le Nil et sur le Jourdain.

Seulement, il ignorait ce qui se passait en France, et voilà pourquoi, le soir de la bataille d'Aboukir, il regardait rêveur cette mer où s'étaient engloutis ses vaisseaux.

Il avait fait venir près de lui le maréchal des logis Falou,

devenu sous-lieutenant, et l'avait une seconde fois interrogé sur le combat de Beirout, le désastre de la flottille et la perte de la cange *l'Italie,* et plus que jamais les pressentiments l'avaient poursuivi.

Dans l'espérance d'avoir quelques nouvelles, il appela Roland.

— Mon cher Roland, lui dit-il, j'ai bien envie de t'ouvrir une nouvelle carrière.

— Laquelle? demanda Roland.

— Celle de la diplomatie.

— Oh! quelle triste idée vous avez là, général!

— Il faut cependant que tu t'y conformes.

— Comment! vous ne me permettez pas de refuser?

— Non.

— Parlez, alors.

— Je vais t'envoyer en parlementaire à Sidney Smith.

— Mes instructions?

— Tu viseras à savoir ce qui se passe en France, et tu tâcheras, dans ce que te dira le commodore, de distinguer le faux du vrai, ce qui ne sera pas chose facile.

— Je ferai de mon mieux. Quel sera le prétexte de mon ambassade?

— Un échange de prisonniers; les Anglais ont vingt-cinq hommes à nous; nous avons deux cent cinquante Turcs; nous lui rendrons les deux cents cinquante Turcs, il nous rendra nos vingt-cinq Français.

— Et quand partirai-je?

— Aujourd'hui.

On était au 26 juillet.

Roland partit, et, le même soir, il revint avec une liasse de journaux.

Sidney l'avait reconnu pour son héros de Saint-Jean-d'Acre et n'avait fait aucune difficulté de lui dire ce qui s'était passé en Europe.

Puis, comme il avait lu l'incrédulité dans les yeux de Roland, il lui avait donné tous les journaux français, anglais et allemands qu'il avait à bord du *Tigre*.

Les nouvelles que contenaient ces journaux étaient désastreuses.

La République, battue à Sockah et à Magnano, avait perdu, à Sockah, l'Allemagne, et à Magnano, l'Italie.

Masséna, retranché en Suisse, s'était rendu inattaquable sur l'Albis.

L'Apennin était envahi et le Var menacé.

Le lendemain, en revoyant Roland :

— Eh bien ? fit Bonaparte.

— Eh bien ? demanda le jeune homme.

— Je le savais bien, moi, que l'Italie était perdue.

— Il faut la reprendre, dit Roland.

— Nous tâcherons, répliqua Bonaparte. Appelle Bourrienne.

On appela Bourrienne.

— Sachez de Berthier où est Gantheaume, lui dit Bonaparte.

— Il est à Ramanieh, où il surveille la construction de la flottille qui doit partir pour la haute Égypte.

— Vous en êtes certain ?

— Hier, j'ai reçu une lettre de lui.

— J'ai besoin d'un messager sûr et brave, dit Bonaparte à Roland ; fais-moi chercher Faleu et son dromadaire.

Roland sortit.

— Écrivez ces quelques mots à Alexandrie, Bourrienne, continua Bonaparte :

« Aussitôt la présente reçue, l'amiral Gantheaume se rendra près du général Bonaparte.

» BOURRIENNE.

» 26 juillet 1799. »

Dix minutes après, Roland revenait avec Falou et son dromadaire.

Bonaparte jeta un regard de satisfaction sur son futur messager.

— La monture, lui demanda-t-il, est-elle en aussi bon état que toi?

— Mon dromadaire et moi, général, nous sommes en état de faire vingt-cinq lieues par jour.

— Je ne vous en demande que vingt.

— Bagatelle !

— Il faut porter cette lettre.

— Où?

— A Ramanieh.

— Ce soir, elle sera remise à son adresse.

— Lis la suscription.

— « A l'amiral Gantheaume. »

— Maintenant, si tu la perdais?...

— Je ne la perdrai pas.

— Il faut tout supposer. Écoute ce qu'elle contient.

— Ce n'est pas bien long?

— Une seule phrase.

— Tout va bien, alors : voyons la phrase.

— « L'amiral Gantheaume est prié de se rendre immédiatement près du général Bonaparte. »

— Ce n'est pas difficile à retenir.

— Pars, alors.

Falou fit plier les genoux à son dromadaire, grimpa sur sa bosse, et le lança au trot.

— Je suis parti ! cria-t-il.

Et, en effet, il était déjà loin.

Le lendemain au soir, Falou reparut.

— L'amiral me suit, dit-il.

L'amiral, en effet, arriva dans la nuit. Bonaparte ne s'était pas couché. Gantheaume le trouva écrivant.

— Vous préparerez, lui dit Bonaparte, deux frégates, *la Muiron* et *la Carrière* et deux petits bâtiments, *la Revanche* et *la Fortune*, avec des vivres pour quarante ou cinquante hommes et pour deux mois. Pas un mot sur cet armement... Vous venez avec moi.

Gantheaume se retira en promettant de ne pas perdre une minute.

Bonaparte fit venir Murat.

— L'Italie est perdue, dit-il. Les misérables ! ils ont gaspillé le fruit de nos victoires. Il faut que nous partions. Choisissez-moi cinq cents hommes sûrs.

Puis, se tournant vers Roland :

— Vous veillerez à ce que Falou et Faraud fassent partie de ce détachement.

Roland fit de la tête un signe d'ahésion.

Le général Kléber, auquel Bonaparte destinait le commandement de l'armée, fut invité à venir de Rosette, *pour conférer avec le général en chef sur des affaires extrêmement importantes.*

Bonaparte lui donnait un rendez-vous auquel il savait bien qu'il ne viendrait pas ; mais il voulait éviter les repro ches et la dure franchise de Kléber.

Il lui écrivit tout ce qu'il aurait dû lui dire, lui donna pour motif de ne pas se trouver au rendez-vous la crainte où il était de voir la croisière anglaise reparaître d'un moment à l'autre.

Le vaisseau destiné à Bonaparte allait de nouveau porter César et sa fortune ; mais ce n'était plus César s'avançant vers l'Orient pour ajouter l'Ègypte aux conquêtes de Rome. C'était César roulant dans son esprit les vastes desseins qui firent franchir le Rubicon au vainqueur des Gaules : il revenait, ne reculant point devant l'idée de renverser le gouvernement pour lequel il avait combattu le 13 vendémiaire, et qu'il avait soutenu le 18 fructidor.

Un rêve gigantesque s'était évanoui devant Saint-Jean-d'Acre ; un rêve peut-être plus grand encore s'échauffait dans sa pensée en quittant Alexandrie.

Le 23 août, par une nuit sombre, une barque se détachait de la terre d'Ègypte et conduisait Bonaparte à bord de *la Muiron*.

FIN DE LA TROISIÈME SÉRIE

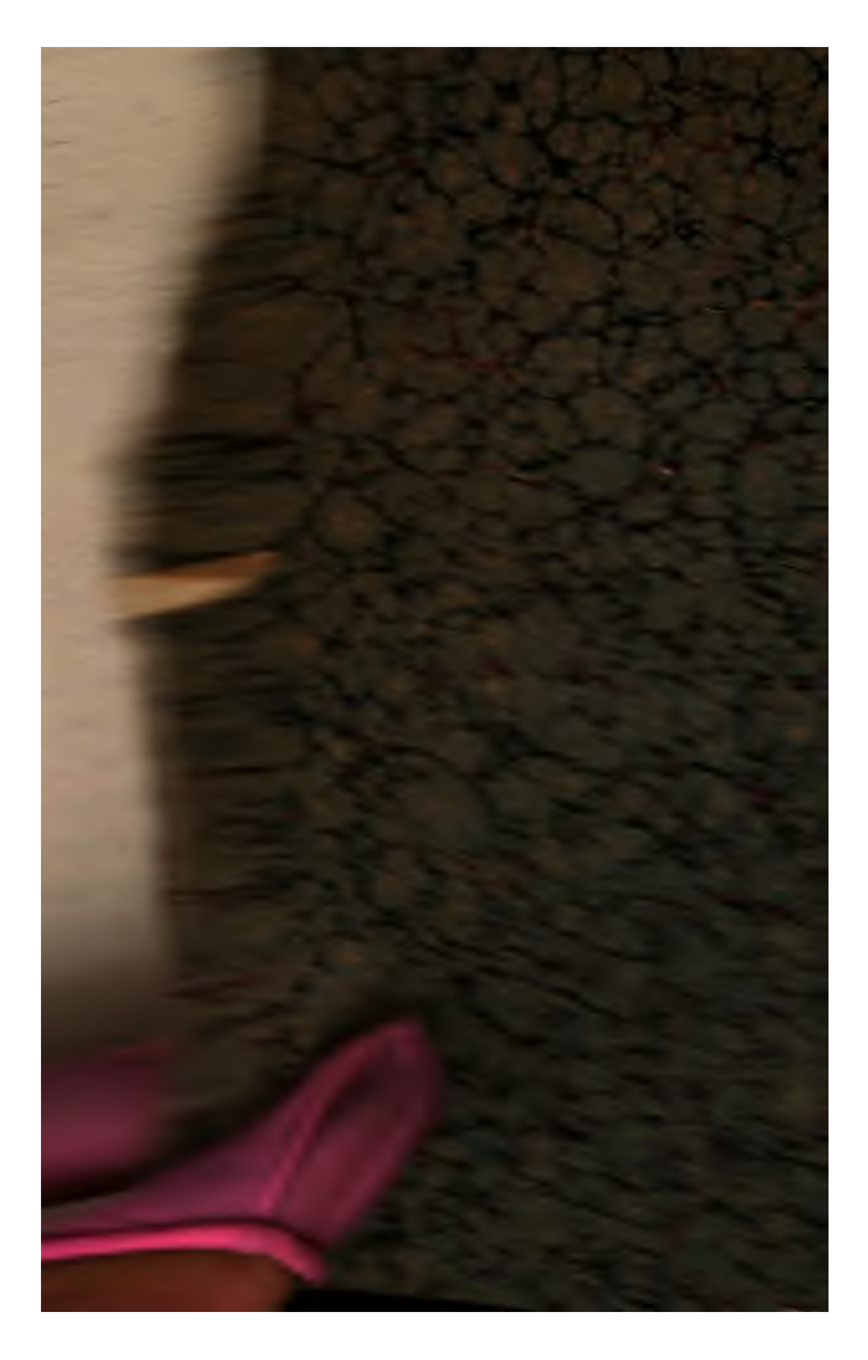
TABLE

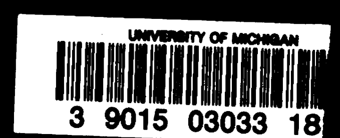
LE 18 FRUCTIDOR (suite)

LA HUITIÈME CROISADE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — IMPRIMERIE DE AUG. BOURET.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03033 18